
Heliog Dujardin

FLAVIEN MARTINEAU P. S.S.

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE.

POÉSIES

DE

M. MARTINEAU, P. S. S.

AVEC PORTRAIT

Montréal :

IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL & FILS

1888.



UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE.

POÉSIES

DE

M. MARTINEAU, P. S. S.

AVEC PORTRAIT.

Montreal :

IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL & FILS.

1888.

GRANGER FRERES,
LIBRAIRES - PAPETIERS
1699 RUE NOTRE DAME
MONTREAL.

A sa Famille,

Aux Membres des Congrégations

fondées ou dirigées par lui,

A ses Amis,

nous dédions

Ce Recueil des Poésies

de

Monsieur F. Martineau, P. S. S.

PRÉFACE.

En publiant cet opuscule, notre but est parfaitement déterminé.

Nous n'avons point l'intention de tirer de l'oubli des chefs-d'œuvre défiant toute critique, et de faire de l'auteur un Lamartine ou un Victor Hugo. Le cher défunt, plus que nous-même et plus que personne, était loin d'une pareille illusion.

Nous voulons simplement mettre entre les mains de ses nombreux amis, quelques-unes des pièces de vers qu'il composa, à demande, pour obliger ceux qui faisaient appel à sa belle intelligence en même temps qu'à son grand cœur.

Afin d'être bien compris, nous devons ajouter que la plupart de ces poésies, qu'on a eu l'obligeance de nous communiquer, ont été écrites au courant de la plume, et n'ont subi aucune retouche.

Il s'agissait de faire le récit d'un pèlerinage, de recevoir un personnage de distinction, de célébrer une fête, un anni-

versaire, ou une grande mémoire. Et presque toujours le cas était pressant.

Si l'on tient compte des multiples occupations de celui à la porte duquel on venait frapper, on admettra facilement que le temps ne lui permettait guère de parfaire ces sortes de travaux.

D'ailleurs l'auteur ne songeait point au public quand il se mettait à l'œuvre.

Faut-il en conclure que les poésies que nous nous permettons de publier aujourd'hui soient sans valeur aucune ? Telle n'est pas du moins notre pensée. Sans nous croire juge compétent en la matière, nous sommes convaincu que ces pièces dénotent, chez leur auteur, une facilité prodigieuse, une riche imagination, une grande délicatesse de sentiments, et une étonnante fécondité de ressources.

Le compte-rendu du pèlerinage canadien à Notre Dame de Lourdes, en dépit de la difficulté de faire un récit en vers, nous semble contenir de magnifiques passages.

Il y a aussi sur Pie IX, le Pontife si aimé du poète, des vers du plus heureux effet.

Ce qui nous frappe dans les compositions pour maisons d'éducation, c'est la variété, la délicatesse et l'à-propos.

Il nous souvient avoir souvent entendu chanter des cantiques beaucoup moins poétiques que les siens.

Parmi les morceaux détachés, plusieurs nous paraissent fort beaux.

Aussi osons-nous espérer que cet opuscule sera agréable au public.

Mais, encore une fois, notre but premier et principal n'est pas de révéler au monde une nouvelle étoile poétique. Nous avons voulu, et nous avons cru faire plaisir à ceux qui ont aimé le regretté défunt et pour lesquels il s'est dévoué, en les mettant à même de se procurer les rares compositions qui nous restent de ce prêtre zélé, qui a tant parlé et tant agi au milieu de nous et pour le bien de tous.

Puissions-nous ne pas nous être trompé !

A NOTRE DAME DE LOURDES.

La poésie suivante est le récit en vers du Pèlerinage que firent à Lourdes, il y a quelques années, une cinquantaine de Canadiens, sous la direction de MM. Martineau et Vacher, P. S. S.

UN PÈLERINAGE CANADIEN À N. D. DE LOURDES.

L'ALLER.

Depuis longtemps la voix de la Vierge Marie
Du Canada près d'Elle appelait les enfants :
Des monts pyrénéens descendait l'harmonie,
Et nos cœurs s'enivraient à ses divins accents ;
Et nos désirs brûlants, du fond de nos poitrines,
S'échappaient en soupirs entremêlés de pleurs ;
Et nos vœux s'élançaient vers les roches divines
Où l'amour de Marie entraîne tous les cœurs.
Mais nos corps restaient là ......Devant les mers immenses,
Devant le long chemin qu'il fallait parcourir,
Devant tant de travail, de dangers, de dépenses,
Malgré tout notre amour, nous nous sentions faiblir.

Quand soudain, du sein de la nue,
Un cri tout-puissant éclata :
Debout ! enfants du Canada,
Des mers franchissez l'étendue ;
Par delà les flots menaçants,
Allez saluer votre Mère
Et montrer à toute la terre
Ce que peuvent des cœurs aimants.
C'en était fait. Fuyez, obstacles ;
Disparaissez, vaines terreurs ;
Océan, calme tes fureurs ;
Partons vers les monts des miracles ;
Laissons-nous guider par nos cœurs !

Nous partions en effet : nos têtes inclinées
Avaient reçu du ciel les bénédictions.
Au bord du Saint-Laurent, les foules assemblées
Vers la Vierge lançaient leurs acclamations.

A Québec, l'Orégon, noble et royal navire,
Nous reçut dans son sein comme un peuple d'amis ;
De son pont nous faisions nos adieux au pays,
Et des mers, avec lui, nous abordions l'empire.

Douce Etoile des mers,
Garde-nous du naufrage,
Daigne écarter l'orage
Et retiens les enfers.
Vers ta sainte montagne
Nous voguons sur les flots
Que ta grâce accompagne
Navire et matelots !

Pendant deux jours entiers, les verdoyants rivages
Du vaste Saint-Laurent charmèrent nos regards.
Nos yeux allaient, venaient des flots aux verts feuillages,
Des feuillages aux flots : beautés de toutes parts.
La joie était partout, et de nos saints cantiques
L'Orégon, dès ce jour, entendit les refrains ;
Il vit plus : dans son sein, des célestes portiques
Descendit sur l'autel de Dieu des Séraphins.

Sur le plus mobile des mondes,
Se fiant au calme des ondes,
Le prêtre dressa son autel ;
Il prépara le sacrifice,
Et de l'Hostie et du Calice
Il fit l'offrande à l'Éternel.
Le spectacle était magnifique !
Nous croyions voir le peuple antique
Voyageant vers les bords promis,
Et sacrifiant, en voyage,
L'Agneau choisi, divin présage
Des grands biens par le ciel prédits...
Mais pourquoi remonter à l'ombre,
Quand, malgré notre petit nombre,

Plus favorisés qu'Israël,
Nous avions la Victime pure
A la place de la figure
Qui fumait sur l'ancien autel ! ! !
Aussi courbés dans le silence
Nos fronts, sur l'océan immense,
S'illuminaient des doux rayons
Que sur nous projetait l'Hostie.
Nous adorions le pain de vie
Que chaque matin nous mangions !

Le sang de la Victime et le nom de Marie,
C'était plus qu'il n'en faut pour assurer la paix :
Aussi, pendant dix jours, le ciel retint sa pluie
Et nous versa sans cesse un vent suave et frais.
L'océan dérida sa face courroucée ;
L'Orégon se jouait sur des flots souriants ;
Les matelots disaient que notre traversée
N'avait pas eu d'égale, au moins depuis vingt ans.
Bien loin de se gonfler, comme aux jours de tempête,
Et de glacer nos cœurs par ses mugissements,
La mer aux pèlerins préparait une fête
Et mettait sous leurs yeux ses fiers amusements.
Les baleines, sortant du fond de ses abîmes,
Caressaient en passant les flancs de l'Orégon ;
Des montagnes de l'onde escaladant les cimes
Les marsouins approchaient et nous fuyaient d'un bond.
Des rivages lointains de l'océan polaire
Des glaçons détachés par le courant des eaux,
Montagnes de cristal, s'imbibant de lumière,
Naviguaient près de nous, formidables vaisseaux !
A leur vue éclatait le transport de notre âme,
Et, chantant du Seigneur l'auguste majesté,
Nous mêlions à son nom le nom de Notre-Dame :
Jésus a la grandeur, la Vierge la bonté.

Jésus conduit vers nous ces montagnes de glace
Et nous dit : redoutez mon terrible courroux,
Et Marie aux glaçons dit : Masse énorme, passe,
Et laisse mes enfants chanter mon nom si doux.
Bientôt la vaste mer s'étendit sans limite ;
Les goëlands nous suivaient d'un vol impétueux.
Nous courrions sur les flots...Quand nous vint la visite
De la mort, messager sombre et majestueux.
Un ange de six mois avait pris son passage
A bord de l'Orégon. Tout petit passager,
Aux bras de sa maman, il riait de l'orage :
Sur le cœur d'une mère il n'est pas de danger.
Il n'est pas de danger... ! Cependant pauvre mère,
Te souvient-il du jour où l'ange s'envola ?
Il partit, te laissant bien seule sur la terre ;
Mais notre sympathie pour toi, te consola.
Et puis de l'océan nous touchions le rivage ;
L'Irlande nous montrait ses ch mps verts et fleuris,
La mer, pour nous garder, fit un instant tapage,
Mais Liverpool parut à nos yeux attendris.
Salut à toi, noble Angleterre !
Nous sommes tes sujets : reçois
Tes fils qui, du bout de la terre,
Viennent te saluer pour la première fois.
L'Angleterre à ses fils se montre favorable :
Des douanes pour nous l'investigation
Fut bien douce......On sentait la Vierge secourable
Couvrant ses pèlerins de sa protection.
Londres, pendant deux jours, nous vit courir ses rues.
La soutane du prêtre étonnait en chemin ;
Mais les foules sans nombre en Londres répandues
Laissaient, en l'admirant, passer le pèlerin.
Nous passions en effet d'une course rapide
De l'église au palais, des monuments aux fleurs ;
Mais nous sentions nos cœurs sous l'étreinte rigide
D'un culte faux et froid...et nous versions des pleurs.

De tes ténèbres séculaires,
De tes errements volontaires,
Londres, pourquoi ne pas sortir !
La lumière est enfin venue,
Suis-la ; car du sein de la nue
L'orage pourrait retentir.
Couvert de la pourpre romaine,
Ton Pasteur, que ta main enchaîne,
Ne demande qu'à te bénir.
Il nous l'a confessé lui-même,
Saint vieillard !...A ce cœur qui t'aime,
Londres, presse-toi d'accourir.
On partit, traversant les riantes campagnes
Qui font de l'Angleterre un splendide jardin.
Douvres nous apparaît......Adieu, vallons, montagnes !
De la mer reprenons le liquide chemin.
Entre les bords voisins, qui de trop près les gênent,
De la Manche les flots trop souvent se démènent.
Nous le savions déjà : mais, grâce à Dieu, la peur
Nous avait fait d'avance un tableau bien trompeur.
La Manche, se montrant souriante et civile,
Nous porta vers Calais, comme un coursier docile,
Mais Calais, c'est la France !!! Au soleil de midi,
Aux rivages français nos mains ont applaudi.
Oui, c'est la France !
Mon cœur s'élance ;
Et du vaisseau gourmandant la lenteur,
Comme en un rêve,
Vers cette grève
Je veux voler : laissez passer mon cœur !
Ton diadème,
France que j'aime,
A disparu sous un hideux bandeau ;
Mais, noble Mère,
Tu m'es si chère,
Que, pour ton fils, ton front est toujours beau.

Faites vitesse,
Tournez sans cesse,
Rames sans fin qu'agite la vapeur:
Voici la rive;
Enfin j'arrive...
O France, enfin, c'est toi ! C'est le bonheur ! !

LE SÉJOUR.

C'était elle, en effet, notre France chérie:
C'était elle, c'était la terre de Marie !
Vers elle soupiraient nos cœurs de pèlerins ;
Nos cœurs d'enfants venaient lire dans ses chemins
De nos nobles aïeux les traces glorieuses,
Et réchauffer notre âme à leurs cendres pieuses.
On aime tant la France, en notre Canada,
Qu'en la voyant ce cri de nos cœurs éclata :
Vive la France ! ! !
Et chacun oublia sa peine et sa souffrance.
Car nous étions rendus... Plus de mers devant nous :
Le ciel brille plus pur ; le vent souffle plus doux.
Hâtons-nous, pèlerins, la Vierge nous appelle ;
Emportés par l'amour courons, volons vers Elle !
Sur le sol paternel la brûlante vapeur
Sembla, plus que jamais, seconder notre cœur.
Nos *Ave Maria* coulaient pleins d'allégresse ;
Nous chantions de bonheur, nous pleurions de tendresse,
Et nos mains caressaient ces voitures de feu,
Qui, si promptes, allaient nous porter au saint lieu.
Paris nous arrêta.... La grande Capitale
Ne nous vit point courir les plaisirs qu'elle étale.
Pèlerins, nous avions de bien autres attraits:
Nous voulions payer Dieu de ses nombreux bienfaits.
Au sein de ce Paris, des cités la première,
Il est un temple saint, antique sanctuaire.

L'amour reconnaissant de nos fervents aïeux
Avait bâti ce temple à la Reine des Cieux.
Sous les arceaux bénis de cette maison sainte,
Notre histoire naquit... Dans cette même enceinte,
Devant ce même autel, berceau de Montréal,
Nous voulions dire à Dieu notre hymne triomphal ;
Chanter notre cantique à la Vierge chérie,
Lui présenter l'amour de sa Villemarie.
Nous croyions près de nous, sous ces sacrés parvis,
Voir nos pères revivre et saluer leurs fils.
Puis, au mont des Martyrs notre pèlerinage
Fut au cœur de Jésus offrir son humble hommage.
De ces hauteurs notre œil contemplait la cité
Perdue dans la vallée : et dans sa majesté,
La croix la dominant de ses splendeurs divines,
Comme un arbre géant croissant sur des ruines.
Nous te vîmes aussi, le soir de ce beau jour,
Pontife, de Paris et l'orgueil et l'amour.
En nous du Canada ta main bénit l'Église :
A notre âme tu dis : reste ferme et soumise ;
Et, conservant toujours ta chère liberté,
Marche vers l'avenir avec calme et fierté.
Le lendemain nos cœurs, ô Dame des Victoires,
Tombaient à tes genoux et célébraient tes gloires :
Puis appelant sur nous ton maternel secours,
Nous allions à ton Fils porter nos vœux à Tours.
Tours nous vit à genoux devant la sainte Face ;
Tours nous vit implorer de Saint Martin la grâce ;
A celle qui fonda le couvent de Québec
Tours nous vit présenter prière, amour, respect.
Avec peine on quitta le petit sanctuaire
Où le *saint homme* (1) avait trouvé le ciel sur terre.
Lourdes nous appelait...il était nuit...Aux cieux,
Étoile du matin, parais, brille à nos yeux !......

(1) M. Dupont, surnommé le saint homme de Tours.

Elle entendit notre prière ;
Et quand se leva la lumière,
Nos yeux des monts pyrénéens
Saluèrent les pics lointains.
Comprenant notre impatience,
Les chars dévoraient la distance ;
Et le soleil avait fait le quart de son tour,
Quand on nous dit : Voici le pays de l'amour !
Le pays où l'amour immense
Abaissa le ciel jusqu'à nous :
Le pays où dans le silence,
La Vierge vient parler à tous.
Je me sens pris d'un saint délire :
Battez, mon cœur ; pleurez, mes yeux ;
Chantez, ma voix ! je sens l'empire
D'un transport qui me vient des cieux.
C'est donc ici, Vierge Marie,
Que votre bergère chérie
Vous vit dans le rocher béni,
Comme une colombe en son nid !
Laissez nous dire notre hommage
Bien près, bien près de votre image,
Et que rien ne vienne troubler
L'amour qui nous fait palpiter.

Rien ne troubla nos cœurs : les foules écoulées
Nous laissaient seuls près d'Elle, en ces saintes vallées.
Qui dira les douceurs des baisers maternels !
Qui dira notre ivresse à ses pieds immortels !
Quand nos premiers regards vers le creux de la pierre
Portèrent à son cœur notre ardente prière,
Elle était près de nous, souriant à nos vœux :
Nos cœurs sentaient son cœur les brûler de ses feux.
Sous le charme nos voix éclatent en louanges.
Et chantent ce cantique à la Reine des Anges :

CANTIQUE.

A vos pieds, douce Reine,
Notre amour nous amène :
Recevez, en ce jour,
Vos enfants, leur amour.
A vous, noble souveraine,
A vous nos cœurs sans retour !

Vous l'avez dit, ô Vierge Immaculée
Tous les pays chanteront vos grandeurs :
Et nous venons de la rive éloignée
Vous offrir, aussi nous, et nos chants et nos cœurs.

Vous le savez, le Seigneur des Armées
Des légions dédaigne le secours ;
Du juste seul les mains au ciel levées
De tous les ennemis triompheront toujours.

Du Canada vous portant la prière
Bien peu nombreux arrivent vos enfants :
Mais notre terre est presque la dernière.
Et, pour vous voir, il faut braver les océans.

Pendant dix jours, sur les vagues profondes
Notre vaisseau s'est dirigé vers vous ;
Nos chants unis au murmure des ondes
Rendaient le ciel plus pur et l'océan plus doux.

Des flots mouvants la longue traversée
Est une épreuve au cœur même du fort...
Mais contre nous la vague s'est lassée,
Notre persévérance a mérité le port.

Et nous voici sur ce sol de la France
Que votre cœur a toujours tant aimé !
Nos souvenirs comme notre espérance,
Sol vraiment paternel, en ton sein ont germé.

Et nous voici dans ces montagnes saintes
Où votre amour nous apporta des cieux
De notre Dieu les conseils et les plaintes.
Parlez, Reine du Ciel, à vos enfants pieux.
De votre voix la suave harmonie,
Sur l'océan portée en notre cœur,
Réjouira votre Villemarie
Et, pour le Canada, sera chant de bonheur.

Regardez-nous de ce regard de mère,
Signe certain des célestes bienfaits;
Du Canada recevez la prière;
Au cœur de ses enfants rendez enfin la paix.

Depuis longtemps votre cité chérie
Met son bonheur à chanter votre amour,
Pie IX l'aimait ! ! ! Votre image bénie,
Don sacré de son cœur, nous attend au retour.

A nos amis, à nos parents, nos frères,
Accordez-nous de rapporter joyeux
Les fruits bénis de ferventes prières,
Et qu'un jour vos enfants vous chantent dans les cieux !

Et le concert se tait... On Lui parle à voix basse.
Et notre âme frémit sous son souffle qui passe.
Puis on lui dit bonsoir du cœur et de la main,
Et nous allons rêver le plus beau lendemain.
En effet il fut beau, ce lendemain ! Des frères
Nous arrivaient nombreux, avec chants et bannières.
Nous n'étions que cinquante, ils étaient légion;
Ils venaient avec nous, Vierge, bénir ton nom.
Leurs cœurs avec nos cœurs facilement s'unirent;
Nos voix avec leurs voix dans les airs retentirent:
Villefranche avec nous dans son transport chanta
Ce que Villemarie entonne au Canada.

Le jour passa rapide, embaumé de prières ;
Le soir s'illumina d'innombrables lumières :
L'image de la Vierge et celle de la Croix,
La Basilique entière éclataient à la fois :
Et nos mains s'éclairaient de la flamme bénie
Des cierges pétillant pour l'amour de Marie.
Tout est prêt. En avant! Les chants et les flambeaux
Ondulent sous le ciel comme ondulent les flots.
Notre procession, comme un ruisseau de flammes,
Serpente dans la plaine, et nos brûlantes âmes
Sans se lasser jamais chantent l'Alleluia
Qu'on traduit en ces lieux par Ave Maria!
Des célestes hauteurs nous croyions voir les anges.
Descendre pour s'unir à nos saintes louanges.
Puis le fleuve vivant ayant fini son tour,
S'étendit en un lac de flammes et d'amour.
Nous étions à vos pieds, ô Vierge couronnée!
Une brûlante voix prêcha l'Immaculée,
Appelant sur nos fronts, en termes émouvants,
Les faveurs que Marie octroie à ses enfants.
Nos yeux étaient fixés sur la belle statue ;
A ses pieds, à son cœur notre âme suspendue
S'enivrait à loisir d'amour et de splendeur.
C'était pour nous surtout, Vierge, qu'avec tendresse
Vous aviez préparé ces heures d'allégresse.
Car lorsque l'orateur tout ému s'arrêta,
Mille voix s'écriaient : Vive le Canada!
La prière finit cette belle journée.
O Mère, à vos genoux la foule prosternée
Demanda pour la nuit la bénédiction,
Et nos cœurs s'endormaient ivres d'émotion.
Le soleil reparut : mais, sur les bords du gave,
Notre œil le salua d'un regard triste et grave.
C'était le dernier jour ; et dès le lendemain
Nous devions, voyageurs, nous remettre en chemin.

Employons bien du moins cette sainte journée:
Par la communion qu'elle soit commencée :
Notre mère elle-même a dressé le festin ;
Venez manger son pain, venez boire son vin.
Dans le creux du rocher, chère et douce retraite,
Où la voix de Marie appela Bernadette,
Un autel est placé : là, pour le dernier jour,
Nous allons nous asseoir au banquet de l'amour,
Il semblait que vos mains, Vierge auguste et bénie,
A nos lèvres venaient porter l'Eucharistie ;
Richesse incomparable, ineffable trésor !......
Et nous déposions à vos pieds tout notre or :
Tout notre or, tous nos cœurs ! Indigne et pauvre offrande
A notre Reine, au ciel et si riche et si grande !
Mais vous le voyiez, Mère, au séjour des élus,
Nous eussions voulu faire et bien mieux et bien plus !
Lisez du moins ces noms qui vibrent sur la lyre,
Et disent qu'en tous lieux on aime votre empire.
C'est le chant des enfants de la mère Bourgeois
Qui toutes en concert font entendre leurs voix.
Près de ce cher tableau, voyez ce cœur qui brille,
De la mère d'Youville il nomme la famille.
Puis d'autres dons encore venus de toutes parts :
Daignez sur tous, ô Mere, abaisser vos regards !......
Le temps auprès de nous comme l'oiseau s'envole :
Il faut partir......O Mère, encore une parole:
Bénissez Léon XIII et l'Église avec lui ;
De la France toujours soyez le ferme appui,
A Lourdes conservez sa piété sincère ;
Rendez le Canada plus fervent, plus prospère ;
Bénissez nos parents, nos frères, nos amis ;
Exaucez tous les vœux entre vos mains remis .....
Et maintenant : Adieu !!! Mais pardonnez nos larmes.
A vos pieds tous nos cœurs ont goûté tant de charmes.
Adieu ! De revenir nous n'avons pas l'espoir......
Et l'écho, malgré tout, répondit : au revoir ! ......

Et bien ! puisqu'on le dit, au revoir, bonne Mère :
Nous partons ; notre amour reste à ce sanctuaire :
Comme le roitelet, notre cœur fait son nid
Tout près de votre cœur dans le rocher béni.
Puissè-je en ce doux nid dormir toute ma vie,
Et m'éveiller un jour dans la sainte Patrie ! ! !

LE RETOUR.

Le lien le plus fort, le lien le plus doux
Qui puisse unir les cœurs, c'est l'amour d'une mère !
Nous nous disions ces mots en nous séparant tous,
Au sortir de la grotte et de son sanctuaire.
—Les uns partent pour Rome, alertes et joyeux.
Ils nous diront plus tard les merveilles d'Assise,
Les douceurs que Lorette offre à des cœurs pieux,
Les beautés de Turin ou les splendeurs de Pise.
Ils nous diront surtout les saintes voluptés
Que leur fit éprouver la royale caresse
Du Pontife Romain, voyant à ses côtés
Ses canadiens chéris, les fils de sa tendresse.
Ils diront le bonheur de lui baiser la main,
La douceur de sa voix suave et paternelle.
La messe à son autel : la fraction du pain,
De toutes les faveurs la plus surnaturelle.
Ils diront leurs transports, leur admiration,
Quand ils ont parcouru les saintes catacombes ;
Quelle fut de leur cœur la vive émotion
Quand des premiers martyrs leurs mains touchaient les tombes.
Ils diront les douleurs de la noble cité
Courbant son front royal sous des tyrans infâmes...
Et nous demanderons triomphe et liberté
Pour la ville des saints, la reine de nos âmes !

Les autres pèlerins partent pour d'autres lieux.
Chacun à son devoir s'applique en diligence,
Car le temps marche vite...un contrat sérieux
Nous veut, à jour marqué, sur l'Océan immense...
Nous voilà réunis : l'appel du rendez-vous
Nous retrouve à Paris, dans la même demeure :
Profitons des moments et sanctifions-nous,
En sages pèlerins, jusqu'à la dernière heure.
Allons prier ensemble à l'autel bien aimé,
Trône miraculeux, dit de la Vierge-Noire :
François de Sales vit son désespoir calmé
Au pied de cet autel : on connaît son histoire.

Vierge-Noire et belle pourtant,
Ecoute bien notre prière,
Et donne au cœur qui désespère
L'espoir, ce charme séduisant.
Que la foi, l'amour, l'espérance,
Les plus royales des vertus,
Jusqu'au beau séjour des élus
Nous conduisent en assurance.

—Le lendemain nous vit offrir nos vœux ardents
A saint Vincent de Paul, patron des misérables :
Nos cœurs se réchauffaient près de ses ossements,
Et nous courbions nos fronts sous ses mains vénérables.

Apôtre de la charité,
Regarde-nous avec bonté :
Qu'en faisant le bien sur tes traces,
Nous puissions, dans l'éternité,
Auprès de toi trouver des places !

—Il faut partir demain !... C'est notre dernier jour.
Allons nous reposer dans les bras d'une Mère.
La Vierge nous attend dans un humble séjour,
Son cœur garde à nos cœurs une faveur dernière.

Voici le souterrain où, descendant du Ciel,
Rayonnante d'amour et de beauté divine,
Elle fit le présent royal et maternel
De sa sainte médaille à la sœur Catherine.
Asseyez-vous sans crainte en ce fauteuil béni,
C'est son trône d'amour, sa main vous y convie :
Parlez-lui : tout désir sera bien accueilli ! .....
O Marie, bénis nous pour toute notre vie ! ! !......
—En marche ! maintenant : retournons à Calais :
Retraversons la Manche. Adieu, pays français !......
Mais la Manche a juré de n'être plus si bonne.
La tempête en son sein comme un volcan bouillonne :
Elle saute, bondit, et ses flots soulevés
Font crier tout haut : grâce ! à des cœurs éprouvès......
On voguait cependant, et bientôt sur la rive
Le vaisseau déposait sa cargaison plaintive.
On se compte, et l'on voit sur notre pont les morts
Se lever devant nous sans de trop grands efforts ! ! !
—Nos wagons, dans la nuit traversent l'Angleterre...
—Le *Sarnia* s'ébranle......et bientôt, plus de terre...
Plus de terre !...Et voila que les flots en fureur
Viennent autour de nous promener la terreur.
Nos cœurs pourraient trembler, si la Vierge Marie
Ne nous aidait, ô mer, à braver ta furie.
Tes flots peuvent bondir et passer sur le pont :
Le sourire toujours éclaire notre front......
Nous aimons à te voir avec cet air sauvage...
Mais que tu montres triste ou souriant visage,
L'ordre du jour à bord a fixé la gaieté...
—Vienne un anniversaire : il faut qu'il soit fêté.
La muse qui veut bien être notre compagne ;
S'éveille à notre voix et se met en campagne ;
Et butinant sans frais des vers par-ci par-là,
Elle revient chantant les couplets que voilà :

Que le bon Dieu vous donne
Tous les soirs un bon lit ;
Et, quand le dîner sonne,
Un superbe appétit,
C'est le premier souhait
Pour vous tout exprès fait.

Que les clients abondent
Dans votre magasin ;
Que les écus inondent
Votre joyeux chemin ! etc., etc.

Les ris avec les chants éclataient en cadence :
Le mal de mer lui-même était mis en vacance.
—Un autre jour, à bord, certain petit chapeau
Donnait aux pèlerins amusement nouveau.
Ce couvre-chef, aux bords vraiment microscopiques,
Devint presque l'objet de poëmes épiques ;
Et chacun applaudit de la main et du cœur
Au poète chantant sur un rhythme vainqueur :

La musique et la poésie,
Deux sœurs se tenant par la main,
Aiment, sur la rive fleurie,
A se reposer en chemin.
Le bord de la mer peut vous plaire,
Charmantes sœurs, il est si beau !
Mais j'ai mieux pour vous satisfaire,
Car rien ne vaut le bord de mon petit chapeau !

—Ainsi malgré la brune et malgré la tempête,
Les heures du retour ne furent qu'une fête.
O Vierge, à tes enfants tu permettais ces jeux
Qui ne troublaient jamais la ferveur de nos vœux.
Jusqu'à la fin, nos cœurs unis dans la prière
Firent de ton amour leur affaire première.
Pèlerins jusqu'au bout, en touchant le *chez nous*,
Tous unis nous allons tomber à tes genoux ;
Et nos voix et nos cœurs, devant un peuple immense,
Te chantaient le refrain de leur reconnaissance.

19

CANTIQUE DU RETOUR.

A toi notre amour à jamais,
Mère de la sainte espérance !
Tu nous a comblés de bienfaits ;
Nous te chantons reconnaissance.

Avant de quitter le rivage,
Les bords chéris du Canada,
Chacun à tes pieds déposa
Et sa prière et son hommage.

Bien longue semblait la distance
Qui nous séparait des saints lieux.
On montrait les flots furieux,
Pour troubler notre confiance.

Des voix nous parlaient de tempêtes ;
On plaçait sur notre chemin
Les embûches de l'assassin :
Les dangers pleuvaient sur nos têtes

Mais comme disparaît l'orage
Au premier rayon du soleil,
De ton regard l'éclat vermeil
Bien vite chassa le nuage.

Vers les cimes des Pyrénées
Le navire nous emporta :
Nos cœurs portaient le Canada
Par delà les mers azurées.

Calmés par ta main maternelle
Les flots tranquilles et soumis,
Portèrent tes enfants chéris
Vers ta rayonnante chapelle.

Notre joyeux pèlerinage
N'a connu que des jours heureux,
Et ton amour, sous tous les cieux,
A protégé notre voyage.

Nous rapportons l'ardente flamme
De ton doux et puissant amour :
Fais, jusqu'à notre dernier jour,
Grandir cet amour en notre âme.

Accorde-nous, Vierge Marie,
D'être toujours tes chers enfants ;
Et que nos cœurs reconnaissants
Te bénissent dans la Patrie ! ! !

A PIE IX.

LES ANNÉES DE PIE IX.

À L'OCCASION DU 50ème ANNIVERSAIRE DE SON SACERDOCE.

L'Auteur compare Pie IX au Soleil, aux diverses phases duquel il assimile les diverses époques de la vie du Pape.

L'AURORE ET LE SOLEIL LEVANT.

La longue nuit enfin va replier ses ombres.
Le jour......Voici le jour !...Étoiles pâlissez ;
Allez cacher vos feux dans vos retraites sombres :
Le Soleil va venir, vite disparaissez.........
Déjà l'Orient se colore ;
Il s'embellit de pourpre et d'or :
Ce sont les rayons de l'aurore,
L'astre ne paraît pas encore.
Pourtant quelle magnificence
Dans ces signes avant-coureurs !!!!
Si tu brilles ainsi, même avant ta naissance,
Que seront, ô Soleil, tes royales splendeurs ?
Le voici...... ! dépouillant son manteau de nuages,
Son disque se dessine à notre œil ébloui.
Comme un vaisseau de feu, dans un ciel sans rivages,
Il va prendre sa course...Inclinez-vous, c'est lui !
C'est lui, c'est le géant sublime.
Dont les pas mesurent les cieux ;
Du sommet des monts à l'abîme
Bientôt pénètreront ses feux !!!

NAISSANCE ET ENFANCE DE PIE IX.

O Mère de Pie IX, si tu vivais encore,
Nous irions demander aux secrets de ton cœur,
De quel éclat brillait, à sa naissante aurore,
Ce Soleil dont nos yeux admirent la splendeur.
O bienheureuse Mère, ô bienheureuse femme !
Combien de fois ton sein dut tressaillir d'amour
Quand il couvrait encore ce rayon, cette flamme
Dont aujourd'hui l'éclat illumine le jour !!!

Enfin, il apparut...Le doux mois de Marie,
Étoile de bonheur pour un chrétien naissant,
Vit le lever de l'Astre, et sa mère ravie
Grava ce nom si doux aux front de son enfant.
Cet enfant au berceau sera le Roi du monde
Et son règne sera puissance et charité......
Voyez, le Dieu du ciel de ses grâces l'inonde
Et consacre déja sa double royauté.

Contemplez, faisant sa prière,
Ce petit enfant de sept ans :
A deux genoux près de sa mère
Il redit ses vœux innocents.
—Mon enfant, prions pour la France,
" Elle tient le Pape enchaîné......
" La prière c'est l'espérance......
" Disons le *Pater* et *l'Ave*."
Et l'enfant regardant sa mère :
—Pourquoi prier pour les méchants?
" Ils nous ont ravi notre Père,
" Le Père des petits enfants."......
—Oui, mon enfant; mais au Calvaire,
" Jésus pour tous a supplié !!!"
L'enfant apprenait de sa mère
Le règne de la charité.

Entendez bien la voix de cet enfant qui prie,
C'est le premier éclat de ce soleil d'amour :
Pour ses persécuteurs, comme pour sa patrie
Ce que fera Pie IX, nous le verrons un jour!

JEUNESSE DE PIE IX.

Dix-huit ans sont passés...La fleur de la jeunesse
Brille au front de l'enfant qui priait au matin.
Au travail, à l'ardeur unissant la sagesse
Il court vers l'avenir...Et voilà qu'en chemin
Un homme à l'œil perçant, le regarde et l'arrête......

" Ce jeune homme, dit-il, un jour sera puissant,
" J'en atteste le ciel !!" Cet homme était prophète ;
Il devinait les feux de ce soleil naissant.
Si le ciel, de seize ans eût prolongé sa vie,
Il eût vu le soleil dans toute sa splendeur ;
Et Pie IX déversant sur la terre ravie
Des torrents de lumière et de douce chaleur !

LE SOLEIL À 10 HEURES. SACERDOCE DE PIE IX ;
IL EST ÉVÊQUE, ARCHEVÊQUE, CARDINAL.

Le soleil au tiers de sa course,
S'entoure de rayons plus beaux :
De son sein, comme d'une source,
Découlent des torrents nouveaux......

Il atteint aussi Lui, le tiers de sa carrière......
Admirez les progrès de cet astre béni !
Il a franchi le seuil du divin sanctuaire...
C'est le premier rayon au front de Mastaï !

Il est Prêtre......Et dans le silence
Il échauffe la pauvreté
Astre d'amour, son influence
S'inspire de la charité.
C'est alors, lointaine Amérique,
Perdue au bord de l'horizon,
Que de ce Soleil magnifique
Tu verras le premier rayon.
Plus tard, si la terre féconde
Pour Pie IX tressaille d'amour,
Si plus tard la gloire t'inonde.
Tu le devras à ce beau jour !!!

Mais, pendant que, rempli de joie et d'espérance,
Des élans de mon cœur je prolonge le cours,
Le Soleil à grands pas dans sa marche s'avance.
Vers le sommet du ciel il s'élève toujours ;

Spolète, tu verras cinq heureuses années ;
Tu pourras refleurir à l'éclat du Soleil......
A toi, chère Imola, les belles destinées !
Tu brilleras treize ans de son reflet vermeil.
Dans ton sein, revêtu de la pourpre romaine
Tu le verras partout répandre ses bienfaits.
Astre de charité, sur ce riant domaine,
Illuminant toujours, ne se couchant jamais !

LE SOLEIL À MIDI.—PIE IX PAPE.

Voici le soleil dans sa gloire ;
Il vient d'atteindre à son midi :
Il règne en souverain. Victoire !
Ce cri, partout a retenti.

La mort étend son deuil sur la Ville Éternelle !
Rome est veuve...partez, Pontife du Seigneur.
Romains, ne pleurez plus...La colombe fidèle
Vient de marquer au front votre nouveau Pasteur.
Vous le verrez paraître : aux lèvres le sourire,
Ses mains, ses douces mains ne savent que bénir :
En face des honneurs, son humble cœur soupire,
Mais lui seul en est digne, il doit les obtenir.
Par trois fois vers le ciel, s'élève la prière,
Et trois fois, le Seigneur répond : c'est *Mastaï !*
Peuples applaudissez ! ! ! Quels torrents de lumière !
Enfin notre soleil arrive à son midi...

AMNISTIE GÉNÉRALE.

Maintenant rayonnez sur la terre promise
Astre cher à nos cœurs, plus d'obstacle à nos vœux ;
Vous pouvez accomplir votre noble devise ;
A tous donner la paix, nous rendre tous heureux.
Et déjà, je le vois, le cachot s'illumine ;
La porte des prisons brise ses noirs verroux
Vers le toit paternel l'exilé s'achemine,
La voix de notre Père a crié : Grâce à tous ! ! !

RÉVOLUTION DE 1849.

Mais, d'où vient ce sombre délire ?
Pourquoi tout ce peuple en fureur ?
Quoi ! c'est contre Lui qu'on conspire
Pour le payer de son bon cœur !
Insensés !...L'Astre-Roi, quand meme,
Sur vous répandra ses bienfaits ;
Et Pie IX à votre blasphème
Répondra par un cri de paix.

EXIL DE GAÊTE.

Voyez-vous ce rocher jusque-là sans verdure ;
Un rayon va briller sur son aride sein :
Il deviendra fécond...Le roi de la nature
Sur la pierre, de fleurs fait germer un essaim.
Gaëte, tu diras qu'un jour sur ton rivage
Pie IX vint resplendir, comme un astre voilé ;
On le chassait, mais Lui, du sein de son nuage,
T'apporte la splendeur et la fécondité.
Bientôt, lorsqu'un brigand te livrera bataille,
Tu verras ce que peut un rayon de soleil....
Ton Roi, ta jeune Reine, au sein de la mitraille,
Te lègueront un jour un renom sans pareil...

RETOUR À ROME.—5 ANNEES DE PAIX.

Il revient......Tout renaît......la terre se réveille
Comme on la voit frémir au retour du printemps.
La guerre est au repos......la discorde sommeille,
Et la paix donne au monde un calme de cinq ans.

DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, 1854.

On dit que quelquefois une comète errante
S'approche du soleil et vient doubler ses feux ;
Et que s'échappe alors de la fournaise ardente
Une chaleur immense, un éclat radieux...

Douce Étoile du ciel, o Vierge Immaculée,
Tu descendis un jour vers le Pontife-Roi ;
On te vit t'abaisser de la voûte azurée,
Et ton nom l'enrichit des splendeurs de la Foi.
O Pontife béni ; que ta voix était belle,
Quand tu la proclamas pure dès son matin,
Et que tu décoras sa couronne immortelle,
A notre grand bonheur, d'un diamant divin !
Et pour Toi, quel honneur ; depuis cette journée,
L'Étoile du matin près de ton astre a lui ;
Progrès toujours communs, commune destinée !
Deux soleils se prêtant un mutuel appui ! ! !

RÉVOLUTION DE 1859.—CASTELFIDARDO.

Mais voici venir la tempête,
L'enfer rassemble ses suppôts ;
Tout est sombre sur notre tête,
Sous nos pieds mugissent les flots.

N'importe...en un ciel noir notre soleil rayonne !
Partez, Lamoricière, et vous braves soldats :
A Castelfidardo vous attend la couronne,
Celui qui la promet est le Dieu des combats !...
L'éclair du Vatican a transpercé la tombe......
Mourir pour cette cause est une illustre mort.
Mourons au champ d'honneur, car le héros qui tombe
Est béni par Pie IX ; c'est le plus noble sort !

PAIX.—FÊTES DE 1862.

Un nuage, parfois, dérobe à notre vue,
Au sein du firmament, l'Astre brillant du jour ;
Mais un souffle bientôt a refoulé la nue,
Et l'Astre-Roi plus beau recommence son tour.
Victor-Emmanuel, Cavour, dans la poussière
Vos parjures efforts viennent de s'engloutir.
Et toi, Garibaldi, monstre impudent, arrière ! ! !
Le Ciel devient serein, Pie IX va resplendir.

Venez des quatre coins du monde,
O Pontifes de l'Éternel;
Venez sur la terre et sur l'onde,
Venez, c'est le jour solennel.
Et vous, victimes généreuses,
Pie IX vous appelle, venez;
Et de vos tombes glorieuses,
Pour votre triomphe, sortez......
Ouvrez-vous, portes éternelles !
Martyrs, entrez dans la cité !
Chantez, légions immortelles,
L'Hosanna de l'Éternité ! ! !

23ÈME ANNÉE DU PONTIFICAT DE PIE IX.

Et maintenant, Soleil, c'est ta vingt-troisième heure,
Depuis que ton midi prodigue ses rayons;
Suspends ta marche au Ciel, ne descends pas, demeure...
Il te faut éclairer de nouveaux horizons.
Approche de plus près les ans sacrés de Pierre:
Puisses-tu dépasser les limites du jour:
Puisses-tu, de nouveau, commençant ta carrière,
Briller aussi longtemps que vivra notre amour !

LA FIN DU JOUR.

Quand le Soleil descend, sa chaleur diminue;
Ses feux sont amortis quand approche la nuit
Il laisse ses ardeurs dans le sein de la nue
Et va s'ensevelir avec le jour qui fuit,
Mais toi, noble Pie IX, beau soleil de nos âmes,
Tes splendeurs d'aujourd'hui sont celles du matin,
Toujours le même éclat, toujours les mêmes flammes;
Notre soleil à nous ne sait pas de déclin.
Un seul rayon suffit pour remuer les mondes;
Sa chaleur est partout.. Il rayonne là-bas,
Et voilà que bien loin, delà les mers profondes,
Il fait germer la gloire au sein des Canadas.

Il rayonne là-bas.. Et de toute la terre,
On s'éveille, on regarde, on s'élance vers Lui..
Attendez quelques jours.. L'un et l'autre hémisphère
A Rome chanteront que le Soleil a lui.

PRIÈRE POUR PIE IX.

O Dieu, garde Pie IX encore bien des années !
Il est notre bonheur, notre Soleil à nous.
De l'Église, en son cœur, il tient les destinées ;
Nous sommes ses enfants, nous prions à genoux.
Tu le sais, chaque jour, aux sources de la vie,
Au divin sacrement son cœur va s'eniver ;
Et voilà *cinquante ans* que son âme ravie
Boit au Fleuve d'amour sans se désaltérer.
Daigne, pour Lui, Seigneur, ramener la jeunesse ;
Pour Lui, fais de nouveau refleurir le printemps ;
Ou du moins garde-nous cette verte vieillesse
Qui supporte si bien la rage des autans !

A PIE IX.

O Père bien aimé, puisse notre prière,
Partant de notre cœur, s'élever jusqu'aux cieux,
Et qu'avant ton déclin, ta céleste lumière
Dirige tous les pas, éclaire tous les yeux !!!

LA PREMIÈRE COMMUNION DE PIE IX.

À L'OCCASION DU 75ÈME ANNIVERSAIRE DE LA 1ÈRE COMMUNION DE CE GRAND PAPE.

Dans le sanctuaire,
Quel est cet enfant
Auprès de sa Mère
Si beau, si fervent ?
O Dieu d'amour, souverain des cieux,
Sauvez Pie IX, exaucez nos vœux.

Son âme attendrie,
Dans un corps mortel,
A Jésus Hostie
Prépare un autel.

De son Tabernacle
Le Divin Sauveur
Descend, ô miracle !
Vers ce petit cœur.

Comme Jean-Marie
Goûta ce bienfait !
Jamais dans sa vie
Bonheur plus parfait.

Ses yeux, par leurs larmes,
Disent à Jesus :
Sauveur plein de charmes
Ne me quittez plus.

A Vous je me donne,
Dans un si beau jour :
A Vous j'abandonne
Mon cœur sans retour !

Offrande bénie !
Jamais cet enfant
Ne sut, dans la vie,
Trahir son serment.

De la sainte flamme
Les transports brûlants
Ont rempli son âme
Soixante-quinze ans !

Et, dans sa vieillesse,
De ce jour béni
Il garde sans cesse,
Souvenir chéri.

Il Vous fut fidèle,
O Dieu, son secours ;
Daignez, sous votre aile,
Le garder toujours.

Et si la prière
Des petits enfants,
Seigneur, peut vous plaire,
Qu'il vive longtemps !

Pour ce Père aimable.
L'enfance, ô Dieu bon,
Offre à votre Table,
Sa communion.

Jetez sur la terre
Vos regards plus doux :
Jesus, ô bon Père,
Vous prie avec nous.

A Pie IX la gloire,
Des jours triomphants
Donnez la victoire
Aux petits enfants ! !

LE PONTIFICAT DE PIE IX.

1846.

ÉLECTION DE PIE IX.

Dans nos cœurs vous vivrez rayonnants à jamais,
Jours heureux, qui du Ciel apportâtes la paix :
Vous qui mîtes Pie IX au timon de l'Eglise,
Pour nous conduire tous à la terre promise.
Vrai sourire de Dieu, jours mille fois bénis
De mil huit cent quarante-six ! ! !

1847.

HOSANNA À PIE IX.

Le monde apprit bientôt la joyeuse nouvelle :
La colombe partout la porta sur son aile :
On arbora partout de joyeux étendards :
Les échos redisaient des chants de toutes parts :
La joie était partout, et la seconde année
N'entendit qu'Hosannas sur la terre enivrée !

1848.

RÉVOLTE CONTRE PIE IX.

Hélas ! pour ces beaux jours quel triste lendemain !
La trahison marchait par un sombre chemin :
Le poignard d'un sang pur vint inonder la terre,
Et Pie IX vit s'ouvrir le chemin du calvaire.

1849.

—

EXIL DE PIE IX.

Rome dans la démence et le Pape exilé...
Triste et sombre tableau sous nos yeux déroulé !
Mais la croix fut toujours un signe de victoire :
Pie IX aura la paix... Marie aura la gloire !

—

1850.

—

RETOUR DE PIE IX.

O Rome, abaisse tes murailles !
Voici venir ton bon Pasteur :
Ne crains pas que des représailles
Attristent ce jour de bonheur.
Ton Roi, ton Pontife Suprême
Te pardonne, t'embrasse, t'aime !

—

1851.

—

CONCORDATS DE PIE IX.

De la sédition on n'entend plus les bruits.
Espagne, de la paix tu vas cueillir les fruits :
Et la grâce coulant de ses sources fécondes
Va porter ses bienfaits, ses trésors aux deux mondes.

1852.

—

CONSEILS DE PIE IX.

Evêques, écoutez les conseils précieux
De mil huit cent cinquante-deux.
Les francs-maçons partout doublent, triplent leur nombre;
Pie IX les voit agir dans l'ombre,
Et sa puissante voix, aux quatre coins du ciel,
Signale le danger aux gardiens d'Israël.

—

1853.

—

INSTITUTIONS DE PIE IX.

L'abondance enrichit la terre consolée,
Dans les jours précieux de cette riche année·
La Hollande, la France et les États Romains
Reçoivent de Pie IX des biens à pleines mains.

—

1854.

—

MARIE ET PIE IX.

Mais soudain quel éclat sur la Ville éternelle !
Un chérubin descend, apportant sur son aile
Pour l'auguste Pie IX un message béni.
Pontife, à vos désirs l'Esprit-Saint a souri !
La Vierge vient vers vous de la voûte étoilée :
Préparez une fête à cette Immaculée ! ! !
O Vieillard, à vos chants nous unissons nos voix :
Gloire à l'Immaculée ! Amour au Roi des Rois !

1855.

—

LE PIEMONT ET PIE IX.

La haine, noir serpent, vit toujours en ton âme :
Tu ne peux voir en paix triompher cette Femme...
Tu cherches des suppôts : sois heureux, les voici !...
Victor-Emmanuel, Cavour, Garibaldi,
Préparez vos complots : le Pontife, quand même,
Vivra pour l'univers : le Ciel le garde et l'aime.

—

1856.

—

LE CONGRÈS ET PIE IX.

Élaborez, grands potentats,
Les complots de votre finesse.
L'arbitre de tous les états,
Dieu, se rit de votre sagesse.
Pie IX au doux cœur de Jésus
Se confie ; il ne vous craint plus.

—

1857.

—

TRIOMPHE DE PIE IX.

Il craint si peu, que, bravant les voyages,
Pie IX, pour démentir de perfides discours,
Visite ses états ; et partout, et toujours
Les peuples à ses pieds apportent leurs hommages.

1858.

—

LA SICILE ET PIE IX.

Contre les complots des enfers,
Toujours ambitieux de nuire,
Pie IX avertit l'univers :
Rois, ne vous laissez pas séduire;
Écoutez ses avis, au moins pour une fois ;
Votre salut serait d'obéir à sa voix.

1859.

—

L'ANNEXION ET PIE IX.

Mais le prophète en vain veut réveiller la terre ;
Pour vaincre ce sommeil il faudra le tonnerre.
Pie IX est dépouillé : tombons à ses genoux
Pour lui faire l'aumône ; il priera Dieu pour nous.

1860.

—

LES ZOUAVES ET PIE IX.

Lève-toi, vaillant capitaine,
Au secours du Pontife-Roi.
La gloire n'est pas incertaine,
Pars ; nos cœurs sont tous avec toi !
Triompher n'est pas nécessaire ;
Mais il faut prouver à la terre
Que, tant que le Pape vivra,
On versera pour sa défense
Le plus noble sang de la France,
Le plus pur sang du Canada.

1861.

—

CASTELFIDARDO ET PIE IX.

Victor-Emmanuel, ta facile conquête
Peut te faire tourner la tête.
En vain dix souverains se hâtent d'applaudir;
A ton audace en vain ils veulent faire fête :
Ce que Pie IX ne peut bénir
Ne pourra jamais réussir.

1862.

—

LES MARTYRS ET PIE IX.

La couronne sans Lui ne peut être fixée.
Mais lorsque par sa main la couronne est placée,
Les rois qu'il établit réjouissent les cieux
Et deviennent pour nous des amis précieux.

1863.

—

LA POLOGNE ET PIE IX.

Quand un peuple est tombé, le front dans la poussière,
Sous la main d'un tyran, qui donc de sa misère
Aura pitié......Pie IX : il demande deux fois
Grâce pour la Pologne au plus cruel des rois.

1864.

—

LE SYLLABUS ET PIE IX.

Pour déguiser l'erreur la ruse est inutile :
Pie IX l'ira chercher dans son dernier asile :
Il la démasquera de sa puissante main
Et la montrera nue à tout le genre humain.

1865.

—

LES FRANCS-MAÇONS ET PIE IX.

Contre le Syllabus pendant que tout conspire,
Pie IX porte ses yeux sur son immense empire :
Des francs-maçons partout les projets dévoilés
Sont aux peuples surpris par Pie IX révélés.

1866.

—

LA FRANCE ET PIE IX.

O France, qu'as-tu fait, dans cette triste année ?
Toi-même de tes mains tu t'es découronnée.
Pendant que tu livrais ton Père à l'abandon,
Lui, confiant en Dieu, te donnait ton pardon.
O France, si tu veux reconquérir ta gloire,
Va reprendre ton poste au seuil du Vatican :
Alors sous tes drapeaux reviendra la victoire,
Et jusque dans Berlin tu planteras ton camp.

1867.

—

ST. PIERRE ET PIE IX.

Pour l'Église les mains humaines
Sont des aides bien incertaines :
Mais saint Pierre, du haut des cieux,
Veille sur ses jours précieux.
Depuis dix-huit siècles, son trône
Gardé par lui toujours rayonne,
Miracle offert à tous les yeux.

1868.

—

LE CONCILE ET PIE IX.

On enchaîne Pie IX, mais non pas sa parole :
Aux quatre coins du Ciel, au contraire, elle vole.
Ministres du Seigneur, dit-elle, hâtez-vous ;
L'Esprit Saint vous appelle ; à Rome accourrez tous.

———

1869.

—

LE SACERDOCE DE PIE IX.

Et pendant qu'au Pontife un doux anniversaire,
Par des dons, par des vœux de cent lieux réunis,
Rappelait le beau jour où dans le sanctuaire
Ver l'autel il faisaits ses premiers pas bénis ;
Pour le Concile saint les Evêques, ses frères,
Accouraient empressés des plus lointaines terres,
Et traversaient les flots étonnés et soumis.

———

1870.

—

L'INFAILLIBILITÉ ET PIE IX.

Et l'Église en ses mains prenait un diadème
Et le posait au front du Pontife Suprême.
Le Pape est à jamais l'Ange de Vérité,
Elle le conronnait d'Infaillibilité.

———

1871.

—

LES GARANTIES ET PIE IX.

Les brigands, peuple vil, sans cœur et sans entrailles,
Dispersent les pasteurs, renversent les murailles :
Mais la voix de Pie IX apprend à l'univers
Que, Vicaire du Christ, il portera les fers.

Gardez, gardez votre or, souverain mercenaire :
Les enfants de Pie IX feront vivre leur Père.
De saint Pierre Pie IX dut-il doubler les ans,
Il ne vivra jamais pour nos cœurs trop longtemps.

1872.

LES COUVENTS ET PIE IX.

Le Pontife avait dit : Laissez mes fils tranquilles !
Inutile prière : on force leurs asiles.
Dans le sein des couvents la révolution
Va porter sa fureur, et la destruction
Gorgez-vous de nos biens que convoitent vos crimes ;
Nous, nous saurons souffrir, comme Pie IX victimes.

1873.

L'UNIVERS ET PIE IX.

L'enfer vomit partout ses affreux bataillons :
Sa colére s'exhale en hideux tourbillons :
Il bouleverse tout, l'Europe, l'Amérique ;
En Prusse, en Suisse, en France, en Pologne, en Belgique,
En Espagne, au Brésil, mais à Rome surtout :
Sa rage veut pousser ses excès jusqu'au bout.
Mais Pie IX veille, il parle et surtout son cœur prie,
Et comme Lui, l'Église attend tout de Marie.

1874.

LES COMPLOTS ET PIE IX.

Le mal s'étend encore, et chaque souverain,
Aux méchants, contre Dieu, semble donner la main.

L'audace de l'enfer s'enhardit à toute heure,
Et le Ciel semble sourd à notre voix qui pleure.
Que va faire Pie IX ? Pour protéger les siens
Son cœur dans les grands maux trouve les grands moyens :
De cette main sacrée, au Ciel même obeie,
Il ouvre les trésors de la grâce infinie ;
Et dans un Jubilé fervent, universel
Il veut que ses enfants l'emportent sur le Ciel.

1875.

LE JUBILÉ ET PIE IX.

La victoire est à nous...Notre immense prière
Vient d'obtenir pour notre Père
Des jours sans doute inespérés
Tout tombe autour de Lui...Ses ennemis jurés,
Trompés dans leurs calculs, ne savent plus que faire.
Insensés, ouvrez donc vos yeux à la lumière ;
Devant Pie IX courbez vos fronts humiliés
Et tombez à ses pieds !

1876.

LES 30 ANS DE PIE IX.

Et voici la trentième année
De ce règne si glorieux :
Et cette tête bien-aimée,
De gloire et d'amour couronnée,
Et le doux éclat de ces yeux ;
Et cette figure sereine ;
Et cette bouche toujours pleine
De mots de tendresse et d'espoir...
Tout cela nous portait à croire
Que bientôt viendrait la victoire,
Et que Pie IX pourrait la voir.

1877.

—

LES PÉLERINS ET PIE IX.

Les flots pressent les flots et, de toute la terre,
Les pélerins nombreux portent au Vatican
Les présents de l'amour. Quel admirable élan !
Contemplez ces trésors à vos pieds, ô Saint Père !
Pour célébrer vos noces d'or,
Vos enfants à l'envi se dépouillent encore.

1878.

—

MORT DE PIE IX.

O jours de deuil, qui deviez suivre
Pourquoi vous presser de venir ?
Pourquoi ne pas le laisser vivre
Lui qui ne savait que bénir ?...
L'Hosanna des enfants l'acclame,
Et dans ses yeux de la santé
Jaillit une nouvelle flamme
Qui nous cachait la vérité...
Mais la mort allait apparaître....
Pie IX aussitôt le comprit,
Fidèle image de son Maitre,
Il pardonne au larron contrit,
Penche la tête et rend l'esprit ! ! !

Que ce jour à jamais reste en notre mémoire !....

Recevez nos adieux, Pontife sans pareil !
Jusqu'au jour du Seigneur, dormez votre sommeil
Sur votre monument se lève la victoire,
Et votre front au Ciel est couronné de gloire !

POUR PIE IX.

PRIÈRE À MARIE.

Reine du Ciel et de la terre,
De Pie IX montrez-vous la Mère :
Priez pour Lui !

Douce Patronne,
Votre couronne,
Par Lui rayonne ;
Priez pour Lui !

Loin des lieux où son trône brille,
Nous sommes aussi sa famille,
Priez pour Lui.

L'enfer s'élance...
Mais sa puissance
Fait résistance...
Priez pour Lui.

De son amour précieux gage,
Pie IX nous donna votre image,
Priez pour Lui.

Vers vous, Marie,
Notre cœur crie :
Gardez sa vie ;
Priez pour Lui !

Sous l'aile de votre tendresse,
Protégez sa verte vieillesse ;
Priez pour Lui.

Sa voix sacrée
Vous a chantée
Immaculée !
Priez pour Lui.

Daignez apaiser la tempête
Qui gronde en fureur sur sa tête ;
Priez pour Lui !

A son histoire
Joignez la gloire
De la victoire !
Priez pour Lui.

Rendez de tous le cœur docile
A sa voix, comme à l'Évangile !
Priez pour Lui !

Que sa lumière
Enfin éclaire
La terre entière !
Priez pour Lui.

Qu'un jour au ciel votre main donne
A tous nos fronts une couronne
Auprès de Lui.

POUR PIE IX.

CHANT À MARIE.

REFRAIN.

Gardez-Le bien, Vierge Marie !
De Pie IX exaucez les vœux ;
Défendez-Le, mère chérie,
Veillez sur Lui du haut des cieux ! } *bis.*

O puissante et douce Marie,
Secourez-nous dans le danger ;
Pour un Père, ô Vierge bénie,
Vos enfants viennent vous prier.
PIE IX est successeur de PIERRE,
De l'Église il est le Pasteur,
De Jésus il est le Vicaire ;
Couvrez-le d'un bras protecteur !

Lorsque la mer pendant l'orage
Soulève ses flots en courroux.
Sans trembler ni perdre courage,
Le pilote a recours à Vous.
Douce Étoile, à notre prière
Levez-vous, brillez dans les Cieux.
Et sauvez la barque de Pierre ;
L'enfer contre elle est furieux...

Celui dont la voix vénérée
Vous proclamait avec amour,
Dès votre aurore immaculée
Peut tout espérer en retour.
Puisqu'il a de votre couronne
Fait jaillir un nouvel éclat,
Par Vous, immortelle patronne,
Il doit triompher au combat.

Assez longtemps de notre Père,
L'infortune a navré le cœur ;
Ses vertus à toute la terre
Ont assez montré sa grandeur.
Du Pontife-Roi, tour d'ivoire,
Venez défendre le drapeau
Et ramenez par la victoire
Près du Pasteur tout son troupeau.

LE TRIOMPHE DE PIE IX.

Ils sont passés, les jours de la souffrance
Et de l'exil s'est terminé le cours.
Les longs travaux demandent récompense :
Montez, Pie IX, près de Dieu pour toujours !

REFRAIN.

Pour le Pontife, entonnez vos cantiques,
Princes du ciel, faites place au vainqueur :
Ouvrez pour lui les célestes portiques.
Gloire à Pie IX, Gloire au triomphateur.

Il fut Pontife, et sa main vénérée
A mille fois offert l'Agneau divin
Au saint des saints laissez-lui libre entrée,
Pour lui chantez l'alleluia sans fin.

Il fut martyr, la palme de victoire
Brille à la main du vaillant d'Israël :
Soldats du Christ, c'est un frère de gloire :
Placez bien haut notre Pie IX au ciel.

Il fut le roi de l'Église et du monde :
Il a laissé, par ses nobles exploits,
Tous ses sujets dans une paix profonde ;
Il a sa place auprès du roi des rois.

Anges du ciel, exaltez notre Père ;
L'honneur pour lui doit remplacer l'affront :
Et vous, Léon, son successeur sur terre,
Faites briller l'auréole à son front.

POESIES

COMPOSÉES POUR LES FÊTES

ET AUTRES CIRCONSTANCES SOLENNELLES DE DIVERSES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

LES NOCES D'ARGENT DE VILLA MARIA.

Quand l'arbre fut planté sur la haute colline,
L'avenir était incertain.
Mais l'année était bonne ; et la sève divine
Devait lui faire un beau destin.
C'était aux jours bénis de la brillante année
Qui vit s'ouvrir le ciel des cieux.
Dans ces jours où Pie IX ceignit l'Immaculée
D'un diadème merveilleux.
Vingt-cinq ans sont passés depuis ces jours de gloire ;
Le dogme est inscrit dans nos cœurs,
Et le burin sacré de l'immortelle histoire
L'a gravé, tout orné de fleurs,
La splendeur qui marqua cette réjouissance,
Et par tout le monde éclata,
D'un beau reflet d'espoir éclaira la naissance
De notre Villa-Maria.
Sous un plus beau présage on ne pouvait pas naître.
Oui, cette maison grandira.
Laissez couler le temps, et vous la verrez, être
L'orgueil de notre Canada,
Un quart de siècle a lui, depuis lors, sur le monde,
Le petit grain de sénevé
A poussé dans le sol sa racine profonde ;
Comme un arbre il s'est élevé.
De cet arbre géant les branches étendues,
Couvertes de fleurs et de fruits,
Ont offert un asile aux colombes venues
De tous nos immenses pays.
Au Patriarche Dieu, montrant un ciel sans voiles,
Dit un jour ces mots consolants :
" Compte, si tu le peux, le nombre des étoiles !
" Si nombreux seront tes enfants ! "

A Villa-Maria la Vierge Immaculée
    Promit un semblable avenir ;
Et depuis vingt-cinq ans, chaque nouvelle année
    Voit la promesse s'accomplir.
Parcourez aujourd'hui les vallons, les montagnes
    De notre vaste Canada ;
Vous entendrez partout les villes, les campagnes
    Parler de Villa-Maria.
Des Etats, nos voisins, fouillez le territoire ;
    Sur cet immense continent,
De Villa-Maria, partout ou fait mémoire,
    Du Golfe du Mexique au Golfe St. Laurent !
O Villa-Maria, ta famille nombreuse,
    Pour fêter tes noces d'argent,
Demande que tu sois toujours la bienheureuse :
    C'est son désir le plus ardent.
Que l'éclat merveilleux qui couronne ta tête
    Devienne plus brillant encore,
Jusqu'aux jours éloignés où nous ferons la fête
    De tes royales noces d'or !
Tout nous fait espérer cet avenir prospère
    Que nous souhaitons aujourd'hui.
Ce n'est pas pour mourir que ta belle lumière
    Partout jusqu'à ce jour a lui.
Ce n'est pas pour ta mort qu'en la Sainte Patrie,
    Celle qui t'a fait ton honneur
Verse ses vœux ardents dans le cœur de Marie,
    Pour qu'ils soient plus chers au Seigneur.
Ce n'est pas pour hâter le jour des funérailles
    Que ta mère de la cité
Auprès de ton berceau transporte ses murailles :
    C'est pour ton immortalité !
Vis donc, noble maison ! et puisses-tu, sans cesse,
    Voir accourir de toute part
Un essaim plus nombreux de la chère jeunesse
    Pour qui tes murs sont un rempart.

Les principes chrétiens que tu donnas aux mères,
    Grave-les au cœur des enfants.
Apprends leur à bien fuir des plaisirs éphémères,
    Mais plus que jamais séduisants.
Le laïcisme veut bannir de la science
    Jusqu'au mot de Religion :
Tu prouveras toujours que, pour former l'enfance,
    La Foi doit aider la raison.
De tes traditions ne quitte pas la loi :
    Tu sus former des cœurs chrétiens ! ...
Les cœurs chrétiens ont seuls la véritable foi,
    Seuls, ils espèrent les vrais biens !

A LA MÉMOIRE DE SŒUR NATIVITÉ.

Un jour, dans le jardin, d'un bouquet de feuillage,
J'entendis s'échapper un doux et gai ramage ;
Et ma main, écartant doucement les rameaux,
Découvrit à nos yeux un charmant nid d'oiseaux.
Ils étaient six, serrés dans leur palais de mousse,
Et la brise de juin les berçait sans secousse.
Le ciel était si beau, le soleil si joyeux,
Que je fus sur le point de chanter avec eux.
Ils gazouillaient en paix, sur la branche élevée ;
La mère protégeait sa charmante couvée,
Mais tout-à coup un cri suspendît la chanson,
Et depuis ce temps là n'a chanté le buisson ;
Un épervier, fondant sur la petite mère,
Vint plonger dans le deuil cette nichée entière.
Pauvres petits oiseaux ! J'étais loin de prévoir
Que votre triste sort nous dût si tôt échoir !
Notre nid à nous, c'est la Ville de Marie.
Une mère veillait sur la maison chérie ;
Et toutes, sans soucis, à toutes les saisons,
Nous faisons retentir nos joyeuses chansons.
Mais un jour, jour de deuil et de triste mémoire,
La mère disparut......Nous ne pouvions le croire...
Mais helas ! six longs mois d'absence et de douleur
Ne nous ont que trop bien prouvé notre malheur.
Vous comprenez pourquoi, même en ce jour de fête,
Même lorsque les fleurs pleuvent sur notre tête,
Nos voix ont moins d'écho, nos cœurs ont moins d[illegible]s :
Quand la mère n'est plus, tristes sont les enfants.
Ah ! si, de son regard, cette douce journée
Encore comme autrefois était illuminée ;
Si sa main sur nos fronts qu'elle baisa souvent
Déposait aujourd'hui le laurier triomphant ;

Si sur le seuil béni de cette maison sainte,
Quand nous allons partir et quitter cette enciente,
Si sa voix nous disait un de ces chers adieux,
Qu'elle disait si bien en nous montrant les cieux;
Si son regard, vers nous, plongeant dans l'étendue,
Veillait sur sa famille en cent lieux répandue,
Vers l'avenir plus gai notre cœur partirait,
Certaines que le sien sans cesse nous suivrait !
Mais, qu'ai-je dit? Au ciel vous êtes toujours mère,
Tante Nativité : gardez-nous sur la terre !
Et toi, chère maison, qui grandis dans ses mains,
Toi qui vis arriver par cent mille chemins
Tant d'autres qu'avec nous captivaient ses doux charmes,
O Villa Maria ! nos cœurs sont pleins de larmes,
Quand il faut aujourd'hui te quitter pour toujours,
Et voir finir ainsi les plus beaux de nos jours !
Sans doute, maintes fois, en nous croyant captives,
Nous portions nos regards vers de lointaines rives,
Et dans nos cœurs d'enfants, bâtissant des châteaux
Nous rêvions l'avenir avec des jours plus beaux.
Jours plus beaux ! En est-il? Vous pourriez nous l'appendre,
Parents cent fois aimés, dont l'attention tendre
Nous conduisit un jour vers l'asile béni
D'où la loi du dévoir nous arrache aujourd'hui.
Oui, nous aurons encore de bien douces journées
Lorsque suivant les lois ici cent fois données,
Au foyer paternel jailliront de nos cœurs
Des chrétiennes vertus, les aimables vertus.

A L'OCCASION DU DÉPART DES GRADUÉES DE VILLA MARIA.

23 JUIN, 1875.

Ici-bas, c'est la loi, point de bonheur parfait
Quand, le sourire au cœur, je salue une fête,
Quand à la célébrer vivement je m'apprête,
La tristesse me suit ou me guette en secret.
Le chagrin voile vite un soleil d'allégresse
De la prospérité voisine est la détresse......
Tel est le sort qui nous est fait !

Mais pourquoi ces soupirs, en si belle journée.
Est-ce temps aujourd'hui pour de tristes discours !
Que l'aiguille au cadran fasse deux ou trois tours,
Et nous voici partant, la tête couronnée,
Faisant pendant deux mois, trêve avec nos travaux ;
Près de parents chéris savourant le repos...
Est-il plus douce destinée ?

Mais quand le voyageur fatigué du chemin
A frappé du baton au seuil de la chaumière,
Quand la douce chaleur, quand la douce lumière,
Ont reposé les yeux, les pieds du pélerin ;
Après la bonne nuit passée dans l'hermitage
Quand il faut dire adieu, se remettre en voyage,
On pleure en partant le matin.

Suivez dans ces déserts, dans cette immense plaine,
Ce découvreur hardi, marchant vers l'inconnu :
La sueur couvre à flots son front brûlant et nu :
Son gosier est sans voix, ses poumons sans haleine,
Mais voici l'oasis !...on respire un moment !
On revit !...on repart : adieu, palmier charmant !
Et de pleurs l'âme est toute pleine.

Voyez ce naufragé sur la mer en fureur,
Les flots ont englouti le navire et ses voiles ;
Sur un débris flottant, sous un ciel sans étoiles,
Que va-t-il devenir ? Mais Dieu veille !...O bonheur !
Ce débris, faible esquif, le mêne en sa patrie !
C'est elle, naufragé ! ! ! Mais son âme attendrie
Laisse en pleurant le mât sauveur.

Ainsi le cœur se prend d'une vive tendresse
Pour les lieux, les objets qui lui firent du bien :
L'un lui donne l'ombrage et l'autre le soutien ;
Puis il faut les quitter...Voyageurs, on nous presse :
Il faut partir...Partons ! ou nous demande ailleurs.
Trouverons-nous jamais des asiles meilleurs ?..
Comme on les quitte avec tristesse !

Ainsi nous te quittons, séjour béni du ciel,
Berceau de notre enfance, O Ville de Marie !
Tu nous fis retrouver et famille et patrie :
A ton sein nous puisions et le lait et le miel.
Sous ton riant soleil notre jeunesse heureuse
S'ouvrait vers l'avenir comme une fleur joyeuse
Pleine de parfums et sans fiel.

Pour les beaux jours passés de notre heureuse enfance,
Pour ceux de la jeunesse écoulés en ce lieu,
Laissons de notre cœur monter vers le bon Dieu
Les plus tendres accents de la reconnaissance.
C'est Lui qui fit pour nous ces asiles bénis
Où prière, travail, jeux, plaisirs réunis
Gardent la paix et l'innocence.

C'est Lui qui vers la terre un jour baissant les yeux,
Prévoyant nos besoins avec un cœur de père,
Au plus beau des pays nous choisit une mère :
Et de son doigt divin, lui montrant ces chers lieux :
" Va, dit-il, Marguerite, au bord de ce grand fleuve,
" Où la terre à torrents de sang humain s'abreuve,
" Porter un sourire des cieux.

"Va, fille de mon cœur; ne crains pas la tempête :
"En vain les éléments contre toi conjurés,
"S'uniront aux démons de vengeance altéres...
"Pour de vaines terreurs ton âme n'est point faite.
"Va, je l'aime, vois-tu, ce Canada lointain;
"Ma mère en est la Reine, et moi, le souverain !
"Va ; nous protègerons ta tête."

Elle partit, Dieu sait avec quel dévouement :
Nouvelle Jeanne d'Arc, pour la mère-patrie,
Pour la Foi, pour le ciel, pour la Vierge Marie,
Bravant les flots profonds, bravant le dénuement.
Sans crainte des travaux vers lesquels Dieu l'attire,
Elle court à la gloire, elle court au martyre,
Sans hésiter même un moment.

Deux siècles ont passé sur sa sainte mémoire :
Deux siècles ont passé, déposant tour à tour
Fleur de reconnaissance ou couronne d'amour
Sur le tombeau sacré d'où jaillira sa gloire.
Et nous venons aussi toutes, d'un cœur pieux,
Chanter l'hymne de tous...Puissent enfin nos vœux
Hâter le jour de la victoire.

La victoire, ce sont les honneurs des autels ;
C'est l'auguste Pie IX relevant la poussière
De la fille de Dieu dormant au cimetière.
Levez-vous, Marguerite, et nos chants solennels,
Faisant monter à Dieu nos concerts de louanges,
Se joindront aux accords que pour vous les saints anges
Chantent aux parvis immortels.

O Dieu ! quel beau moment ! quelle sainte journée !
Que celle où, s'eveillant de son profond sommeil,
Des fleurs de ses vertus d'un éclat sans pareil,
Notre Mère Bourgeois paraîtra couronnée.
Cher Canada, frémis ; applaudis, Montréal :
Fais à ta fondatrice un triomphe royal :
Jamais gloire mieux méritée !

Pour vous dont les doux soins forment ici nos cœurs,
Filles de Marguerite, ô quel moment d'ivresse !
Quand vous suivez le char de la sainte maîtresse,
Semant tout le chemin de concerts et de fleurs !
Pour payer vos bienfaits, chaque jour, Bonnes Mères,
De loin comme de près, nos ardentes prières
Solliciteront ces faveurs.

Et nous que ces lieux attachent au rivage,
Nous, il nous faut partir ! comprenez nos douleurs !
Suivez-nous de vos yeux, suivez-nous de vos cœurs,
Dans les mille détours d'un périlleux voyage.
Puissent vos vœux pour nous à toutes obtenir
De pouvoir, chaque année, ensemble revenir
Nous reposer sous cet ombrage !

Et puissiez-vous surtout, au moment du retour,
Trouver en vos enfants vos leçons conservées,
Comme de Sœur Bourgeois, les vertus révérées,
Reproduites par vous, brillent dans ce séjour.
Et que dans le beau ciel, si Jésus nous le donne,
Nous soyons pour vos fronts une douce couronne
De reconnaissance et d'amour ! ! !

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR FABRE,

AVANT SON DÉPART POUR LA VILLE-ÉTERNELLE.

Permettez, Monseigneur, à la reconnaissance
De venir s'épancher à vos pieds, en ce jour.
Nos cœurs seraient de fer, si pour votre présence
Nous n'avions un merci dans cet heureux séjour.
Reconnaissance à Dieu qui, par un choix de Père,
Lui-même couronna notre premier pasteur.
Six ans se sont passés depuis ce jour prospère,
Vos bienfaits l'ont rendu plus cher à notre cœur.
Daigne pendant longtemps la Madone chérie,
Dont le mois si cher vit votre élévation,
Vous garder à l'amour de sa Ville-Marie
Comme l'enfant chéri de sa protection !
Que bien longtemps encore, chaque nouvelle année
Vous amène chez nous avec le mois de Mai,
Aimable et saint Pasteur, dont la bouche sacrée
Vient rafraîchir nos cœurs d'un souffle parfumé.
Ce souffle vient du ciel : c'est l'Esprit Saint lui-même
Qui descend dans les cœurs où vous placez Jésus ;
Vous posez à nos fronts l'éclatant diadème,
La croix, couronne d'or du peuple des élus.
Qu'à cet honneur toujours notre âme soit fidèle !
Que nous marchions toujours dans le noble chemin !
Vous êtes à la fois le guide et le modèle,
Encouragez nos cœurs, et tendez-nous la main.
Mais vous voulez partir, nous dit la renommée,
Vous voulez visiter notre sainte Sion ;
Comme celle de Paul, votre âme est affamée
D'aller au Vatican voir Pierre dans Léon.
Partez, saint voyageur ; portez au commun Père
Avec tout votre amour, tous les vœux de nos cœurs.
Dites au grand Léon que par toute la terre
Ses actes n'ont déjà que des admirateurs.

Si nous pouvions vous suivre en la Ville éternelle
Oiseaux du Canada, cachés en votre sein,
Nous chanterions pour vous pendant la traversée
Et pour le Pape aussi chanterait notre essaim.
Nos prières du moins, ô Pasteur Vénérable,
Vous suivront chaque jour sur terre et sur les flots;
Demandant au Seigneur un souffle favorable
Un ciel toujours serein, du bonheur, du repos.
Et vous nous reviendrez, le cœur gai, les mains pleines,
Nous parler de Léon et bénir notre amour.
De l'absence, toujours longues sont les semaines,
Mais bien joyeux sera le moment du retour.

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR FABRE,

A SON RETOUR DE ROME.

MONSEIGNEUR,

C'était pendant la nuit, un sommeil plein de charmes
Auquel, sans nul combat, j'avais cédé les armes,
Sur les ailes d'un songe emportait mon esprit.
Mon œil ne voyant plus que de loin les campagnes;
Le songe s'élevait plus haut que les montagnes
Vers le cercle brillant que le soleil décrit.

Déjà du Canada s'enfuyaient les rivages,
Les vagues de la mer, coursiers blanc et sauvages
Sous mes pieds secouaient leurs longs crins écumants :
La course des vaisseaux se traînait paresseuse;
Je les dépassais tous, rapide voyageuse,
Mon coursier m'en portait plus vite que les vents.

Bientôt, sous un ciel sombre, une nouvelle terre
A mes regards parut. Salut, noble Angleterre !
Je contemple en passant ses palais et ses tours.
Puis le brillant tableau derrière moi s'efface;
Déjà nous avons fui : et mon œil dans l'espace
Des rivages de France aperçoit le contours.

France ! France ! c'est elle ! Arrête, ô brillant rêve !
Permets-moi de baiser, en passant, cette grève,
Qu'ont foulée autrefois les pieds de mes aïeux.
Cette grève ou je vois les pas de Marguerite
Cherchant avec ardeur le vaisseau le plus vite,
Et pressant le départ de sa voix, de ses vœux.

Le songe n'attend pas : il ne sait pas entendre
Ni mes cris répétés, ni mon vœu le plus tendre,
Paris ! voici Paris, la reine des cités !
Passons...Dans le lointain, les Alpes élancées
Portent jusques au ciel leurs cimes argentées;
Nos pas, par ces géants, ne sont pas arrêtés.

Le ciel devient plus pur, la terre plus fleurie,
Arrière ! les frimats : Salut ! belle Italie !
Combien mon jeune cœur a désiré te voir !
Turin, Milan, Florence, à nos pieds étendues
Passent rapidement comme passent les nues,
Quand l'ouragan les pousse à l'horizon, le soir.

Mais, quelle est devant moi cette masse imposante,
Temple majestueux, coupole étincelante?
C'est Rome ! C'est Saint Pierre ! oh ! le ciel me bénit !
Hâtons-nous d'arriver à la Ville Eternelle.
Ses Temples, ses Palais, son fleuve... C'est Elle !
Arrêtons...on arrête, et j'étais dans... mon lit.

La cloche du réveil mettait fin au mirage :
Je me levai bien triste, en pensant au voyage.
Si du moins j'avais pu, dans son palais-prison
Baiser les pieds sacrés du Pontife suprême ;
Lui dire, même en rève, ici combien on l'aime ;
Comme j'aurais aimé ma douce illusion !

Mais ce que n'a pas fait votre petite fille,
Vous l'avez fait vingt fois, Père de la famille.
J'ai vu le songe, moi : Vous, la réalité.
Vous avez mesuré ces lointaines distances ;
Vous avez, par deux fois, franchi les mers immenses ;
Léon XIII a béni votre Paternité.

Votre amour aujourd'hui parmi nous vous ramène,
Pendant votre voyage en la terre lointaine,
Nous avons fait au ciel monter nos vœux ardents :
Nous parlions tant de vous que, même dans nos songes,
Nous vous suivions partout, délicieux mensonges !
Mais enfin le retour vous rend à vos enfants.

Maintenant, parlez-nous de notre commun Père :
Dites quel doux accueil il a daigné vous faire :
Avec quel cœur aimant il a du vous bénir
Dites nous qu'il nourrit la céleste espérance
De voir la joie enfin remplacer la souffrance ;
Que sa captivité, nous la verrons finir.

Parlez-nous tout au long de votre long voyage,
De ces nobles amis qui, sur votre passage,
Ont fêté notre Père avec tant de raisons.
Qu'ils soient bénis cent fois...Mais maintenant, bon Père,
Demeurez parmi nous, dussiez-vous leur déplaire,
Et versez sur nos cœurs vos bénédictions.

A MONSEIGNEUR CONROY,

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE AU CANADA.

MONSEIGNEUR,

Celui qu'avec amour l'Église du Seigneur
Appelle des doux noms de Père et de Pasteur,
Celui dont la bonté rend la mort oublieuse,
Celui qu'en ce moment la famille joyeuse,
A Rome, avec transport entoure de ses vœux ;
Celui dont le beau nom, chez nos derniers neveux
Emportant la mémoire, à la vertu promise,
Redira les combats, les gloires de l'Église ;
Celui qui fait trembler les plus fermes tyrans
Celui dont la tendresse attire les enfants ;
Celui pour qui le Ciel prépare une victoire,
Juste et dernier rayon à son immense gloire,
Celui que des combats sans cesse renaissants
Couronnent chaque jour de lauriers triomphants ;
Pie IX dont l'univers admire le courage,
Retenu loin de nous par ses travaux, son âge ;
Pie IX s'est souvenu qu'au lointain Canada
Une vigne de Dieu que la France planta
Devait porter des fruits. Sa racine féconde
N'a pas souffert encore du climat du vieux monde,
Et Pie IX appelant un ami de son cœur,
(Cet ami fortuné, ce fut vous, Monseigneur.)
Il lui dit : Laissez là votre troupeau fidèle,
Il peut vivre sans vous des fruits de votre zèle,
Il ne périra pas ; car le peuple irlandais
De l'amour du devoir ne s'éloigna jamais.
Partez, bon serviteur, traversez l'Atlantique,
Allez cueillir les fruits des vignes d'Amérique,
Rapportez des raisins dont la douce saveur
Réjouisse mon goût, réjouisse mon cœur.

Il dit. Et vous voici rendu sur notre terre,
Illustre Messager, Délégué du Saint Père !
Sans doute, vous verrez partout sur le chemin
Les fruits les plus brillants s'offrir à votre main.
Par le sang des martyrs, cette terre arrosée
Est, par les mains des Saints, encore fécondée ;
Et chaque vigneron viendra porter à Vous,
Pour consoler Pie IX, ses raisins les plus doux.
Permettez donc aussi que votre humble famille
Offre à Votre Grandeur, sa petite *grappille*.
Le cep qui nous nourrit, Monseigneur, autrefois
Fut planté sur ce sol par la Mère Bourgeois.
Bien dur fut le travail : grande fut l'entreprise,
Mais tout doit prospérer dans la terre promise.
Le cep grandit bien vite, et depuis deux cents ans,
Il a déjà porté bien des grappes d'enfants.
Celle qui, dans ce jour, est pendue à la branche
Et, pleine de bonheur, à vos genoux se penche,
N'est pas, il s'en faut bien, le plus brillant des fruits
Que la vigne du Ciel en ces lieux a produits......
Puisse-t-elle, du moins, ne jamais être amère
Et ne jamais aigrir au cœur de notre Père !
Daignez, à cet effet, nous bénir, Monseigneur :
Vos vœux à vos enfants obtiendront ce bonheur.
Puis, dites à Pie IX que nous prions qu'Il donne
La couronne des Saints à notre Vigneronne.

AVEC DES FLEURS.

Vous savez très bien, Monseigneur,
Que tout fruit nous vient d'une fleur.
Si nos bien chères sœurs ainées
Pour de beaux fruits se sont données,
Nous sommes des fruits en espoir......
Puisse le bon Pie IX les voir !

Assez joyeuse est l'espérance,
Daignez la consacrer d'avance,
Et bénissez-nous, Monseigneur,
Si vous aimez la vigne en fleur.

POUR UN CONGÉ.

Certaines fleurs croissent en serre ;
Nous, nous poussons en pleine terre,
Il nous faut l'air et le soleil
Pour que notre éclat soit vermeil.
Dites, bon Père, une parole,
Et tout l'essaim des fleurs s'envole
A ce mot par vous prononcé ;
Ce mot, Monseigneur, est congé ! ! !

AU MARQUIS DE LORNE,

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA.

Qu'il plaise a Votre Excellence,

Cette fête, Excellence, aurait bien plus de charmes,
Si nous pouvions chanter au gré de nos désirs ;
Mais notre Père* est mort...vous comprenez nos larmes,
Et votre noble cœur partage nos soupirs.
Le bonheur ici-bas fleurit comme la rose,
Votre Excellence ici le fait s'épanouir—
Mais toujours au bonheur il manque quelque chose
Ce n'est qu'au ciel qu'on peut, en tout, se réjouir ! ! !
Sur les sommets neigeux de la belle montagne,
Où le ciel a placé notre chère maison,
Les fleurs vite ont germé pour l'illustre compagne
Qui partage vos jours, malgré l'âpre saison.
Lorsqu'un souffle joyeux est venu nous apprendre
Que trompant vos travaux si graves, si nombreux,
Aux désirs de nos cœurs, vous vouliez bien vous rendre,
Et venir nous donner quelques moments heureux.
Moments heureux vraiment que ceux où notre enfance
Peut vous dire merci pour vos constants bienfaits :
Moments vraiment heureux que la reconnaissance
Inscrit en lettres d'or qui ne passent jamais !
Non, jamais notre cœur ne perdra la mémoire
De vos nobles bontés pour ce petit troupeau :
La médaille d'honneur, la couronne de gloire,
Nous seront, chaque année, un stimulant nouveau.
Et nous conserverons, gravés dans nos annales,
Les titres glorieux qu'ont dû vous mériter
Les marques d'intérêt et les faveurs royales
Qu'à nous, votre Excellence a daigné prodiguer.
Pour tant de biens que Dieu verse sur notre vie
Ses grâces abondantes et ses dons les plus doux ;

* Pie IX.

Que la route, pour vous, soit riante et fleurie,
Et que jamais vos pieds ne heurtent de cailloux.
Bien souvent, puissiez-vous nous venir voir encore.
Écouter nos concerts, exciter nos efforts,
Et contempler les fleurs que toujours fait éclore
Votre sourire ami sur ces aimables bords.

A LA PRINCESSE LOUISE.

OFFRANDE DE FLEURS.

Madame, dans ma main tremblante,
Je sens trembler toutes mes fleurs,
Et cette peur intelligente
Est la plus justifiée des peurs.
Quand, pour en garnir ma corbeille,
Je les cueillais avec amour,
En s'inclinant vers mon oreille,
Elles me disaient tour à tour.
Petite enfant, que veux-tu faire !
Offrir à la Fille des Rois
Une pauvre fleur éphémère,
Digne de vivre au fond des bois !
Ne sais-tu pas qu'à sa couronne
On a dû mettre bien souvent
Les fleurs que l'Amérique donne,
Celles que donne le Levant ?
Sa tendre, son auguste Mère,
Souveraine sous tous climats,
Pour ses Enfants fit un parterre
Dans chacun de ses vingt Etats.
Le Couchant, le Midi, l'Aurore,
A ses pieds versent leur tribut
Parmi ces riches dons de Flore
Que ferons-nous, fleurs de rebut ?
Ainsi parlaient mes fleurs chéries :
Je tremblais au son de leur voix :
Où trouver guirlandes fleuries
Pour l'auguste Fille des Rois ?
Mais un petit bouton de rose
Me fit sourire en me disant,
L'amour embellit toute chose !
Cueille toujours, petite enfant.

Madame, voici ma cueillette !
Ma corbeille est peu, je le vois ;
Je la voudrais bien plus complète
Pour l'auguste Fille des Rois.
Mais si, malgré tout, mon cœur ose
Offrir un bouquet si petit,
La faute est au bouton de rose—
Madame, m'aurait-il menti ?...
Vous souriez, Noble Princesse :
Le bouton de rose a dit vrai,
Et l'amour de notre jeunesse
Donne à ces fleurs un double attrait.
Gardez le donc : que leur présence
Pour nous redise mille fois
L'hymne de la reconnaissance
A l'auguste Fille des Rois.
Et si vous voulez qu'à leur gamme
Rien de ce jour ne soit changé
Daignez nous octroyer, Madame,
Un long et beau jour de congé.
Nous joindrons à leur voix charmante,
Pour Louise et Victoria,
Une musique si puissante
Que vous l'entendrez d'Ottawa.

ADIEUX A VILLA-MARIA.

Avant de nous enfuir, au moins permettez-nous
D'en graver en nos cœurs l'impérissable empreinte.
Mes sœurs, vous souvient-il de ce jour précieux
Où la fille des Rois, l'excellente Princesse,
Vint arrêter sur nous son regard gracieux,
Et sourire un moment aux chants de notre ivresse ?
L'hiver en vain partout étendait ses rigueurs;
La sève en vain dormait sous un linceul de glace,
L'amour fit, dans nos mains, s'épanouir les fleurs ;
Parmi nous de l'hiver le printemps prit la place.
Les festons se croisaient dans ce salon d'honneur:
Les roses s'enlaçaient en bouquets, en corbeilles ;
Et d'un soleil d'emprunt l'éclatante splendeur
Donnait un nouveau charme à toutes ces merveilles.
L'harmonie, à grands flots, coulait de toutes parts,
Avec elle chantait l'aimable poésie :
La princesse admirait, et ses tendres regards
Disaient les doux pensers de son âme attendrie.
Je reviendrai......Tel fut son dernier mot. Mes sœurs,
Quand elle reviendra, vous lui ferez cortège......
Pour nous de ces beaux jours vont finir les douceurs,
Loin de notre Villa que le bonheur protège......
Mais de ces doux moments qui vont s'évanouir
Nous garderons au cœur l'aimable souvenance ;
Et par le cœur aussi nous reviendrons jouir
Des beaux jours dont le ciel est prodigue à l'enfance.
Vous nous rappellerez quand le beau mois de Mai
Convoquera vos cœurs aux pieds de la Madone :
Quand, les fleurs à la main, d'un cercle parfumé
Vous viendrez chaque soir l'entourer sur son trône ;
Pour entendre vos chants vous nous rappellerez ;
Pour mêler notre voix à vos pieux cantiques ;
Pour écouter les vœux que vous lui redirez ;
Pour vivre sur son cœur, sous ces aimés portiques.

Surtout lorsque viendra la fin de son beau mois,
Pour offrir avec vous nos guirlandes de roses,
Vous nous rappellerez ; dociles à vos voix
Nos cœurs pour revenir oublieront toutes choses.
Parmi vous, chères sœurs, nous reprendrons nos rangs,
En chantant, nous irons à l'autel de Marie,
Les mains pleines de fleurs, et sous nos voiles blancs,
Le cœur battant d'amour pour la Vierge chérie.
Vous nous rappellerez à chaque jour béni
Où vous voudrez fêter un bel anniversaire .
Où pour un bienfaiteur ou pour un cœur ami
Vous redirez les vœux d'un cœur tendre et sincère.
Vous nous rappellerez quand nos petites sœurs
Pour la première fois iront au Tabernacle :
Nous viendrons de ce jour partager les douceurs
Et chanter avec vous le plus divin miracle.
Vous nous rappellerez quand votre cœur aimant
Tour à tour fêtera chacune de nos mères,
Pour chanter leur amour, leur tendre dévouement,
Nous reviendrons vers vous des plus lointaines terres.
Vous nous rappellerez, quand sous les bois épars
Vous irez goûter l'ombre ou jouer au bocage,
Nous reviendrons chercher une goutte de paix,
Et délasser nos pieds fatigués du voyage.
Nous reviendrons...mais non, nous ne reviendrons plus ;
Pauvres feuilles qu'au loin vont semer les tempêtes !
Nos rêves de bonheur sont vains et superflus ;
Il nous faut faire ici nos adieux à vos fêtes !
Adieu ! donc, doux asile ; adieu ! bosquets fleuris ;
Adieu ! nos jeunes sœurs ; adieu ! saintes maîtresses ;
Que vos jours soient heureux, que vos jours soient bénis ;
Nous partons ; mais nos cœurs vous laissent leurs tendresses.
Jamais nous n'oublierons le bonheur de ces lieux ;
Les leçons du couvent règleront notre vie ;
Et nous voulons un jour, au rendez-vous des Cieux,
Avec vous, mères, sœurs, chanter Ville-Marie !

A LA MÈRE ST. BERNARD,

NOTRE TRÈS HONORÉE MÈRE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE.

20 NOVEMBRE 1883.

Très Révérende Mère Générale,
Vivant si près de vous, dormant sur votre cœur,
Travaillant et jouant à l'ombre de vos ailes,
Ayant notre doux nid placé sur la hauteur,
A côté de celui que vos mains maternelles
Ont bâti pour loger vos nombreuses enfants;
Nous devrions, ô Mère, en ce jour d'allégresse,
Avoir plus que nos sœurs, de mélodieux chants,
Plus de fleurs dans nos mains, dans nos cœurs plus d'ivresse.
Les cœurs brûlent au moins de leurs plus nobles feux.
Notre âme est un parterre où la reconnaissance
Est toute en fleurs. Au ciel montent les plus doux vœux
Que puissent exprimer la jeunesse et l'enfance,
Nous aimions ces vieux murs, reliques vénérables
D'un passé si fécond, si riche en souvenirs,
Aux palais ces vieux murs nous étaient préférables;
Jamais autre séjour n'excita nos soupirs.
Les échos nous chantaient les saintes harmonies
Que nos mères longtemps chantèrent en ces lieux;
A ces chants leurs enfants mêlaient leurs voix ravies...
Mais voici le jour des adieux !
Nous aimions sur nos fronts les ailes maternelles
De celles dont la mère illustra ce séjour,
Nos soucis, nos chagrins se dissipaient près d'elles;
Nos peines se fondaient au soleil de l'amour.
Pour chacune de nous leur cœur, charmant asile,
S'ouvrait, comme un ciel pur dans les jours nuageux;
Notre âme, en cet abri, redevenait tranquille......
Mais voici le jour des adieux.

Nous vous aimions aussi, nos compagnes chéries,
Qui partagiez toujours nos jeux et nos travaux.
Ensemble nous marchions par des routes fleuries ;
Chaque jour apportait quelques plaisirs nouveaux,
Nous frémissions ensemble au récit des histoires ;
Ensemble nous chantions nos airs gais et pieux,
Vos noms sont pour jamais gravés dans nos mémoires...
Mais voici le jour des adieux !
Adieu donc, cher Couvent, vrai séjour de la joie !
Pour fêter dignement vos belles *Noces d'Or*,
Avec l'amour nos cœurs, s'ils avaient la richesse,
A vos pieds porteraient leur immense trésor ;
Vos mains sauraient si bien en faire à tous largesse.
O Mère ! ces tributs vous les méritez tous !
Cinquante ans de travaux, cinquante ans de prières,
Cinquante ans de bienfaits versés d'un cœur si doux,
Peut-on trop couronner cette noble carrière ! ! !
Aussi que tous les chants s'unissent à nos voix ;
Et des sommets bénis du mont cher à Marie
Pour payer vos combats, vos vertus, vos exploits,
Nous vous proclamerons Mère de la patrie !
D'autres s'étonneront que notre ardent amour
Tresse pour votre front un pareil diadème :
Mais interrogez donc les échos du pays,
Faites parler les lieux où passa notre mère ;
Depuis ses premiers pas aux champs de St. Denis
Jusqu'aux jours si féconds de cet anniversaire.
Partout, elle a porté de la Mère Bourgeoys,
Les vertus, les bienfaits, le dévouement, le zèle,
Et vous vous étonnez que l'on parle d'exploits,
Quand les cœurs maternels se sont formés près d'elle ?
Et puis, qui sut jamais avec plus de douceur,
Avec plus de prudence, attirer la jeunesse ?
Qui fit plus prospérer les filles du Seigneur ?
Qui fit porter le joug avec plus d'allégresse ?

Dans les Etats-Unis, dans les deux Canadas,
Aux bords de l'Océan, comme au sein de la plaine,
On baiserait ses mains, on baiserait ses pas,
Si l'on voyait passer notre si noble reine!
La Reine, oui, vraiment vous l'êtes en ce jour ;
Qui peut vous disputer ou le sceptre ou le trône?
Vous règnez par les ans, vous règnez par l'amour,
Et nos cœurs enchainés forment votre couronne.
Gardez cette couronne, ô mère du pays,
Puissions-nous vous l'offrir encore en Paradis ! !

ADIEUX AU PENSIONNAT NOTRE-DAME.

Partez, petits oiseaux, votre cage est ouverte :
Allez chanter aux prés, et sous la feuille verte.
On m'a dit que depuis longtemps
Vous appelle le doux printemps.
Partez sans nul souci, sans nulle inquiétude ;
Laissez-nous le chagrin, la triste solitude :
Trop restreints étaient vos ébats ;
Volez sous de larges climats.
Entendez-vous là-bas, apportés par les nues
Des appels répétés par des voix bien connues ?
On vous veut au nid paternel :
Et notre cœur n'est pas cruel......
Vous savez cependant combien notre tendresse
A chacun de vos jours prodigua la caresse ;
Combien pour nos petits oiseaux
Nous rêvions jours sereins et beaux !
Si parfois s'élevait quelque sombre nuage,
Sur notre cœur, nos mains cachaient notre plumage,
Et nous suppliions le soleil
De vous rendre son front vermeil.
Quand languissaient vos voix, et que la mélodie
Menaçait de finir dans la cage bénie ;
Pour soutenir vos airs si doux.
Nous venions chanter avec vous.
Quand sur vous s'épandait une rosée amère
Quand un pleur dans votre œil perlait sous la paupière,
Un ange écartait le chagrin
Et semait de fleurs le chemin.
Peut-être il vous souvient de ces pieuses fêtes
Où le Seigneur parlait, où parlaient ses prophètes ;
Petits oiseaux de Saint François,
Comme vous écoutiez leurs voix !

Il vous souvient aussi des jours chers à Marie,
De tout un mois d'amour, de fleurs et d'harmonie :
Chaque nuit un charmant *bonsoir*
Nous faisait rêver au revoir.
Et comment oublier vos luttes littéraires,
Ces tournois à la plume où, sous l'œil de vos Mères,
Sans faire ruisseler le sang
Vos cœurs briguaient le premier rang !
Et ces petits festins pleins de joie ineffable,
Où de bien douces mains dressaient, chargeaient la
[table ;
Ces fruits et ces gâteaux si doux,
Petits oiseaux, y pensez-vous ?
Pensez-vous à ces jeux, ces chansons, ces histoires,
Qui de plus durs travaux délassaient vos mémoires :
Pensez-vous aux plaisirs si purs
Qui fleurissaient dans ces vieux murs ?...
Et tout cela finit ! ! ! Vous partez......Bon voyage !...
Allez visiter vos berceaux,
Mais revenez, petits oiseaux !
N'écoutez pas des voix séduisantes, trompeuses,
Qui vous peindront ailleurs les heures plus joyeuses,
Pour vous assurer l'avenir,
N'avez-vous pas le souvenir ?...
Pendant que loin d'ici, mes douces hirondelles,
Vous frapperez les airs de vos joyeuses ailes,
Nous redirons vos noms chéris
Au Dieu qui fait les jours fleuris.
Prosternés à l'autel de la Vierge Marie,
Nous lui dirons : gardez la famille choisie
Qui, dans cet aimable séjour,
Apprit à goûter votre amour !
De tout péril, sauvez leur jeunesse charmante ;
Sur votre cœur gardez leur innocence aimante :

Qu'elles rapportent leur blancheur,
Leur douce joie et leur bon cœur !......
Et maintenant partez..... votre cage est ouverte !
Allez chanter aux prés et sous la feuille verte...
Mais souvenez-vous bien toujours
Que votre vieux couvent vous donna de beaux jours !

A L'OCCASION DE LA TRANSLATION DE LA MAISON MÈRE.

DE LA CONGREGATION DE NOTRE DAME.

Nous venons devant vous, aujourd'hui, bonne Mère,
Le cœur tout plein, tout plein de sentiments divers......
Une fête aux enfants eut toujours don de plaire,
Mit toujours, plus ou moins, les têtes à l'envers :
Or, quand nous vous voyons, c'est toujours une fête,
Et la joie en nos cœurs vient de plus d'un côté ;
Aussi le mot que dit notre âme satisfaite,
Tout d'abord, est : *Merci*, pour votre charité !
Mais si de notre Mère un rapide passage
Nous fait tant de bonheur, nous réjouit si fort ;
Son séjour parmi nous nous touche davantage,
Et fait naître en nos cœurs un bien plus vif transport.
Or, vous nous demeurez pendant toute l'année ;
Vous êtes parmi nous présente par vos Sœurs ;
Et les soins que reçoit notre famille aimée,
Ils nous viennent de vous, source de ces faveurs.
Jamais, pour tant d'amour notre reconnaissance
Me saurait répéter assez souvent : *Merci !*
Vous cultivez l'esprit, vous gardez l'innocence ;
O Mère, qu'à jamais votre nom soit béni !...
Jusqu'ici tout est beau, tout est plein d'allégresse ;
Ces premiers sentiments sont doux comme l'amour.
Pourquoi voir se lever l'ombre de la tristesse ?
Pourquoi dans notre ciel un nuage en ce jour ?
Mère, c'est qu'un départ va briser la famille.
Vous allez nous quitter, pour gravir le Coteau,
Loin du sein de sa mère, une petite fille
Ne peut rien trouver bon, ne peut rien trouver beau.
Et pourquoi nous quitter ?.... Ces antiques murailles
N'ont-elles pas pour vous d'assez doux souvenirs ?

Elles furent témoins des illustres batailles
Des triomphes brillants de nos premiers martyrs.
C'est là que de ses mains la noble Marguerite
De ses nombreuses sœurs prépara le berceau :
Là que, dans une étable, illustre et pauvre gîte,
Elle créa pour nous un avenir si beau :
Là, pendant cinquante ans, prodigue d'elle-même,
Trempant ce sol ingrat de ses noble sueurs,
Pour les petits, les grands, pour ce peuple qu'elle aime,
Ses soins firent germer les épis et les fleurs :
Là ses grandes vertus, là sa forte prière
Formèrent à loisir sa congrégation :
Là battit son grand cœur, là sa noble poussière
N'attend pour resplendir, que l'ordre de Léon.
C'est là, c'est dans ces murs, antique et chère enceinte,
Qu'après elle ont vécu, la suivant pas à pas,
Tant d'autres vaillants cœurs, légion pure et sainte,
Dont les noms de nos cœurs ne s'effaceront pas.
Ces Sœurs dorment aussi, sous le cher sanctuaire
Où nous venons prier la Mère de Jésus ;
Dans ces lieux qu'autrefois, captive volontaire,
La Recluse illustra de toutes les vertus.
Et notre vieille école, où de nos jeunes âmes
On dirige si bien l'élan vers le Seigneur :
Cet asile où nos cœurs alimentent les flammes
Qui déjà, pour le bien, brûlent avec ardeur !......
Quand vous serez bien loin, ou flanc de la montagne,
Que deviendront ces lieux, antique et cher trésor ?...
Mais, non : Partez... Que Dieu toujours vous accompagne !
Vos enfants, loin de vous, vous aimeront encore.
La famille a grandi : la ruche est trop petite,
Ne peut plus contenir les merveilleux essaims :
Il vous faut plus d'espace, enfants de Marguerite !
Le Seigneur a sur vous d'admirables desseins.

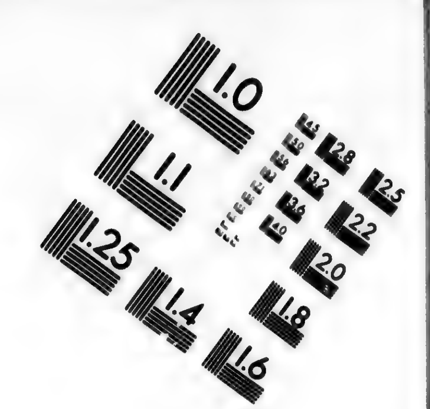
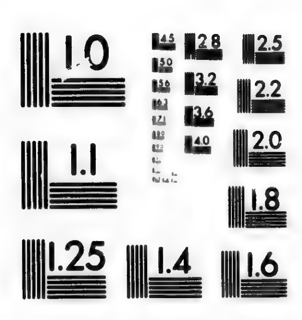


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Sur les lieux élevés, plaçant votre lumière,
Il ouvrira pour vous un nouvel horizon :
Nous veillerons ici sur la maison première :
Vous, vous sanctifierez la nouvelle maison.
Emportez avec vous cette belle statue,
Présent que nous devons au cœur de nos mamans,
Et daignez la placer de façon que sa vue
Vous rappelle souvent les mères, les enfants.
Puissions-nous profiter, comme le fit Marie,
Des leçons qu'on nous donne en cet aimable lieu ;
Et que, Sainte Anne un jour, dans la sainte Patrie,
Avec vous nous présente au trône du bon Dieu !
Il est temps de finir : bénissez-nous, ô Mère,
Puisque vous nous quittez pour un autre séjour ;
Et daignez accepter de la famille entière
Les immortels regrets et l'immortel amour ! ! !

A L'OCCASION D'UNE VISITE DE LA PRINCESSE LOUISE,

A BELLEVUE.

MADAME,

Depuis le jour béni qui vit s'ouvrir pour nous,
Sur notre Canada, votre regard si doux.
De toutes parts, les cœurs vous ont fait une fête ;
De toutes parts, les fleurs ont plu sur votre tête.
Halifax, Montréal, la cité d'Ottawa
Québec...tout vous couronne en notre Canada !
D'un bien sincère amour, ce constant témoignage,
A dû, pour votre cœur, être un bien doux langage.
Vous avez dû comprendre, aux accords de ces chants,
En entendant couler les vœux les plus touchants,
En voyant nos cités se couronner de flammes,
En entendant vibrer les fibres de tant d'âmes,
Vous avez dû comprendre, Altesse aux doux regards,
Que vous auriez, chez nous, amour de toutes parts.
Nous désirions, Princesse, avec impatience,
Faire notre partie en ce concert immense.
Nos voix ne peuvent pas commettre un désaccord :
Même est notre allégresse, égal notre transport.
Altesse, soyez donc mille fois bienvenue
Dans les riants bosquets de notre Bellevue !
A Villa Maria, chez nos aimantes sœurs,
Vous avez accepté des corbeilles de fleurs...
Les fleurs aussi, chez nous, croissent en abondance :
Vers vous, de tous côtés, leur bel essaim s'élance.
Sous nos pas, dans nos mains, qu'elles soient en ce jour
L'emblème parfumé de notre tendre amour.
C'est ainsi qu'à notre âge on sait aimer, Princesse.
La crainte du respect le cède à la tendresse ;
On nous a dit qu'un jour au Couvent d'Ottawa
Votre Altesse, à nos sœurs, sans bruit, se présenta ;

Que mettant de côté la gênante étiquette,
Elle voulût les voir dans leur simple toilette ;
Et qu'après, visitant leur joyeuse prison,
Elle daigna partout admirer la maison.
Si vous avez encore le goût des découvertes,
Princesse, ici, pour vous, les portes sont ouvertes ;
Mais prenez garde à Vous, car pour vous retenir
La porte du départ ne s'aurait plus s'ouvrir.
Quel bonheur ce serait à notre humble jeunesse
De passer de longs jours auprès de votre Altesse !
Ce rêve trop brillant ne saurait s'accomplir ;
Mais nos cœurs de ce jour garderont souvenir.
Daignez aussi vous-même, aimable visiteuse,
Vous souvenir parfois de la famille heureuse
Qui vous offre aujourd'hui son amour et ses vœux,
Princesse, que le ciel rende vos jours heureux !

A LA PRINCESSE LOUISE

LES ÉLÈVES DU COUVENT D'OTTAWA.

Madame,

Permettez aux enfants de parler leur langage,
D'éveiller dans leurs cœurs leurs souvenirs de choix,
Pour offrir dignement et leur tribut d'hommage
Et leurs vœux les plus chers à la Fille des Rois.
Naguère, nous quittions nos familles, nos mères,
Pour un bien doux exil, dans cette pension :
L'exil était bien près...et des larmes amères
Ont coulé cependant avec profusion.
Comment ne pas pleurer quand l'aile maternelle
N'est plus là pour couvrir les oiseaux dans leurs nids ?
Aussi notre douleur devait être éternelle,
Et nos pleurs renaissaient en torrents infinis !
Mais un jour on nous dit : Une illustre Princesse,
Aux bords de la Tamise, où Dieu mit son berceau,
Dit un adieu bien long au pays qu'elle laisse,
Pour venir habiter un pays tout nouveau.
Elle quitte là-bas, la grandeur et la gloire ;
Sa noble mère est Reine en la grande cité :
Ses soldats, sous vingt cieux, promènent la victoire...
Et vers le Canada, son cœur est emporté.
Et partout nulle plainte ! Et vous, chère jeunesse,
Vous oseriez pleurer et gémir pour vingt pas ?
Oh ! plutôt, contemplez notre noble Princesse
Cherchant sur l'Océan nos lointains Canadas !
Vous partiez, en effet, illustre voyageuse.
Et vous avez, pour nous, bravé de durs hasards ;
Vents partout déchaînés, atmosphère orageuse,
L'Océan, qui, pour vous, n'eut pas assez d'égards.
Mais enfin, vous voici !...Et le noble courage
Qui vous fit tout quitter pour venir parmi nous
Nous fera vous chérir, vous aimer davantage !...

Reposez-vous enfin ; car vous êtes chez vous !
Halifax a chanté votre heureuse arrivée,
Vingt cités, sous vos pas, ont répandu des fleurs :
Montréal, dans ses feux, vous a presqu'enchaînée :
Québec aura pour vous de royales splendeurs.
Mais à notre cité le privilège unique
D'être votre chez-vous, dans notre Canada !
Vous irez visiter vos états d'Amérique ;
Vous reviendrez toujours au chez-vous d'Ottawa !
Princesse puissiez-vous bien longtemps vous y plaire
Y trouver bien longtemps la joie pour votre cœur ;
Puissiez-vous voir encore ici votre Angleterre
Avec le même amour et le même bonheur !
Et comme dans notre âme est un désir extrême
De vous tout raconter ; si vous voulez savoir
Comment notre pays vous admire et vous aime
Princesse bien souvent, daignez venir nous voir.
Vous trouverez ici les enfants et les Mères
Vous aimant toujours plus pour vos nouveaux retours,
Et demandant à Dieu, dans toutes leurs prières,
De toujours vous garder, de vous bénir toujours !!!

MADAME,

Quand parut votre Altesse au seuil de cette vie,
Dans un berceau de fleurs Elle fut accueillie ;
Et ces fleurs vous disaient, en langage joyeux :
Que l'avenir pour Vous n'ait que des jours heureux !
Au seuil de cet asile, en vous offrant ces roses,
Nous voulons que leurs voix disent les mêmes choses :
Princesse, parmi nous, n'ayez que de beaux jours ;
Que d'un fleuve de paix rien ne trouble le cours ;
Que Votre Illustre Mère à nos vœux favorable
Vous laisse bien longtemps en pays de l'érable ;
Et que par leur amour vos enfants d'Ottawa
Vous couronnent bientôt Reine du Canada !!!

MADAME,

Un rayon de soleil épanché sur la terre,
    La chaude haleine du printemps,
Avec cela, les fleurs s'élançent du parterre,
    Sans craindre la glace des vents......
Le printemps est bien loin ! c'est l'hiver qui s'avance ;
    Le dur hiver du Canada;
Et pourtant dans ma main la rose se balance,
    Eclose aux Coteaux d'Ottawa.
Elle fleurit pour Vous, Princesse ; et le mystère
    Je vais l'expliquer sans labeur :
Votre aimable regard a donné la lumière
    Nos cœurs ont fourni la chaleur !
Recevez donc ces fleurs, douce et noble Princesse ;
    Et sachez qu'en toute saison
Vos regards, notre amour en produiront sans cesse,
    Dans notre joyeuse maison.

A L'ACADÉMIE ST. DENIS.

SOUVENIR.

Le voilà donc enfin ce jour tant désiré......!!!
Aussi, sur tous les fronts comme la gaité brille !
Comme dans tous les yeux l'allégresse pétille !
Comme d'un doux espoir notre cœur est bercé !
Le jour des prix est bien la plus charmante fête;
On voit finir enfin ses pénibles travaux,
Et l'on peut saluer des horizons plus beaux,
Une couronne sur la tête.

Une couronne ! Eh, oui ! la couronne est à nous,
Prix de notre travail et de notre courage.
A nos parents chéris nous en ferons hommage ;
Pour le cœur d'une mère est-il présent plus doux ?
Et puis nous chanterons la liberté plénière ;
Le repos et les jeux, avec la clef des champs ;
Nos quatre volontés, sous l'œil de nos mamans,
Oh ! que je suis heureuse et fière !

Heureuse ! je le suis .... Et ! pourtant dans mon cœur
Je sens je ne sais quoi qui l'agite et le gêne.
D'où peut donc aujourd'hui me venir une peine ?
Quel étrange souci peut troubler mon bonheur ?
C'est que Dieu mit toujours une épine à la rose ;
Un astre disparait devant l'astre qui luit.........
Le bonheur présent chasse un bonheur qui s'enfuit
Il manque toujours quelque chose !!

Je chantais tout à l'heure un brillant avenir ;
Je voyais se lever l'aurore des vacances ;
Je rêvais pour demain de douces jouissances...
Et tout s'évanouit devant un souvenir......
Elle fut belle aussi cette charmante année.........
Et ce soir il nous faut lui dire un triste adieu.
Ses dix longs mois pour nous, sous le regard de Dieu,
Ont passé comme une journée.

Et chacun de ces mois nous apportait sa fleur,
Quelques plaisirs nouveaux, quelques fêtes nouvelles ;
Ces fêtes, nous savons comme elles étaient belles
Nous en gardons mémoire au fond de notre cœur.
Mais vous, qui nous donnez un regard, un sourire,
Nos parents, nos amis, ah ! vous ne savez pas
Ce que l'année emporte en se perdant là bas.........
Eh bien ! je m'en vais vous le dire.

D'abord, dans la retraite on nous plongea trois jours.
Trois jours passés en paix...A travers le feuillage
Une main nous guidait dans le plus frais bocage,
Et d'un petit sentier nos pas suivaient le cours.
Ce sentier, oh ! C'était le chemin de la vie.
On nous disait : Marchez toujours dans ce chemin ;
Comme un peuple de sœurs tenez-vous par la main,
Pour arriver à la Patrie.

Puis, dans le cours d'un an, cinq ou six fois au moins,
Nous avons vu passer des enfants bienheureuses,
A l'autel de Marie elles allaient joyeuses
Se consacrer à Dieu. Nous, nous étions témoins,
Et nous chantions en chœur comme on chante en famille.
Quand Dieu du haut du ciel fait descendre un enfant,
Comme s'il détachait de son beau firmament
La petite étoile qui brille.

Des rivages lointains, après un long séjour,
Un Pere revenait ; vite, vite une fête ! !
Vite, vite des fleurs pour couronner sa tête !
Et nous chantions encore, car c'était un beau jour.
Et lui versait sur nous de sa main vénérée,
Les bénédictions que notre Père à tous
Envoyait, par son cœur, de Rome exprès pour nous,
Pour sa famille bien aimée !

Un jour sur notre tête on vît s'ouvrir le Ciel,
Puis une voix sortit des célestes phalanges :
" *Il nous faut des enfants pour le festin des Anges.*"
Et nos petites sœurs s'avançaient vers l'autel,
Et nous accompagnions leurs pas de nos cantiques ;
Nous disions : " Avancez ; le Fils du Roi des Rois
" Veut vous faire goûter pour la première fois
" Le bonheur des Cœurs Séraphiques."

Après tous ces beaux jours, combien d'autres moments
Qu'on n'oubliera jamais ! La visite imprévue,
Et bien souvent aussi, la visite attendue
D'un Père, d'un ami, venant voir ses enfants ;
Une fête *impromptu*, qui valait une histoire,
Ces jeux que le travail semblait rendre plus doux,
La classe le matin : et le soir le chez nous,
Bien douce vie, on peut m'en croire.

Tout va finir et va finir ce soir. .
Les oiseaux vont partir de la cage entr'ouverte,
Demain ne verra plus qu'une maison déserte.
Encore si l'on pouvait se chanter: *au revoir!*
Mais non. Nous le savons, ce soir plus d'une amie
Va prendre son essor pour ne plus revenir,
Mais toutes dans nos cœurs gardons le souvenir
De notre chère Académie.

Nous garderons surtout un souvenir sacré
De ce dernier beau jour que le bon Dieu nous donne.
Un Père sur nos fronts déposant la couronne,
Sous les regards amis d'un cercle vénéré......
Nos Mères d'un sourire approuvant la victoire,
Nos parents pour témoins de nos joyeux succès !!
Mon Dieu, faites qu'un jour pour payer ces bienfaits
Nous soyons dans le Ciel leur gloire.

A SA GRANDEUR MGR. FABRE,

A L'OCCASION DE SA CINQUANTIÈME ANNÉE.

On nous dit, Monseigneur, que l'inflexible temps
A, dans ces jours derniers, de sa main redoutable
Posé sur votre front si pur, si vénérable,
La couronne de cinquante ans.
Dieu merci ! le fardeau ne paraît pas, vraiment
Etre pour votre tête un poids trop écrasant,
Et l'on n'y croirait pas, si de sa main le temps
N'eût fixé la couronne avec des fils d'argent,
Fils d'argent ! c'est bien beau. Mais, nous pouvons mieux
[faire.
Restez-nous, Monseigneur, un demi siecle encore,
Et nous vous promettons, pour votre centenaire,
D'attacher la couronne avec de beaux fils d'or !
En attendant que vienne une date si bonne,
Vous voudrez bien permettre aujourd'hui que nos cœurs
Vous offrent, Monseigneur, une simple couronne
D'humbles et modestes fleurs.

A MADAME FABRE,

MÈRE DE MGR. L'ARCHEVÊQUE.

S'il est, Madame, un diadème
Pour une mère, bien charmant,
Aujourd'hui vous l'avez vous-même,
C'est la gloire de votre enfant.
Depuis le jour de sa naissance
Cinquante ans se sont écoulés.
Mais les sentiments de l'enfance,
Son cœur les a toujours gardés.
Nous sommes sûres de lui plaire,
Son ange l'a dit à nos cœurs,
En couronnant et Fils et Mère,
Des mêmes vœux, des mêmes fleurs.

LA PLAINTE, LA PRIÈRE DE L'AVEUGLE.

Mon Dieu, je viens me plaindre à vous,
Comme un enfant fait à son père :
Je voudrais de votre lumière
Contempler les rayons si doux !

On dit que votre ciel immense
S'étend comme un pavillon bleu,
Et que mille étoiles de feu
Y scintillent dans le silence.

On dit qu'au matin, le soleil
Est si brillant après l'aurore ;
Que le soir on l'admire encore
Cachant sa couche de vermeil !

On dit que la neige est si belle
Quand ses flocons tombent des cieux,
Semblables au duvet soyeux
Que le Cygne porte à son aile !

On dit qu'au souffle du printemps
Les bois se couvrent de feuillage,
Et que partout dans le bocage
Fleurissent des bouquets charmants !

On dit que sous un pont de glace
Coule aujourd'hui le Saint Laurent,
Et puis, quand souffle un meilleur vent,
Les vaisseaux couvrent sa surface !

On dit que les petits enfants
Vont poursuivre dans les vallées
Ce qu'on nomme des fleurs ailées,
Papillons joyeux et brillants !

On dit qu'aux fêtes solennelles
Il fait si bon voir le saint lieu,
Tout embelli pour le Bon Dieu
D'ornements et de fleurs nouvelles !

Mais on nous a dit que surtout
Il est si doux de voir son Père :
De voir sourire notre Mère
Que son regard tient lieu de tout !

Il est doux de voir ceux qu'on aime,
De contempler ses bienfaiteurs,
Par leurs yeux de lire en leurs cœurs,
Ce doit être un bonheur extrême !

Mais pour moi n'est pas ce bienfait !
Depuis que je suis sur la terre
Je n'ai jamais vu la lumière...... !
Mon Dieu ! que vous ai-je donc fait ?

Mais non, Seigneur ; pas une plainte :
Vous l'avez voulu, je le veux......
Je verrai la lumière aux cieux...... !
Petite aveugle, sois sans crainte !

Aux pleurs loin de m'abandonner,
J'aime mieux vous bénir sans cesse
D'avoir ouvert à ma jeunesse
L'asile où je puis vous aimer.

Ecoutez, mon Dieu, ma prière :
Bénissez nos si bonnes Sœurs
Dont le dévouement dans nos cœurs
A fait briller votre lumière !

Et nos bienfaiteurs qui, ce soir,
Nous font cette touchante fête,
Oh ! daignez couronner leur tête
De fleurs qu'au ciel nous puissions voir !

Mais notre vœu le plus sincère,
Il est pour notre bon Pasteur :
Nous lui devons tout ce bonheur......!
Mon Dieu, bénissez notre Père !!!

LE SONGE DE L'AVEUGLE.

J'étais assise un soir au pied de la colline
Où ma mère souvent avait conduit mes pas.
Ma mère bien-aimée, elle était morte, hélas !
Laissant sa chère enfant pauvre, aveugle, orpheline.
Oh ! que mon petit cœur était gros de chagrin !
J'étais seule ici-bas... Des pleurs en abondance
De mes deux yeux éteints ruisselaient en silence...
Je pleurai bien longtemps : puis, au bord du chemin,
Ma tête s'inclina sous ma douleur amère;
Mon front pour oreiller rencontra le gazon ;
Bientôt le bruit du soir devint un vague son,
Et puis je m'endormis en pensant à ma mère...
Pendant que je dormais, il me sembla voir Dieu
Entouré, dans le ciel, de ses légions d'anges :
Il imposa silence à leurs douces louanges...
Ma mère, à deux genoux, priait dans le saint lieu.
Mère, c'était bien toi !!! Si j'avais eu des ailes
Vite j'aurais volé vers le beau Paradis...
Le bon Dieu l'écoutait : il recommanda : Je vis
Un ange s'élancer des voûtes éternelles.
Qu'il était beau, cet ange ! On dit que le soleil
Brille avec tant d'éclat qu'il fascine la vue
Quand ses rayons de flamme inondent l'étendue.
Mon ange était plus beau, son front bien plus vermeil !!
Il abaissa son vol doucement vers la terre ;
Son pied sur le gazon se posa près de moi ;
Il me dit : " Dors en paix ; chasse bien loin l'effroi,
" Je tiens auprès de toi la place de ta mère."
Et puis il me montra, dans un rêve bien doux,
Des hommes bienfaisants, des femmes généreuses,
Versant à pleines mains leurs aumônes pieuses
Et donnant sans compter tous leurs trésors pour nous.
Je vis une maison s'élever grande et belle :
Sur la porte on lisait : Asile aux malheureux.

L'orphelin trouve un père, et l'aveugle des yeux...
Et mon ange couvrait la maison de son aile.
Et la maison entière était pleine d'enfants
Comme moi dans la nuit... Et leur troupe joyeuse
Me dit : viens avec nous, viens, tu seras heureuse...
Et moi je partageais leur travail et leurs chants.
On m'apprit à voir Dieu, le louer, le connaître :
Bientôt, je pus aussi par l'aide de mes doigts,
Travailler, lire, écrire ; et joyeuse ma voix
Redit un chant d'amour à notre commun Maître.
Et mon ange me dit : Sois heureuse en ce lieu :
Aime tes bienfaiteurs ; tu leur dois l'allégresse
Dont ton cœur est rempli ; moi, mon devoir me presse ;
Je vais graver leurs noms au livre du bon Dieu.

LA PETITE HISTOIRE DE L'AVEUGLE.

Je viens vous dire simplement
Une histoire qu'on m'a contée.
C'est un petit fait bien touchant.
Dans un buisson, sous la feuillée,
Un petit oiseau fit son nid :
C'était un nid petit, petit.
Mais bientôt toute une famille
Naquit dans le petit château.
O Dieu, comme elle était gentille,
La chère et joyeuse famille
De mon cher bon petit oiseau !
La maman toute la journée
Allait, venait, bien empressée,
Pour ses chers petits oisillons.
Elle apportait des moucherons,
Des vers, quelque petite graine,
Qu'elle allait chercher dans la plaine...
Tout allait au mieux... quand un jour
En sortant, la petite mère
Tomba sous le bec d'un vautour
Qui la dévora toute entière...
Que deviendra mon petit nid ?
Mon Dieu, grâce ! ! ! Dieu m'entendit :
La chère petite nitée
Ignorait encore son malheur,
Et j'aperçois, sous la feuillée,
Un nouvel oiseau voyageur.
Je me cache, et dans le silence
J'examine ce qu'il fera.
Il part... Dieu sait s'il reviendra...
Il revient... Douce Providence,
Vous sauvez les petits oiseaux,
Car il apporte en abondance
Des graines et des vermisseaux.

Ainsi s'éleva la nitée,
Jusqu'au jour où, prenant volée,
Elle disparut dans les cieux...
Mes bonnes Dames, chers Messieurs,
Ma petite histoire est bien claire...
Nous, nous sommes les oisillons.
Vous, vous avez des cœurs si bons,
Que vous nous tenez lieu de mère...
Nous vivons tous de vos bienfaits,
Avec vous on ne meurt jamais ! !

LE RÊVE DE L'AVEUGLE.

S'il plaisait à quelque fée
En oiseau de me changer,
Je serais, noble Assemblée,
Votre petit messager.
Pour satisfaire de suite
Un ordre, un désir nouveau,
Je volerais vite, vite...
Si j'étais petit oiseau ! ! !

Dans ces îles fortunées
Où de fécondants soleils
Font mûrir, à cœur d'années,
Des fruits si doux, si vermeils ;
J'irais cueillir pour mon Père
Le plus fertile rameau.
Pour lui ma course première,
Si j'étais petit oiseau ! ! !

J'irais jusqu'au bout du monde,
Sous des climats enchanteurs,
Par delà la mer profonde,
Chercher les plus belles fleurs.
J'en ferais un diadème,
Le mieux tressé, le plus beau,
Pour le front de ceux que j'aime,
Si j'étais petit oiseau ! ! !

Chaque jour ouvrant mes ailes,
Et parcourant tous pays,
J'irais chercher des nouvelles
Des absents, de nos amis.
Je sècherais bien des larmes,
A mon retour au hameau :
Quels messages pleins de charmes !
Si j'étais petit oiseau ! ! !

Montant au ciel dès l'aurore,
Comme l'alouette aux champs,
Au pied du Dieu que j'adore,
J'irais redire mes chants ;
Emportant pour une mère
Qui pleure auprès d'un berceau,
Sur mon aile une prière,
Si j'étais petit oiseau ! ! !

Je dirais dans mon ramage ;
Mon Dieu, sur nos bienfaiteurs,
Versez toujours davantage
Le doux flot de vos faveurs !
Gardez bien de la tempête
Le pasteur et le troupeau !
Ce serait mon chant de fête,
Si j'étais petit oiseau ! ! !

Votre petite Marie
Vous dit un rêve d'enfant :
Pardonnez cette folie
A son cœur reconnaissant.
Un seul mot pouvait suffire,
Au lieu de tout ce morceau ;
Merci ! Je viens vous le dire,
Sans être petit oiseau ! ! !

LE REGARD DE DIEU.

Le petit nid d'oiseaux,
Caché sous les rameaux
Tremble et penche
Sur la branche.
A le voir suspendu
Sur la cime
De l'abîme,
On le croirait perdu !!!

Pour lui ne craignez rien; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le tout petit agneau,
Eloigné du troupeau,
Fait entendre
Sa voix tendre.
Mais, espoir superflu !
Sur sa tête,
La tempête !
On le croirait perdu !!!

Pour lui ne craignez rien ; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le petit orphelin
Tend sa petite main...
Plus de Père,
Plus de Mère !!!
Il n'est pas entendu......
Et sa plainte
S'est éteinte...... !
On le croirait perdu !!!

Pour lui ne craignez rien ; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit.

Quel que soit le malheur,
Sous les yeux du Seigneur,
  Espérance,
  Confiance ! ! !
Quand le cœur abattu
  Dans l'orage,
  Perd courage
Quand tout semble perdu ! ! !

Non, non, ne craignez rien ; car si petit qu'on soit,
  Dieu nous voit ! ! !

LES AVEUGLES DE NAZARETH AU MARQUIS DE LORNE,

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA.

EXCELLENCE,

Dans ces régions éloignées
Que n'éclaire pas le soleil,
Dans ces terres hyperborées
Pays à nul autre pareil ;
Quand un rayon pénètre l'ombre
Et répand dans ce séjour sombre
Un bienfaisant reflet du jour,
L'habitant de ce triste monde
S'éveille dans la nuit profonde
Et chante son refrain d'amour.

Est-il possible que la joie
Eclate en cette obscurité !
Que votre Excellence la voie
Et constate la vérité.
Nos cœurs sont remplis d'allégresse
Et nous chantons avec ivresse
Un rayon d'aimable bonheur ;
Ce rayon parti de votre âme
De la joie est pour nous la flamme,
Salut, illustre Visiteur.

Votre cœur si noble et si tendre
Ne met personne dans l'oubli ;
A nos vœux vous daignez vous rendre ;
Notre désir est accompli.
Que désormais votre Excellence
Compte sur la reconnaissance
Bien due à votre charité.
Sans contempler votre visage
Nous gravons en nous votre image :
C'est l'image de la bonté.

On dit que notre humble prière
Doit être agréable au Seigneur ;
Aujourd'hui nons allons la faire
Pour vous, Monsieur le Gouverneur.
Que Dieu vous accorde une vie
De vertus, de bienfaits remplis
Qu'il rende notre beau pays
Par vos soins, en tout bien fertile ;
Et qu'il conserve à notre asile
L'un de ses plus nobles amis.

LES AVEUGLES DE NAZARETH A LA PRINCESSE LOUISE.

MADAME,

Quel discours peut vous faire une petite fille
Sans yeux, sans savoir, sans talents?
Pourtant nos grandes sœurs et toute la famille
Me chargent de leurs compliments.
Heureusement, je sais que vous êtes bien bonne
Et que vous agréez toujours
Les moindres petits mots, quand le cœur vous les
[donne
Vous les préférez aux discours.
Eh ! bien, mon petit mot, je m'en vais vous le dire
Madame, nous vous aimons bien.
Et si ce petit mot peut vous faire sourire
Je ne me troublerai de rien.
Veuillez me pardonner ma trop simple harangue
Et daignez accepter ces fleurs ;
Elles vous diront mieux que ma timide langue
Tous les sentiments de nos cœurs.

LES ORPHELINS CATHOLIQUES.

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR FABRE,

Après avoir doré le sommet des montagnes,
Inondé de ses feux la cime des forêts ;
Le soleil en montant répand dans les campagnes
Sur les plus humbles fleurs ses célestes bienfaits.
Il a de doux regards même pour le brin d'herbe
La plus petite mousse a droit à ses faveurs.
Et, quand il a tout vu, notre soleil superbe
S'arrête dans le ciel au comble des splendeurs.
On le voit, Monseigneur, vous suivez ce modèle ;
De votre dignité les rayons bienfaisants,
Renaissant chaque jour par un retour fidèle,
Versent la joie à tous, même aux petits enfants.
Les petits orphelins seront de la famille
Qu'au premier mai dernier adopta votre cœur,
Aussi comme aujourd'hui l'allégresse pétille.
Dans ce petit asile où vient votre Grandeur,
Vous serez le soleil ; nous petits brins de mousse,
Si nous ne portons pas des fruits bien précieux,
Nous garderons du moins notre fraîcheur si douce
Puissiez-vous bien souvent y reposer vos yeux !

A MONSIEUR BAILE,

SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE ST. SULPICE, A L'OCCASION DE SES NOCES D'OR.

Dans un chant naïf et champêtre
Qu'autrefois le bon peuple aimait
Tu lus toi-même un jour, il t'en souvient peut-être,
Ce simple mais charmant couplet :
Le rossignol, à l'ombre
Des palmiers d'alentour,
Laissa passer son tour,
Et sur des airs sans nombre
S'exerçant tout le jour,
Attendit la nuit sombre
Pour mieux faire sa cour.
Ainsi nous avons fait, enfants de notre asile
Et nous avons fait sagement.
Qu'eût été notre compliment
Parmi les compliments de notre grande ville ?
Petit reflet de voix perdu dans le concert
Etincelle minime au sein de feux superbes
Parmi de belles fleurs quelques petits brins d'herbe.
Notre rien par ce tout aurait été couvert.
Et pourtant, Père aimé, si petits que nous sommes
Nous aussi, nous avons un cœur ;
Nous aimons notre bienfaiteur
Tout autant que les plus grands hommes.
Ce doux aveu de notre amour
Afin que tu pusses l'entendre
Nous l'avons comprimé, nous l'avons fait attendre
Jusqu'à ce jour.
Mais voici les chants, les transports d'allégresse
Qu'ont inspirés partout tes vertus, ta tendresse
Pour nous laisser parler se taisent un moment ;
Nous te tenons enfin : écoute maintenant.

Déjà, depuis sept ans, ne suivant que ton zèle,
Tu te livrais à d'incessants travaux
Lorsque l'Ange vengeur apporta sur son aile
Le plus terrible des fléaux.
Il t'en souvient encor, bon Père,
Du jour où soudain éclata
Le plus terrible choléra
Qu'ait encore vu cette terre.
Ce fut un an bien malheureux
Que ce mil huit cent trente-deux.
Du fléau la main vengeresse
Passa sur les maisons en deuil.
Père, mère, à sa voix descendaient au cercueil,
Laissant les orphelins en proie à la détresse.
Un prêtre, laisse-nous te redire son nom,
Monsieur Phelan frémit devant tant de misère.
Ce noble Fils du Séminaire
Recueillit ces enfants livrés à l'abandon.
Il sut en leur faveur émouvoir une femme
Une mère: c'était cette dame Coté,
Dont tant de fois toi-même a loué la bonté,
Célébré le grand cœur, exalté la grande âme.
L'orphelinat était fondé
Et, sous tes yeux, la charité
A soufflé cette vive flamme.
Combien de fois ton cœur, au pied du saint autel
Epancha de saintes prières
Pour Madame Coté, pour Madame Quesnel,
Pour Dame Laframboise, et pour toutes nos mères.
A cette œuvre tu vis tes amis, tes enfants
S'intéresser toujours avec vive allégresse,
Des Quiblier, Fay, Roup, Perreault, les soins touchants
Furent toujours bénis, Père, par ta tendresse.

III

Et puis, notre tour est venu
Après plus de quatre cents frères
Qui dans cet asile ont vécu,
Et tu restes pour nous le plus tendre des Pères.
Sois-le toujours, et que tes mains
Pendant bien des années
S'élèvent sur les orphelins
Des dons du ciel toujours chargées.
Sans cet espoir, oh ! l'avenir
Serait pour nous triste et bien sombre,
Mais ton amour vient resplendir
Comme une étoile sur cette ombre.
Cinquante ans de travail, de prière et d'amour
Depuis le jour béni de ta première Messe
Feraient, disons-le sans détour,
Une belle couronne au céleste séjour.
Mais, si tu veux rester, nous faisons la promesse,
Nous tes humbles petits enfants,
De te servir toujours la Messe
Jusqu'à l'âge de cent dix ans.
En attendant, sur notre tête,
Daigne appeler les dons des cieux.
Et, pour couronner cette fête,
Bénis tes enfants et leurs vœux.

A UN MISSIONNAIRE D'AFRIQUE.

Vous êtes, au sein de l'Afrique,
Le bon père de l'orphelin ;
Et vous venez en Amérique
Pour lui quêter un peu de pain.
Nous sommes donc les petits frères
De vos chers petits malheureux !
Dieu nous prit nos pères, nos mères,
Nous sommes orphelins comme eux.
Si chaque cœur, en cette ville,
Vous donne généreusement
Nos petits cœurs, en cet Asile,
Ne peuvent agir autrement.
Depuis deux joyeuses semaines
Les amis des petits enfants
Dans nos mains versent les étrennes
Comme le feraient nos mamans.
Si, partageant votre voyage,
Nos petits frères de là-bas
Etaient venus sur ce rivage
Tendre la main aux Canadas,
Nous aurions agrandi nos tables
Pour les faire asseoir avec nous,
Nos bonbons, nos sucres d'érables
Avec eux seraient bien plus doux.
Avec eux des plaisirs sans trève
Avec eux des jeux sans merci......
Mais tout celà n'est qu'un beau rêve ;
Ils sont là-bas et nous ici.
Envoyer de Ville Marie
Ou nos bonbons ou nos gâteaux,
Tous ces objets en Algérie
Seraient de bien tristes cadeaux.

Le sucre fondu dans la route
Ferait horreur même aux enfants
Et ce gâteau sous sa croûte
Serait dûr à casser les dents.
Mais nous avons trouvé, bon Père,
Un moyen plus simple pour nous :
Vous serez bon dépositaire,
Nous allons vous donner nos sous.
Depuis qu'on nous a dit la misère
De vos petits Algériens
Tous nos sous sont gardés en serre,
Chacun a conservé les siens.
Grande serait notre allégresse
Si tous ces sous étaient de l'or......
Pour les orphelins en détresse
Des orphelins c'est le trésor.
Emportez cette faible aumône
A nos petits frères chéris
C'est notre cœur qui la leur donne :
Nous sommes leurs petits amis.
Plus que cela, nous sommes frères,
Bien que différents soient les lieux :
Eloignés sont les hémisphères :
Mais notre Père est dans les cieux.

CANTIQUES.

POUR PREMIÈRE COMMUNION.

Refrain : " Venez dans mon cœur."

Jésus, pain de vie,
Source de bonheur
Oh ! je vous en prie,
Venez dans mon cœur.

Voilez votre gloire :
A votre splendeur
Sans voir, je sais croire,
Venez dans mon cœur.

Déjà la tempête
Gronde avec fureur
Sur ma jeune tête :
Venez dans mon cœur.

Vous aimez l'enfance,
Aimable Sauveur :
Vers vous je m'avance ;
Venez dans mon cœur.

Vous m'avez vous-même,
Pardonné, Seigneur.
Combien je vous aime !
Venez dans mon cœur.

De votre présence,
L'insigne faveur
Garde l'innocence.
Venez dans mon cœur.

Avec les saints anges
Ma voix, bon Pasteur,
Chante vos louanges :
Venez dans mon cœur.

Je suis votre frère,
Je suis votre sœur :
Marie est ma Mère :
Venez dans mon cœur.

Venez de ma vie
Embaumer la fleur :
O ! Jésus-Hostie,
Venez dans mon cœur.

Venez, je soupire,
Après ce bonheur ;
Que je vous désire !
Venez dans mon cœur.

JE SUIS CHRÉTIEN.

Quel transport a ravi mon âme,
Mon cœur et mes sens sont émus :
Est-ce l'Esprit-Saint qui m'enflamme
Et me remplit de ses vertus ?
C'est lui ; monde, je le proclame.
Non, non, je ne t'appartiens plus.

REFRAIN.

A l'Esprit-Saint je m'abandonne ;
Pour moi, le monde n'est plus rien.
L'enfer frémit, la chair frissonne ;
Mais c'en est fait, je suis chrétien.

Je suis chrétien !... La foi m'éclaire ;
Des faux biens je vois le néant ;
Aux mondains je laisse la terre,
Moi, je veux le ciel seulement.
C'est au ciel qu'habite mon Père ;
Ah ! que j'aille à lui promptement !

Je suis chrétien !... D'un saint courage
Dieu me remplit. Oui, je le sens.
Contre moi déchaînez l'orage,
Unissez-vous, cruels tyrans :
Tous les efforts de votre rage
Contre moi seront impuissants.

Je suis chrétien !... Je le publie
A la face de l'univers,
Pour ma foi j'offrirais ma vie
Et je braverais les enfers.
Respect humain, je te défie
De m'imposer jamais tes fers.

Je suis chrétien !...L'Esprit de vie
Me pénètre et circule en moi ;
L'Esprit divin me sanctifie ;
L'Evangile seul est ma loi.
La nature en vain se récrie,
Je ne vis plus que de la foi.

Je suis chrétien !... Dieu me console
Quand la tristesse est dans mon cœur :
Que rien, mon fils, ne te désole,
Me dit-il, je suis ton Sauveur ;
Aux doux accents de sa parole,
Soudain j'ai trouvé le bonheur.

LA SAINTE FAMILLE.

Chantons, familles saintes,
Chantons nos protecteurs ;
Nos prières, nos plaintes
Montent droit à leurs cœurs.

REFRAIN.

Jésus, Joseph, Marie,
Accordez-nous
De passer notre vie
Auprès de vous.

Jésus, Joseph, Marie,
Noms si chers et si doux !
Les saints, pendant leur vie,
Trouvèrent tout en vous.

Conduits par leur exemple,
Comblés de vos faveurs,
Quand le Ciel nous contemple,
Nous vous donnons nos cœurs.

Ah ! si dans notre course
Les vents viennent mugir,
Soyez notre ressource,
Venez nous secourir.

Qui peut à votre suite
Se perdre ou s'égarer ?
Ah ! sous votre conduite,
Tout doit nous rassurer.

Vous qu'à Villemarie
On invoqua d'abord,
O Famille bénie,
Veillez sur notre sort.

Que dans chaque famille
Votre nom soit chanté ;
Et que toujours y brille
La sainte charité.

Accordez à l'enfance
D'imiter en Jésus
La sainte obéissance,
Vrai cachet des élus.

A la jeunesse ardente
Gardez la pureté ;
Qu'elle vive innocente
Dans la simplicité.

Que la mère copie
La ferveur et l'amour
Dont le cœur de Marie
Fut l'aimable séjour.

Que saint Joseph au père
Donne la probité,
De Dieu l'amour sincère
Et la sobriété.

Qu'imitant les saints anges,
Servantes, serviteurs
Composent des phalanges
De doux et nobles cœurs.

Notre bouche mourante
Redira vos saints noms,
Afin que l'épouvante
Dissipe les démons.

Jésus, Joseph, Marie,
Couronnez vos faveurs :
Qu'en la sainte patrie
Nous entrions vainqueurs.

POUR LE ROSAIRE.

PREMIER CANTIQUE.

A tes pieds de Reine
Ton Rosaire aimé
Ce soir nous ramène ;
Reçois nos Ave !
Ave Maria !

MYSTÈRES JOYEUX.

Il vient sur la terre
Le Verbe incarné ;
Apprends-nous, ô Mère,
Son humilité.
Ave Maria !

Tu portes la grâce
Au saint Précurseur ;
Fais fondre la glace
De mon pauvre cœur.
Ave Maria !

La crèche est l'école
De la pauvreté ;
Que mon cœur y vole,
Mère de bonté.
Ave Maria !

Ton cœur dans le temple
S'offre avec Jésus ;
Tu donnes l'exemple
Des chastes vertus.
Ave Maria !

Ton Fils est l'oracle
Des plus grands docteurs ;
Que son tabernacle
Eclaire nos cœurs.
Ave Maria !

MYSTÈRES DOULOUREUX.

Dans son agonie
Jésus a pleuré ;
Obtiens-nous, Marie,
L'horreur du péché.
Ave Maria.

La douce victime
Tombe sans secours ;
Quel serait mon crime
De pécher toujours !
Ave Maria !

L'affreux diadème
Au front de Jésus,
Me redit lui-même,
Oh ! ne pèche plus !
Ave Maria !

Jésus prend sans plainte
Une lourde croix ;
Je veux, Mère sainte,
En porter le poids.
Ave Maria !

Mon Jésus expire !!!
Mère, à tes genoux
Je viens te redire :
Prends pitié de tous.
Ave Maria !

Jésus plein de vie
Sort de son tombeau ;
Donne-nous, Marie,
Un cœur tout nouveau.
Ave Maria !

Jésus dans sa gloire
Remonte en vainqueur ;
Obtiens-nous victoire,
Gage du bonheur.
Ave Maria !

L'Esprit-Saint enflamme
Les cœurs des élus ;
Qu'il vienne en notre âme
Ce Dieu des vertus !
Ave Maria !

Dans le ciel, ô Mère,
Va trouver ton Fils ;
Mais pense à la terre,
Tu nous l'as promis.
Ave Maria !

Je vois la couronne
Sur ton front joyeux ;
Que Dieu nous la donne,
A tes pieds, aux cieux.
Ave Maria !

Si notre prière
Plaît à ton amour ;
Bénis-nous, ô Mère,
Jusques au retour.

DEUXIÈME CANTIQUE.

Vierge sainte, que d'âge en âge
Tous les peuples doivent bénir,
Vos enfants, pour vous rendre hommage,
Aux saints Anges viennent s'unir.

REFRAIN.

Que notre humble prière
S'élève jusqu'à vous;
O Reine du Rosaire,
Intercédez pour nous.

MYSTÈRES JOYEUX.

Dans un ineffable mystère
Vous trouvez la fécondité.
Du Sauveur trop heureuse Mère,
Obtenez-nous l'humilité.

Que votre touchante visite
A la Mère du Précurseur,
A la charité nous excite,
O Vierge pleine de douceur.

Par la bienheureuse naissance
De notre adorable Sauveur,
Faites, mère de l'espérance,
Que Jésus naisse en notre cœur.

Avec Jésus dans le saint temple,
Vous vous offrez, mère d'amour;
Au Roi suprême, à votre exemple,
Nous nous consacrons sans retour.

Votre cœur est dans l'allégresse
Au recouvrement de Jésus;
Faites qu'il règne en nous sans cesse,
Que nos cœurs ne le perdent plus.

MYSTÈRES DOULOUREUX.

Dans le jardin de l'agonie,
Ciel ! quelle sanglante sueur !
Ah ! que ce sang, Vierge bénie,
Attendrisse enfin notre cœur !

Par la douleur vive et profonde
Dont vous perçaient les fouets sanglants,
Obtenez du Sauveur du monde
Que nous mortifions nos sens.

Par cette couronne d'épines
Qui ceignit le front du Sauveur,
Arrachez, jusques aux racines,
L'orgueil qui croît dans notre cœur.

Pour nous le Dieu plein de clémence
S'avance chargé de sa croix ;
De nos maux avec patience
Faites que nous portions le poids.

Par le bois, où, sur le Calvaire,
Votre Jésus fut attaché,
Obtenez-nous, ô bonne mère,
Une vive horreur du péché.

MYSTÈRES GLORIEUX.

Votre divin Fils, ô Marie,
Est victorieux du trépas :
Que par une nouvelle vie
Nous marchions toujours sur ses pas.

Votre Fils entre dans sa gloire,
Suivi de tous les bienheureux,
Pour avoir part à sa victoire,
Elevez nos cœurs vers les cieux.

Par la mystérieuse flamme
Qui sur votre front descendit,
O Vierge, faites qu'en notre âme
Descende le divin Esprit.

Votre doux Jésus vous appelle :
Montez au céleste séjour......
Ah ! puissions-nous, Vierge fidèle,
Comme vous expirer d'amour.

Jésus sur votre front, ô Mère,
Met la couronne des élus ;
Et moi je languis sur la terre ;
Quand serai-je avec mon Jésus !

O Reine de Ville-Marie,
Par tous nos Ave Maria,
Soyez la patronne chérie
Et la mère du Canada ! ! !

TROISIÈME CANTIQUE.

MYSTÈRES JOYEUX.

A ton autel, le cœur joyeux,
Vois ta famille réunie :
Entends nos chants, bénis nos vœux ;
Nous te saluons, ô Marie !
Ave, Maria.

Vers toi descend du haut du ciel
Le plus radieux des Archanges :
Nos cœurs instruits par Gabriel
Redisent ce soir tes louanges.
Ave, Maria.

De ta charité la ferveur
T'emporte à travers les montagnes
O Vierge, fais que cette fleur
Toujours embaume nos campagnes.
Ave, Maria.

Qu'il est beau le petit Jésus
Couché par tes mains dans la crèche !
A cette école des vertus
C'est la pauvreté qu'il nous prêche.
Ave, Maria.

Au temple porte ton trésor,
Demandant pour nous, ô Marie,
Que nous estimions plus que l'or
Les parfums de la modestie.
Ave, Maria.

Il a disparu, ton Jésus...
Tu le cherches dans la tristesse :
Pour que nous ne le perdions plus,
Obtiens nous prudence et sagesse.
Ave, Maria.

Reçois ces *Ave Maria*,
Que nous te chantons, ô Marie :
En attendant le *Gloria*,
Doux cantique de la Patrie !
Ave, Maria.

---

* L'auteur n'a composé que les mystères joyeux de ce 3ème cantique sur le rosaire.

POUR LE PÈLERINAGE DE LOURDES.

A tes pieds de Reine
D'un bord éloigné
L'amour nous amène ;
Reçois notre Ave.
Ave, ave, ave, Maria !

Malgré la furie
Des flots et des vents,
Regarde, Marie,
Ce sont tes enfants.
Ave......

Notre cœur fidèle
Vient dans ce séjour,
O Vierge si belle,
Dire avec amour :
Ave......

Vers notre prière
Incline ton cœur :
Regarde la terre,
Mère du Sauveur.
Ave .....

Regarde l'Église
Que le noir démon
Insulte et méprise ;
Regarde Léon !
Ave......

Regarde la France,
Ta fille à jamais ;
Au monde en souffrance
Accorde la paix.
Ave......

A Villemarie,
Ta chère cité,
Garde modestie,
Honneur, liberté.
Ave......

A l'âme qui t'aime
Donne plus d'amour;
Au cœur qui blasphème
Pardonne en ce jour.
Ave......

En quittant la terre,
Pour combler nos vœux.
Reçois-nous, ô Mère,
Un jour dans les cieux !
Ave. ....

POUR PÈLERINAGE.

Air : Donne-nous ton amour.

Sous l'aile de Marie
Marchons avec amour :
Reine Auguste et chérie,
Donnez-nous un beau jour.

Vous qu'avec confiance
Nous prions : en retour,
Vierge notre espérance,
Donnez-nous un beau jour.

Sur tout sexe et tout âge
Repose votre amour :
Pour ce pèlerinage,
Donnez-nous un beau jour.

Que les anges fidèles
Qui forment votre cour
Nous couvrent de leurs ailes :
Donnez-nous un beau jour.

Souvent l'ange perfide
Vient troubler notre amour :
Ah ! soyez notre guide,
Donnez-nous un beau jour.

Afin que notre vie,
Qui passe sans retour
Par Jésus soit bénie,
Donnez-nous un beau jour.

Vierge, écartez l'orage
Par un souffle d'amour ;
Sous un ciel sans nuage,
Donnez-nous un beau jour.

Par un culte sincère,
Notre cœur sans détour,
Veut à jamais vous plaire :
Donnez-nous un beau jour.

Nos chants, notre prière
Monteront tour à tour
Vers vous, ô tendre Mère :
Donnez-nous un beau jour.

O puissante Patronne,
Notre âme, avec amour,
A vos soins s'abandonne ;
Donnez-nous un beau jour.

Et la famille heureuse
Des dons de votre amour,
Répétera joyeuse :
Oh ! Merci de ce jour !

POUR LE MOIS DE MARIE.

Après un long chemin au milieu du désert,
Sous un soleil de feu, sans ombre ni rosée ;
De torrents de sueur quand son front est couvert,
Quand de son sein s'échappe une haleine embrasée;
De ses yeux égarés, le pauvre voyageur
Interroge le ciel...et, suspendant sa courge,
Il appelle en pleurant l'ombrage et la fraîcheur,
L'eau murmurante de la source.

Egaré comme lui dans un désert brûlant,
Dévoré par les feux d'un soleil sans nuage;
Des sueurs du chemin mon front est ruisselant
Et je demande aussi la fraîcheur et l'ombrage,
A notre Dieu jamais on n'eut recours en vain!
Il fait jaillir pour moi la source de la vie,
Et je bois à longs traits, au bord de mon chemin.
Aux sources du MOIS DE MARIE.

Au sein de l'océan, ballotté par le flot,
Quand le vaisseau gémit sous l'affreuse tempête ;
La terreur vient glacer le cœur du matelot ;
L'abîme sous ses pieds...la foudre sur sa tête !
Oh! qui lui donnera d'échapper à la mort?
Dans cette sombre nuit, où chercher un asile ?
Etoile du marin, viens le conduire au port
Où son vaisseau sera tranquille !

Je navigue aussi moi sur des flots furieux;
Le vent des passions agite ma nacelle ;
La mort de toutes parts se présente à mes yeux.
La mer au loin mugit, et l'éclair étincelle.
O Dieu, maître des flots, de moi prenez pitié...!!!
A l'instant m'apparaît une étoile bénie
Et ma nacelle dort à sa douce clarté
Dans le port du MOIS DE MARIE.

La mort vole en éclats au sein des bataillons,
Le canon la vomit, grondant comme un tonnerre.
La lumière a pâli sous ses noirs tourbillons,
Et les morts par milliers couvrent au loin la terre.
Et dans des flots de sang un malheureux blessé
De ses cris suppliants implore aide, assistance.
Si sa mère était là ! ! ! mais le bruit a cessé,
Sa voix se perd dans le silence.

Engagé comme lui dans de rudes combats,
Autour de moi l'enfer fait pleuvoir la mitraille.
De tous côtés je vois les plus braves soldats,
En expirant tomber au fort de la bataille.
Et moi, je suis blessé, la mort est dans mon sein.
Par pitié, par pitié, du secours je vous prie !
Ma mère est près de moi, je sens sa douce main.
Je suis dans le MOIS DE MARIE.

Quand l'exilé revient au foyer paternel,
En saluant de loin les toits de son village,
Le vent, l'oiseau, la fleur, tout lui semble un appel,
Et malgré sa fatigue il retrouve courage.
Mais la pluie a grossi le rapide torrent...
On l'attend sur le bord et du geste on le presse...
Qu'on lui donne une barque, il rejoindra content
Le doux objet de sa tendresse.

Exilé, je retourne au bienheureux pays
Où l'on ma dit cent fois que j'ai reçu naissance.
Je vois dans le lointain ses pavillons chéris ;
Marchons, marchons encor, le cœur plein d'espérance.
Salut mon beau pays, salut toit paternel ! ! !
Je vais franchir gaiement le fleuve de la vie,
Une barque m'attend pour me conduire au ciel,
La barque du MOIS DE MARIE.

TOUTES LES FLEURS A MARIE.

REFRAIN.

En ce beau mois toutes les fleurs,
Sont pour l'autel de Marie;
Nous, ses enfants, offrons nos cœurs,
A cette Mère chérie.

L'hiver n'est plus ; fleurs du vallon
Naissez sans craindre l'aquillon.
La terre en fête
Partout s'apprête
De Marie à bénir le nom.

Trop tôt, beau mois de notre Mère,
Tu feras place aux noirs autans ;
Mais, dans un cœur qui veut lui plaire,
Fleurit toujours nouveau printemps.

Quand du parterre de mon cœur
Le soir j'apporte une humble fleur
Pour la couronne
De ma Patronne,
Elle sourit à mon bonheur.

Cachée au sein de la retraite,
Où son amour rend tout joyeux,
La vie est un long jour de fête ;
C'est le plus doux reflet des Cieux.

Si tu savais, pauvre pécheur,
Combien on goûte de douceur,
Près de Marie,
Oh ! pour la vie,
Tu viendrais lui donner ton cœur.

Dans le sentier de cette vie
Marche gaiement, ô pèlerin,
La main d'une Mère chérie
Jonche de fleurs tout le chemin.

A NOTRE DAME DE BONSECOURS.

Par votre nom, ô Vierge Immaculée,
Vous dont le cœur nous écoute toujours,
Montrez à Dieu la terre désolée ;
Priez pour nous, Dame de Bonsecours !

REFRAIN.

Votre prière
Sauve nos jours !
Montrez-vous notre Mère
Dame de Bonsecours !

Par Votre Nom, obtenez à l'Église
De triompher de tous ses ennemis :
Qu'à ses décrets toute âme soit soumise ;
Que tous les cœurs dans son cœur soient unis !

Par Votre Nom, au successeur de Pierre,
A ce Pie IX, votre Pontife à Vous,
Rendez la paix ; et sur la terre entière,
Établissez son empire si doux !

Par Votre Nom, à la Ville Eternelle
Rendez la joie et l'honneur d'autrefois ;
Que le tyran qui domine sur Elle,
Epouvanté, recule à votre voix !

Par Votre Nom, faites tomber les armes
Que le démon met aux mains des méchants ;
Faites cesser les terribles alarmes
Qui font trembler vos timides enfants !

Par Votre Nom, accordez à la France,
Qui nous donna votre amour et la foi,
De voir la fin de sa longue souffrance,
Soyez sa Reine, et votre Fils son Roi !

Par Votre Nom, puissante Souveraine,
Au Canada gardez toujours la paix ;
Notre Cité, c'est votre beau domaine,
Régnez sur elle et sur nous à jamais.

Que vos sujets vous soient toujours fidèles ;
Que Votre Nom les protège toujours :
Conduisez-les aux fêtes éternelles,
Pour vous chanter, Dame de Bonsecours ! !

A STE. ANNE.

PREMIER CANTIQUE.

REFRAIN.

Bonne sainte Anne, en ce beau jour,
Agréez notre prière :
Conduisez au divin séjour
Vos pélerins de la terre.

Les temps enfin vont s'accomplir ;
Un plus consolant avenir
Sèche nos larmes :
Non, plus d'alarmes ;
Enfin le Ciel va nous bénir.

De David la tige flétrie
En sainte Anne va reverdir ;
Et la fleur de l'arbre de vie
A nos yeux va s'épanouir.

Ne me montrez plus, ô mondains,
Les rayons si faux et si vains
De votre terre :
Voici la mère
De la Reine de tous les saints.

Qu'on ne me vante plus la gloire
De la mère de Samuel :
Bien plus brillante est la mémoire
De l'aïeule du Roi du Ciel.

Dès votre berceau glorieux,
Un archange venant des cieux
Mit dans votre âme
La sainte flamme ;
A votre front un nom joyeux.

Entre les bras de votre mère
Que l'on aime à vous contempler !
Votre regard dit à la terre
Que son soleil va se lever.

Mais, hélas ! il faut par les pleurs
Que vous méritiez vos grandeurs :
Cette rosée,
A flots versée,
Bientôt fera germer les fleurs.

Reprenez vos habits de fête ;
Vos larmes au Ciel ont parlé.
Je vois briller sur votre tête
L'éclair de la maternité.

Allez cacher près de l'autel
La mère de l'Emmanuel ;
Dans cette enceinte
Laissez sans crainte
Celle sur qui veille le Ciel.

Mais si vous quittez notre terre,
De nous emportez souvenir,
Si votre fille est notre mère,
Grand'mère, daignez nous bénir !

Souvenez-vous des jours heureux
Où nos pères, chéris des cieux,
Sur ce rivage,
Pour votre image
Dressèrent un autel pieux.

Nous vous apportons nos prières,
Avec nos besoins et nos chants :
Comme vous bénissiez nos pères,
Bénissez aussi leurs enfants !

De tous les yeux séchez les pleurs ;
Mettez la paix dans tous les cœurs ;
Et que la grâce
Reprenne place
Dans l'âme de tous les pêcheurs.

Tous les ans, pendant notre vie,
Nous viendrons vous voir dans ces lieux :
Faites qu'un jour mère chérie,
Nous allions vous chanter aux cieux !

DEUXIÈME CANTIQUE.

Avant de quitter ce rivage
Où nous avons redit nos chants,
Sainte Anne, aux pieds de votre image,
Regardez encor vos enfants.

REFRAIN.

Accordez nous de revenir,
Sainte Anne, et daignez nous bénir.

Sainte Anne, de notre prière
Vous avez agréé l'encens :
Vous avez d'un amour sincère
Accueilli les pieux accents.

Le Ciel avec magnificence
Par vos mains répand ses trésors ;
A vos pieds la reconnaissance
Excite en nous de saints transports.

Vos enfants de Villemarie
A vos pieds ont trouvé la paix :
Sur nous, pendant toute la vie,
Versez vos maternels bienfaits.

L'impie, au milieu des alarmes
Traînera ses jours de douleur ;
Par vous nous goûterons les charmes
De l'innocence et du bonheur.

Sans crainte, à l'ombre de vos ailes,
Nous entendrons les vents mugir :
A leurs serments nos cœurs fidèles
Près de vous ne sauraient périr.

Si l'on goûte tant de délices
A vous aimer, à vous servir :
O sainte Anne, sous vos auspices
Nous voulons tous vivre et mourir.

Vous avez béni le voyage ;
Daignez protéger le retour :
Nous jurons, devant votre image,
De revenir vous voir un jour.

POUR LES RÉUNIONS DE LA TEMPÉRANCE.

Vous tous, amis, qui savez bien
Qu'à l'homme il faut une doctrine;
Vous qui sentez un cœur chrétien
Battre au fond de votre poitrine;
De loin, de près accourez tous,
Le ciel en ce lieu vous appelle :
Ne craignez pas ce rendez-vous,
C'est une fête fraternelle.

REFRAIN.

Donnons tous nos cœurs, en ce jour,
A la Croix qui sauva le monde
Qu'à cet appel chacun réponde :
Triomphe, honneur, amour !
A la Croix qui sauva le monde !
Triomphe, honneur, amour !
A la Croix qui sauva le monde !

Pourquoi par d'ignobles plaisirs,
Dégrader l'humaine nature ?
Pourquoi contenter des désirs,
Dans la débauche et dans l'ordure ?
Levons nos fronts...et vers le ciel
Sachons porter notre espérance !
C'est là qu'un bonheur immortel
Doit couronner la Tempérance !

Les voyez-vous, le front pâli,
Le pied tremblant et l'œil sans flamme,
Ceux dont le cœur est asservi
Aux fureurs de ce vice infâme !
L'intempérance a dévasé
L'âme, l'esprit, le cœur lui-même...
Adieu l'honneur, la probité !
Je ne vois plus que honte extrême !

Quoi donc, nous traînerons toujours
De nos excès la lourde chaîne !
Ah ! plutôt remontons le cours
Du noir torrent qui nous entraîne.
Jésus nous appelle : sa croix
Doit nous conduire à la victoire !
Entendons aujourd'hui sa voix ;
Au vainqueur il promet la gloire !

Croix divine de mon Jésus,
A toi dans ce jour je me donne !
Croix, qui réjouis les élus,
Sois mon drapeau, sois ma couronne !
Je veux te suivre désormais,
Mon trésor et mon espérance !
A la croix soyons à jamais,
Chers amis de la tempérance.

MORCEAUX DÉTACHÉS.

LE PAYS.

CHANT CANADIEN.

Pourquoi quitter notre patrie,
Canadiens, pour un ciel meilleur?
Pourquoi passer toute la vie
A courir après le bonheur?
Eh quoi! serait-elle maudite
La terre de notre berceau?
Ne pourrions-nous que par la fuite
Cesser d'y trouver un tombeau?
L'illusion de l'espérance,
Nous séduit tous, ô mes amis!
Mais bonheur, plaisir, abondance,
Tout cela se trouve au *Pays*.

J'ai versé des larmes amères
En voyant sur tous les chemins
Nos amis, nos enfants, nos frères,
Partir en tristes pélerins.
Et nous, si quelqu'un vient nous dire,
Le vrai bonheur est aux *Etats!*
Oh! ne nous laissons pas séduire;
Non, le bonheur n'est point là-bas.
Dans le désert, c'est le mirage
Qui trompe les yeux éblouis;
Fuyons cette menteuse image:
Le vrai bonheur est au *Pays!*

Je vois sur nos belles montagnes
Des habitants venus d'ailleurs;
Je vois nos fertiles campagnes
Enrichir des colons meilleurs.
Pendant que notre cœur de glace
Va chercher un climat plus doux,

Un autre au pays prend la place,
Et recueille ses fruits pour nous.
Je suis jaloux quand je .contemple
Ses coffres, ses greniers remplis ;
Mais il vient nous donner l'exemple
Et nous faire aimer *Le Pays.*

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
Le travail donne les trésors !
Et qu'un intelligent courage
Vienne soutenir nos efforts,
Quand on la cultive et qu'on l'aime.
La terre de nos Canadas,
Elle est d'une richesse extrême
Et ses flancs ne s'épuisent pas,
Elle nous rend avec usure
Tous les biens qui lui sont commis ;
Mais souvent elle les mesure
A notre amour pour *Le Pays.*

Voyez ! qu'il est beau le rivage
Auquel on nous fait dire adieu !
Ailleurs point de plus belle plage !
Ailleurs point de ciel aussi bleu !
Aimons notre pays d'enfance,
Restons attachés à son sein ;
Le souvenir et l'espérance,
Ici, se tiennent par la main.
Vivons où vécurent nos pères :
Comme eux restons toujours unis,
Et préparons des jours prospères
A nos enfants dans *Le Pays.*

LA MADONE DE PIE IX.

Oh ! voyez donc comme elle est belle !
Comme le marbre froid et dur
Ondule et s'assouplit pour elle !
Comme son front est noble et pur !

D'où vient cette image bénie ?
Serait-ce un céleste ciseau
Qui grava les traits de Marie,
Et fit un chef-d'œuvre si beau ?

Quelle main a su le produire...
Le temps, un jour nous l'apprendra...
—Ici simplement je veux dire
Comme elle vint en Canada.

Pie IX, de la grande famille
Est le Père plein de bonté ;
Et des vertus dont son cœur brille
La première est la charité.

Qu'une âme à ses pieds prosternée
Tremble ; Lui, d'un regard si doux
Chasse une crainte déplacée
Qu'on s'enhardit à ses genoux.

On sent que Pie IX est un Père ;
Que le moindre de ses enfants
Peut lui formuler sa prière,
Lui découvrir ses sentiments.

C'est ce que fit, avec ivresse,
Notre vénérable Pasteur,
Quand ainsi dans son allégresse,
Il lui dit le vœu de son cœur :

" Bien au-delà de l'Atlantique,
" Saint Père, il est une Cité
" Connue de toute l'Amérique
" Pour son ardente piété.

" Cœur généreux, pieux génie,
" Notre père OLIER la fonda,
" Pour s'appeler VILLE-MARIE,
" Sous le beau ciel du Canada.

" Sous une influence si sainte,
" Avec ce nom béni des cieux,
" La ville étendit son enceinte
" Au pied d'un Mont majestueux.

" Ses premiers fils, par leur courage,
" D'avance marquèrent son rang ;
" Et de sa foi divin présage,
" Martyrs, lui donnèrent leur sang.

" Comme elle croissait, de Marie
" L'amour en son sein grandissait :
" Quand des fléaux l'avaient meurtrie,
" Ce saint amour la soutenait.

" Plus tard, quand des mains de la France
" Il fallut passer aux Anglais,
" Elle garda comme espérance
" L'amour de Marie à jamais.

" Combien de fois notre prière
" A dit à la Mère d'amour
" Et vos douleurs, ô Très-Saint Père
" Et vos larmes de chaque jour !

" Que de fois votre délivrance
" Fut-elle l'objet de nos vœux !
" Et que de fois votre souffrance,
" De pleurs y mouilla tous les yeux !

" Mais si notre Cité chérie
" Pouvait raviver sa ferveur,
" Près d'une image de Marie,
" Présent du suprême Pasteur...

" Combien ses prières ardentes,
" Pour lui s'élèvant au Saint Lieu,
" Obtiendraient de faveurs touchantes
" Du cœur de la Mère de Dieu !"

PIE IX d'un aimable sourire
Accueillant ces pieux soupirs, (1)
Répondit : " Je vais vous conduire
" Où je puis combler vos désirs."

Et sans penser à sa vieillesse
Le Saint Père marchait joyeux :
Il se disait dans sa tendresse :
" Je m'en vais faire des heureux ! "

Le Pasteur, suivi d'un confrère,
Marchait en portant les flambeaux;
Trop heureux, avec le Saint Père
De passer des moments si beaux.

Au bout de ce voyage aimable,
PIE IX, du geste le plus doux,
Montrant une Vierge admirable,
Leur dit : Eh bien ! la voulez-vous ?

—Quoi ! cett pieuse Madone ;
" Elle est à nous ?...Vous le voulez ?
—Oui, de tout cœur je vous la donne,
" Si toutefois vous l'emportez.

---

(1) Les détails qui suivent sont presque mot pour mot, ce qui fut prononcé de part et d'autre en cette circonstance.

—Oh ! oui, Saint Père, je l'emporte ;
'Je la saisis de mes deux bras !
—Arrêtez; la charge est trop forte ;
" Deux hommes n'y suffiraient pas.

" Mais elle suivra votre route,
" Je le promets, ne craignez rien.
—Et la colonne aussi, sans doute ?...
" L'un sans l'autre n'irait pas bien.

—Encore ma belle colonne ?
Dit le Saint Père, en souriant.
—Oui, Saint Père !—Eh bien ! je la donne,
" Puisque vous la désirez tant."

Au cou de l'aimable statue
Pendait une petite croix,
— " Elle, au moins, ne vous est pas due,"
Dit Pie IX d'une douce voix :

" Je la porte sur ma poitrine,
" Ma toute petite croix d'or :
" Mais parfois ma Mère divine
" Reçoit ma peine et mon trésor.

—Oh ! Laissez-la sur cette image,
" Saint Père, comme un souvenir !

" En devenant notre partage
" La Vierge doit nous l'obtenir."

Pie IX souriait en silence :
Puis : " Sortons, dit-il, il est temps :
" Et, pour finir cette audience,
" Je vous bénis, mes chers enfants ! "

Trois mois après, grande nouvelle !
La Vierge entrait dans notre port...
—Faisons la fête la plus belle ;
Livrons-nous au plus doux transport !

Voyez la tendresse d'un père !...
Rien ne manque !...On trouve à la fois
La Vierge et la colonne entière
Et même la petite croix !

Combien notre Pie IX nous aime !
Pour nous comme il est généreux !
Ne faut-il pas l'aimer de même;
Lui donner nos secours, nos vœux ?

A lui notre reconnaissance;
A lui le fruit de nos labeurs;
Et toujours, pour sa délivrance,
La prière dans tous les cœurs !

Vierge, dont l'image chérie
Nous parle si souvent de Lui,
Jusqu'au dernier jour de sa vie
Soyez sa force et son appui !

Donnez, sur terre, à sa vieillesse
Bientôt un triomphe éclatant;
Puis, au ciel, l'éternelle ivresse,
Et des trônes le plus brillant !!

A MONSEIGNEUR CONROY.

Toujours, de nos travaux les nobles récompenses
Donnent joie à nos cœurs, au retour des vacances:
Il est si doux d'offrir à des parents chéris,
A qui nous devons tout, nos couronnes, nos prix.
Mais, l'honneur qu'aujourd'hui, Monseigneur, vous nous faites
De vos augustes mains, en couronnant nos têtes,
Vient donner à nos prix une telle valeur
Qu'ils deviendront pour nous un gage de bonheur.
Heureuses mille fois celles que la victoire
Va conduire à vos pieds pour y cueillir la gloire:
La gloire qui sur terre en ce temps solennel
Ne descend que du front du Pontife immortel.
Pie IX ! voilà l'honneur, Pie IX ! voilà la gloire !
Pie IX ! voilà le nom qu'aux fastes de l'histoire
Gravent toutes les mains, burinent tous les cœurs !
Pie IX ! plus admiré que les triomphateurs.
Pie IX ! noble vieillard, dont la tête chérie
Sous les neiges des ans apparaît reverdie.
Pie IX ! sous le malheur ne succombant jamais;
Pie IX ! vengeant ses droits en versant des bienfaits.
Pie IX ! plaçant au front de la Vierge sacrée
La couronne d'amour des anges vénérée:
Pie IX ! portant le monde en ses divines mains:
Pie IX ! sauvant la terre et par mille chemins
Faisant passer du ciel les faveurs précieuses,
Remplissant l'univers de splendeurs radieuses.
Pie IX ! Roi dépouillé, plus roi que ses tyrans.
Pie IX ! Père adoré de ses millions d'enfants.
Pie IX ! devant conduire à la terre promise
Le vrai peuple de Dieu, la véritable Église.
Pie IX ! marchant toujours à l'immortalité
Le front resplendissant d'infaillibilité.

Et vous, noble Prélat de l'Église Romaine,
Envoyé vers ses bords de la cour souveraine,
Vous, chargé par Pie IX du message éclatant
D'aller porter au loin l'honneur qui nous attend,
Vous avez bien voulu, sans craindre le voyage,
De nos chers Canadas aborder le rivage,
Et venir rappeler à nos cœurs, à nos yeux
La bonté de Pie IX...Emportez-lui nos vœux.
Pie IX connait déjà pourtant notre tendresse
Dites-lui que l'amour va s'augmentant sans cesse.
Dites-lui qu'en pensant à ses grandes douleurs,
Nos yeux ont bien souvent versé de tristes pleurs.
Pour le sauver, le sang jaillirait de nos veines ;
Tel est le dévouement dont nos âmes sont pleines.
Cet élan, Monseigneur, n'en soyez pas surpris,
N'est point l'état changeant de mobiles esprits.
Nous buvons au courant de ces nobles pensées,
Dans cette maison sainte où l'on nous a placées ;
Nos maîtresses, enfants de la Mère Bourgeois,
Pour exalter Pie IX n'ont toutes qu'une voix.
Et leurs soins assidus font toujours qu'en notre âme
Pour Pie IX et l'Église un saint amour s'enflamme.
Fasse le ciel qu'un jour de ses bénites mains
Le grand Pontife élève à la gloire des saints
De nos aimantes sœurs la vénérable Mère,
Marguerite Bourgeois que notre cœur vénère !
Puissent nos vœux hâter ce moment de bonheur
Et payer le tribut que lui doit notre cœur !
Ces accents, Monseigneur, ne sauraient vous déplaire
Un enfant ose tout quand il parle à son Père,
Ce Père près de nous vous le représentez.
Pour lui pardonnez-nous et pour lui bénissez.
Bénissez les enfants, bénissez les maîtresses
Qui nous donnent ici leurs soins et leurs tendresses,
Bénissez nos parents, bénissez nos amis
Si nombreux près de vous, pour Pie IX réunis.

Bénissez le présent, l'avenir, notre vie,
Bénissez Montréal, bénissez la patrie.
Et que, bénis par vous, nous soyons en ce lieu
Tous enfants de Pie IX, de l'Église et de Dieu !!!

A LA MÈRE BOURGEOIS.

Voyez-vous, balancé sur la vague profonde,
Ce navire voguant vers de lointains climats ?
Toutes voiles dehors, il quitte l'ancien monde,
Et porte au Mont Réal ses colons, ses soldats.
Mais parmi les héros que conduit Maisonneuve,
Fière de partager et l'exil et l'épreuve,
Une femme apparaît, héroïne de choix !
Femme au cœur généreux comme en produit la France,
De notre Canada l'amour et l'espérance !
C'était Marguerite Bourgeois ! ! !
Océan, sois plus doux en faveur de cet ange !
Abaissez-vous, ô flots trop souvent courroucés !
Et vous, soyez sans peur, soldats de la phalange ;
Vous avez Marguerite et ses soins empressés !
Au front Dieu la marqua, dès le jour du baptême,
La vertu l'accompagne ; et Marie elle-même,
Lui montrant Montréal, lui promet son secours !
Allez donc, jeune fille ; affrontez les outrages !
Allez, *sans sou ni maille*, au-devant des orages !
Avec vous Dieu sera toujours ! ! !
Avec vous Dieu sera pendant la longue route
Qu'il vous faut parcourir jusqu'au bord de la mer ;
Avec vous Dieu sera pour écarter le doute
Souillant votre vertu de son venin amer !
Avec vous Dieu sera pendant la traversée,
Quand, durant deux longs mois, sans en être lassée,
Il vous faudra soigner soldats et matelots ;
Avec vous Dieu sera, quand votre âme ravie,
Dira son *Te Deum*, près de Villemarie,
Après avoir vaincu les flots ! ! !
Voici de Montréal la campagne sauvage ;
Voici son large fleuve et sa sombre forêt ! ! !
Marguerite Bourgeois, mettez-vous à l'ouvrage...
Depuis longtemps déjà votre cœur est tout prêt !

La voici l'héroïne...elle entame la lutte :
Rien n'arrête son zèle et rien ne la rebute...
Une étable...donnez...Elle en fait son palais !
Et vous, petits enfants, venez à cette crèche !
C'est là qu'après Jésus Marguerite vous prêche
D'être à votre Dieu pour jamais !
Par trois fois l'océan revit notre héroïne,
Allant chercher secours en son pays natal ;
Et ce beau dévoûment sauva de la ruine
Tous les pauvres colons du naissant Mont-Réal !
Vous qui gravez les noms au temple de mémoire,
Inscrivez Marguerite aux fastes de l'histoire :
Son souvenir doit vivre à jamais dans nos cœurs.
Qu'on la proclame enfin *Mère de la Patrie :*
Que son image brille en sa Ville Marie
Et qu'on la couronne de fleurs !
Nous brûlons notre encens à d'ignobles statues :
De plâtres étrangers nos jardins sont couverts :
De brillants magasins embellissent nos rues...
Nos héros, où sont-ils ? ? ? Nos *squares* sont déserts !
Elevez, aussi beau que son cœur le mérite,
Un monument de gloire à notre Marguerite !
Et, si ce que j'ai dit n'est pas encore assez,
Ajoutez cinquante ans consacrés à vos filles ;
Et ses Sœurs, en son nom, rendant à nos familles,
Les services que vous savez.
Et si malgré cela notre main se repose ;
Si, pour nos vrais amis nous n'avons qu'un tombeau !
Ce que nous n'osons pas, la Religion l'ose...
Je vois se préparer un monument plus beau !
Du fond de ce sépulcre, où Dieu la fit descendre,
Bien souvent ses vertus ont fait parler sa cendre !
Miraculeuse voix ! Langage solennel ! ! !
Et le *Vieillard sacré* qui règne sur l'Église
A dit : " A ses vertus la couronne est promise :
Préparez-lui donc un autel ! "

Un autel, un autel ! c'est bien la récompense
Digne de tant d'amour du prochain et de Dieu !
Un autel magnifique, où la reconnaissance
Puisse venir chanter chaque jour au saint lieu !
Mais, pour que cet autel soit digne de sa gloire,
Faites de vos trésors l'offrande méritoire !
Pour les amis de Dieu donnez les riches dons !
L'aumône est un argent qu'on prête avec usure :
Et, dans le sein de Dieu qui nous rend sans mesure,
Un jour nous le retrouverons ! ! !

A LA MÈRE BOURGEOIS.

A L'OCCASION DU DÉCRET LA DÉCLARANT VÉNÉRABLE.

Enfin, il a brillé le jour de l'espérance,
Sur le tombeau béni de la Mère Bourgeoys!
Pour chanter au Seigneur notre reconnaissance
Réunissons, mes Sœurs, et nos cœurs et nos voix.
Depuis cent cinquante ans, le culte populaire
Faisait à notre Sainte un triomphe en secret:
Léon vient de parler, et par toute la terre
A déjà retenti son immortel décret.
Vous ne vous trompiez pas, en portant vos hommages
Vers ce tombeau sacré, peuples du Canada:
On a suivi de près ces touchants témoignages,
Et le décret présent, votre amour le dicta.
Continuez toujours; venez en confiance
Déposer sur sa tombe et l'encens et les vœux:
L'ange de Marguerite écrit, dans le silence,
Et porte vos soupirs jusqu'au plus haut des cieux.
Bientôt un jour nouveau dont ce jour est l'aurore
Se lèvera pour elle et pour vous à la fois:
Bientôt Léon dira: Qu'en public on l'honore;
Elle est sainte!!! et son trône est près du Roi des Rois.
En attendant ce jour, sois fière de ta fille,
France, riche déjà de tant de Bienheureux:
Marguerite bientôt augmentant leur famille
Ajoutera sa gloire à ton front radieux.
Hélas! trop de tes fils te prodiguent l'outrage:
Dans ton sein tu nourris trop d'affreux scélérats:
Tes enfants contre toi semblent entrer en rage:
Tu n'as plus de héros, tu n'as plus de soldats...
Lève-toi, Marguerite; et, comme la Pucelle,
Viens *bouter* hors de France étrangers, ennemis;
Avec l'aide de Dieu tu le pourras mieux qu'elle;
Et ramène le Roi dans son noble pays

Aussi toi, Canada, triomphe d'allégresse...
Aux bords du Saint Laurent, peuples, battez des mains :
Le ciel a toujours eu spéciale tendresse
Pour les Pays féconds qui lui donnent des saints.
Soyez heureux surtout, Pontifes vénérables,
Dont les soins ont hâté le moment solennel
Où celle dont l'amour descendit aux étables,
Va monter aux honneurs qui viennent de l'autel.
Mais que vous dire, à vous, sa famille chérie,
A vous qui soutenez ses glorieux travaux ?...
Levez les yeux... sur vous et sur Villemarie
Va briller une étoile aux rayons les plus beaux.
A l'Orient déjà sa splendeur se prépare ;
D'une infaillible main le Pontife immortel
Vient d'écarter le voile : un instant nous sépare
Du moment où poindra son disque dans le ciel.
Filles de Marguerite, à genoux !...La prière,
Sur vos lévres de feu dira grâce au Seigneur :
La prière fera briller sur sa poussière
L'éclat de la victoire et le céleste honneur :
La prière obtiendra l'invincible courage
Dont vos cœurs ont besoin pour marcher sur ses pas ;
Pour mener jusqu'au bout son magnanime ouvrage
Et, comme Elle, trouver le Ciel dans le trépas !!!

SŒUR NATIVITÉ,

SUPÉRIEURE DE VILLA-MARIA.

Elle naquit au sein de l'Irlande fidèle
Celle qu'un souffle heureux apporta sur son aile
Et, comme un don du ciel, déposa sur nos bords :
Celle que, dans sa course, une mort trop hâtive
Vient d'emporter hier vers l'éternelle rive,
Malgré notre tendresse et malgré nos efforts.

Arrachée en naissant au sol qui la vit naître,
Plante d'un jour, que Dieu, de tous Souverain Maître,
Destinait à grandir sous un ciel étranger,
Aux champs américains implantant sa racine,
Elle but à longs traits une sève divine,
Que la Vierge d'amour daigna lui ménager.

Oui, la Vierge veillait sur cette chère vie ;
Elle voulait avoir dans sa Ville-Marie
Cette rose de choix, aux jours de son printemps.
Catherine entendit cet appel d'une Mère,
Et, brisant d'un seul coup les liens de la terre,
Elle apporta vers nous son cœur et ses vingt ans.

Ouvrez à sa ferveur ce secret sanctuaire
Où, sous l'œil du Seigneur, loin des yeux de la terre,
La novice s'exerce à toutes les vertus ;
Bientôt, en franchissant la porte de ce temple,
Riche des dons du ciel, elle sera l'exemple
Pour les travaux sans fin, pour les soins assidus.

Au sein de la cité, dix fertiles années
La virent au labeur consacrer ses journées
Et donner aux enfants ce qu'elle avait reçu,
Religion, savoir, travaux de toute sorte
Elle suffit à tout ; et cette femme forte
Pour de plus grands desseins s'apprête à son insu.

L'heure a sonné, partez: une maison nouvelle
Demande votre cœur, votre main maternelle;
Allez souffler la vie à Villa-Maria.
Sur ces charmants sommets faites briller l'étoile
Qui doit guider de loin plus d'une blanche voile,
Vers l'asile béni que Dieu vous confia.

Le succès le prouva, le choix était fort sage:
Bientôt, sous les berceaux du vivant hermitage,
Tout un peuple d'enfants accourt avec bonheur.
On laisse sans pleurer les parents, les familles;
Et l'on voit s'empresser toutes ses jeunes filles
Dont Sœur Nativité sait captiver le cœur.

Le cœur, c'était sa part....Et par lui, dans les âmes
Comme elle savait bien allumer d'autres flammes!
Qui dira tout le bien qu'elle fit en secret!
Que d'enfants dans la nuit lui durent la lumière:
Combien elle en tira du feu, de la poussière:
Combien elle en guida d'un doigt sûr et discret!!!

La colonie augmente, et la maison pieuse
Ne peut plus contenir la famille nombreuse.
Elargissez l'enceinte!......On vient de tous les lieux!...
Nativité commande: à sa voix obéie
On voit deux fois surgir la demeure agrandie:
Les deux âges unis font un tout merveilleux.

Ses enfants sont au large en prière, à l'étude;
Mais cela n'est pas tout pour sa sollicitude:
A la jeunesse il faut les innocents plaisirs.
Elle creuse une mer dans son petit domaine;
Sur des flots sans courroux la barque se promène
Sa famille en jouit; c'est bien pour ses désirs.

Ce n'est pas tout encore: pour former la jeunesse,
Il faut ouvrir son cœur à la douce tendresse

Et la rendre sensible aux besoins du prochain,
Nativité le sait : elle parle et l'ouvrage
En de chauds vêtements aux pauvres se partage....
Des œuvres à venir c'est le premier levain.

Ainsi toujours, en tout, ses heures devouées
Nous semblaient défier le lourd poids des années :
Elle portait si bien son aimable fardeau !
Mais un jour on nous dit : trop ardente est la flamme
Pour qu'un si faible corps puisse y tenir ; la lame,
En allant et venant, a brisé le fourreau.

On disait vrai : Bientôt naquirent les alarmes ;
Bientôt de tous les yeux on vit couler les larmes....
En vain des vœux ardents s'expriment à ses pieds ;
En vain de saintes sœurs raniment sa faiblesse ;
En vain de ses enfants s'exprime la tendresse ;
En vain daignent agir d'illustres amitiés.

Vers la tombe bientôt Nativité se penche ;
Fruit mûr se détachant lui-même de la branche
Et tombant au trésor du grenier éternel.
A le veille du jour où le chœur des saints anges
Pour le Verbe abaissé répète ses louanges,
Mère Nativité s'envolait vers le ciel.

Le repos était dû cent fois à la vaillante
Qui, pendant quarante ans, toujours persévérante,
Mena de front gaîment les plus rudes travaux.
Et la couronne, aussi sans doute elle était prête
Pour ceindre près de Dieu la vénérable tête
Qui portait en riant les plus pesants fardeaux.

Et celle que souvent elle appelait sa Mère,
Celle qu'elle invoquait souvent dans sa prière,
Celle qu'elle aimait tant, Marguerite Bourgeois,
Attendait son enfant montant vers la patrie ;
Et l'ange protecteur de sa Ville-Marie
La mena triomphante aux pieds du Roi des Rois.

Votre trône est au ciel, ô mère bien-aimée ;
D'un torrent de bonheur vous êtes enivrée ! ...
Possédez à jamais ce trésor précieux !
Mais dans le Paradis n'oubliez pas la terre:
En nous gardant encore montrez-vous notre mère,
Et près de vous un jour appelez-nous aux Cieux ! ! !

Pour nous, noble travail que votre cœur mérite,
Nous allons élever à Mère Marguerite
Le monument sacré que vous rêviez souvent :
Et, sur le marbre où doit resplendir son image,
Deux noms gravés par nous rediront d'âge en âge
Les vertus de la Mère et l'amour de l'enfant !

Vous qui lui succédez, ce sera votre gloire
De payer ce tribut à sa chère mémoire,
Exécutant bientôt le plus cher de ses vœux.
Ainsi de ses vertus continuant la trace,
Nous la verrons en vous tenant la même place,
Et sur le même cœur, nos cœurs seront heureux.

UN COUP D'ŒIL SUR UNE SAINTE VIE,

A L'OCCASION D'UNE SAINTE MORT.

Avez-vous vu, mes Sœurs, s'élever vers les Cieux
Ce brillant météore en cette nuit si sombre?
Il montait doucement : son éclat radieux
Dissipait en passant la profondeur de l'ombre.
On eut dit une étoile, au disque sans pareil
Allant au firmament rejoindre le soleil
Et des astres grossir le nombre.

Spectacle ravissant ! Mais qui pourrait, mes Sœurs,
A mon cœur inquiet, expliquer ce mystère ?
De la plaine du Ciel les astres sont les fleurs ;
Et je vois celui-ci s'élever de la terre !......
Ce brillant météore, où prit-il donc ses feux ?
D'où vient-il ? oh ! parlez, répondez à mes vœux
Et rendez-vous à ma prière.

Pour réponse partout, des larmes, des sanglots :
Le deuil et la douleur gravés sur le visage :
Les soupirs se pressant, comme l'on voit les flots
L'un sur l'autre venir expirer au rivage :
Et sous un blanc linceul, on me montre, en pleurant,
Celle que l'on aimait ; car la mort en passant
Vient de faire un cruel ravage.

Je comprends maintenant......A mon cœur, à mes yeux,
Ce que je vois dit tout. Là, dans ce cœur de femme,
Longtemps resta caché mon astre merveilleux :
C'est là que s'épurait, en grandissait, sa flamme.
Ainsi le beau soleil, lorsque le jour s'enfuit,
En reposant ses feux dans le sein de la nuit,
De nouvelles ardeurs s'enflamme.

Etincelle d'amour, allumé au berceau
Dans le cœur d'une enfant, du souffle de Dieu même ;
Son éclat, en naissant, était déjà si beau
Que de le contempler, c'était bonheur extrême.
Sous un front toujours pur, un regard rayonnant
A chacun redisait : Respectez cette enfant ;
Le Bon Dieu la protège et l'aime.

Mais le climat du monde est pestilentiel ;
De son souffle glacé la corruptrice haleine
Eteint presque toujours le feu qui vient du Ciel ;
L'âme trouve en Dieu seul sureté douce et pleine.
Si tu veux conserver la flamme des élus ;
A seize ans quitte tout pour le Cœur de Jésus,
Il t'appelle ; viens, Madeleine,

Elle entendit la voix ; et, docile, son cœur,
Laissant, sans hésiter, les caresses du monde,
Venait s'offrir lui-même aux pieds de son vainqueur
Et choisir, près du Lui sa retraite profonde,
Qui dira de quels soins, sous le regard de Dieu
Elle entretint la vie et l'ardeur de ce feu
Qui devait être si féconde !

Brûler seule est trop peu pour son ardent amour :
Autour d'elle étendant le divin incendie,
Elle embrase ses Sœurs dans son nouveau séjour,
Et jusqu'à ses enfants que l'amour lui confie.
Plus d'une, je le sais, cache sous ses soupirs
Et garde dans son cœur un de ces souvenirs
Qui parfument toute la vie.

Flammes, croissez toujours ! Bientôt on la verra
L'âme de ces conseils que la prudence inspire.
L'aimable modestie, en tous lieux, la suivra,
Et son commandement, ce sera son sourire
Charme de la vertu ! Cinq lustres tour à tour
Remettront dans ses mains le sceptre de l'amour,
Si maternel est son empire.

Puis, quand on lui rendra sa douce liberté,
Descendant du pouvoir, modeste souveraine,
Elle ira ranimer dans son obscurité
Ces flammes de l'amour dont elle est toute pleine.
Dans le pauvre aimer Dieu, sera tout son désir :
Donnez pour ses enfants, vous lui ferez plaisir,
Vos moindres petits bouts de laine.

Et le feu grandissait par ses soins assidus :
Et son cœur ressemblait à la founaise ardente,
Haletant sous l'effort, bientôt il n'y tint plus ;
Un jour il se brisa ; son âme impatiente
Glissa comme la flamme en s'élevant aux Cieux .
C'est elle que je vis, symbole gracieux
Comme une étoile rayonnante.

En arrivant au Ciel, elle a pu dire à Dieu :
Seigneur j'ai combattu soixante ans pour ta gloire.
A ces mots entendez, dans le céleste lieu,
Tous les Anges s'unir pour chanter sa victoire.
Montez, ô notre Sœur ! Et déjà je la vois
Sur le sein bien-aimé de la Mère Bourgeois.
De nous qu'elle garde mémoire !

Oui, Mère bien-aimée ! au ciel pensez à nous :
Que votre ardent amour embrase notre vie !
Gravez dans notre cœur, en traits puissants et doux,
Tant d'aimables vertus dont vous étiez remplie :
Et que Dieu vous accorde au séjour éternel,
De voir sur votre cœur si bon, si maternel.
Votre famille reunie ! ! !

A MÈRE ST. VICTOR.

Votre fête, vénérée mère,
Est jour d'universel bonheur;
J'espère ne pas vous déplaire
En vous disant à ma manière
Qu'en ce jour les vœux de nos cœurs
Et ceux de la famille entière
Ont pris leur vol vers le Seigneur.

Ils ont dû, dans un doux langage
Demander au Bon Dieu pour vous
Tous les biens qui sont le partage,
Et le légitime héritage
Des chères Vierges de l'Époux,
Tant qu'il voudra sur ce rivage
Vous garder au milieu de nous.

Comment oserait sa largesse
Mesurer pour vous ses bienfaits,
Quand, soumis à sa voix, sans cesse,
Votre cœur tout plein de tendresse,
Oubliant ses rêves de paix,
S'immole avec tant d'allégresse
Et pour Dieu n'hésite jamais.

Trois fois le pesant diadème
D'une immense maternité,
S'il vous répète qu'on vous aime
N'en est pas moins un poids extrême
Pour votre grande humilité;
Mais votre front garde, quand même,
Son aimable sérénité.

Oh ! restez bien longtemps encore,
Mère St. Victor, avec nous.
Au Dieu que notre cœur implore
Nous faisons monter dès l'aurore
Ce vœu, de nos vœux le plus doux.
Oh ! gardez bien longtemps encore
Mère St. Victor avec nous ! ! !

Reine du Ciel, Vierge Marie,
Protectrice de ce séjour,
Gardez notre mère chérie ;
Versez sur son aimable vie
Les fleurs de notre ardent amour :
Et puissions-nous dans la Patrie
Etre encor sa couronne un jour ! ! !

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

MONSEIGNEUR.

Le ciel dans ce beau jour s'est ouvert sur nos têtes :
Des torrents de plaisir inondent notre cœur :
Nous avons célébré la plus douce des fêtes :
Nous ne saurions assez chanter notre bonheur.
Nous sentons maintenant combien est véritable
La parole que dit un célèbre guerrier :
Le jour qui nous conduit à la divine Table
Pour la première fois, des jours est le premier !
Boire le vin du Ciel, manger le Pain des Anges ;
Sur le sein de Jésus sentir son cœur frémir ;
Voir les célestes chœurs suspendant leurs louanges,
Envier notre sort, s'étonner et gémir ;
Savoir qu'en sa poitrine on possède Dieu même ;
Qu'il trouve en notre cœur son trône, son autel,
Qu'à chacune de nous Jésus redit : je t'aime !
N'est-ce pas sur la terre avoir trouvé le ciel ?
Aussi notre bonheur, Monseigneur, est immense ,
Et, pour bénir le Dieu qui nous enivre ainsi,
Nous osons vous prier d'aider notre impuissance
A lui dire en ce jour le plus fervent merci.

Mais cette divine allégresse
Ne durera-t-elle qu'un jour ?
Comment la fixer, sans retour,
Dans l'asile où notre jeunesse
A rencontré le Dieu d'amour ?
A quelle garde vigilante
Confierons-nous notre trésor,
Et quelle main assez puissante
Gardera notre âme innocente,
Comme en un tabernacle d'or ?

Regarde, jeunesse chrétienne,
Le ciel vient d'écouter tes vœux :
Lui-même, il t'indique en ces lieux
Celle qui sera ta gardienne.
Paix sur la terre et gloire aux cieux !
Mes Sœurs, de la voûte étoilée,
Comme Saint Jean la vit jadis,
J'ai vu la Vierge Immaculée
Descendre vers notre vallée
Des montagnes du Paradis.

La voici, dans sa douce image
La gardienne de notre cœur
Près d'Elle nous pourrons sans peur
Etre heureuses dans ce bocage.
Nul contre Elle ne fut vainqueur,
Salut, image vénérée,
Douce apparition du ciel.
Nous bénissons ton arrivée ;
Ici ta place est assurée
Et dans le cœur et sur l'autel !

A tes pieds désormais nous dirons nos prières ,
A tes pieds nous irons nourrir nos souvenirs,
A tes pieds, chaque jour, dans ces lieux solitaires
Nous irons déposer nos vœux et nos désirs.
A tes pieds dès ce jour, nous déposons nos âmes
Mère, tu nous entends !...garde bien ce dépôt !
Entretiens-y toujours les plus divines flammes,
Même quand il faudra te dire adieu bientôt.
Rends le bonheur présent long comme notre vie.
Suis-nous de ton regard en tout temps, en tout lieu,
Et fais-nous arriver à la sainte Patrie
Où nous te fêterons près du trône de Dieu !
Et puisqu'à tes genoux ta famille joyeuse
De ta bonté peut tout demander aujourd'hui,
Tu connais bien l'ami dont la main généreuse
Nous donne ton image : ô Mère, pense à lui !

GLOIRE AU MAITRE DES CIEUX !

MONSEIGNEUR,

Dans une aussi belle journée
Que la liberté soit donnée
A nous, vos petites enfants,
De vous dire nos sentiments.

Le ciel s'est abaissé... sur nos têtes les voiles,
S'écartant un instant, ont permis à nos yeux
De voir le Dieu puissant, le maître des étoiles
Quitter son trône d'or et descendre en ces lieux.
Parmi les chérubins grande est la jouissance
Grandes sont les douceurs des célestes concerts :
Mais le cœur innocent de l'innocente enfance
Attire Dieu lui-même en nos tristes déserts,
Il aime d'un cœur pur la pureté charmante
Il aime ce ciboire enrichi de pudeur
Et quand ce cœur aimé le célèbre et le chante
Dieu vient pour l'écouter du lieu de son bonheur.
Mieux que nous, Monseigneur, vous savez ce mystère:
Vous l'avez vu cent fois s'opérer à vos yeux
Nous venons de le voir: nous ne pouvons nous taire
Nous chantons avant tout: Gloire au Maître des cieux!

Mais la voix qui du ciel fit descendre Jésus
C'est la vôtre, ô Pasteur! ô bienfaiteur! ô Père !
C'est vous qui l'appelant du séjour des élus,
Pour nous l'avez conduit dans ce doux sanctuaire
Votre cœur plein d'amour à son cœur a parlé,
Et Dieu n'a pas eu peur de notre petitesse
Oh! l'âme d'une enfant toute seule eut tremblé ;
Par vous elle a trouvé confiance, allégresse,
Vous l'avez introduite auprès dú Roi des rois.
Vous-même de vos mains avez dressé la table
Et nos petites sœurs, pour la première fois
Ont goûté, grâce à vous, un bonheur ineffable.

Votre nom, Monseigneur, restera pour jamais
Inscrit auprès du nom de ce beau jour de fête
Et chaque jour nos cœurs pour payer vos bienfaits
Demanderont pour vous félicité parfaite.
Puissions-nous bien souvent vous redire ces vœux
Dans ce séjour aimé de notre Académie
En attendant que Dieu couronne dans les cieux
Le Pasteur vénéré de sa Villemarie.

L'ABSENCE.

MONSEIGNEUR,

Un poëte l'a dit: et l'a dit à merveille,
Oh! que la nuit est longue à la douleur qui veille!
Et pourtant ce n'est qu'une nuit!
Qu'eut-il dit si son cœur noyé dans le silence
Pendant huit mois entiers à gémir sur l'absence,
Comme nous, eut été réduit?

Quand Tobie autrefois dans un lointain voyage
Dut envoyer son fils chercher un héritage
Il put supporter son départ:
Mais quand les jours aux jours succédèrent sans cesse
Sans ramener l'objet de sa vive tendresse,
L'ennui lui vint de toute part.

Pourquoi donc notre fils s'arrête-t-il en route?
Quelque coup imprévu l'aura frappé sans doute:
Peut-être notre enfant est mort:
Et de ses yeux éteints les pleurs en abondance
Coulaient comme un torrent: et même l'espérance
Le laissait à son triste sort.

Mais quand vint le retour: quand une voix chérie
Le salua gaîment: il revint à la vie
Et il oublia ses douleurs,
Et ses yeux éclairés, en contemplant un Ange
Dans l'excès d'une joie désormais sans mélange
Laissèrent couler bien des pleurs.

Si grande, Monseigneur, ne fut pas notre peine:
Nous entendions de vous parler chaque semaine
Et nous vous suivions pas à pas.
Sur la mer, en Irlande, et surtout dans la France
Dont votre cœur aura si douce souvenance:
Nos esprits ne vous quittaient pas.

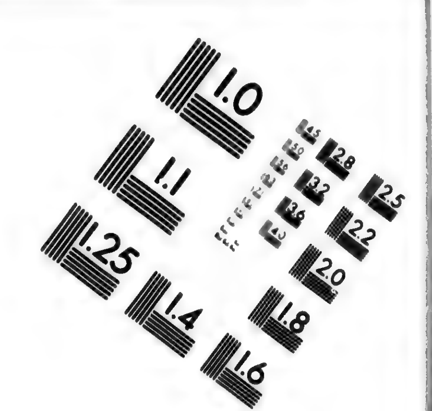
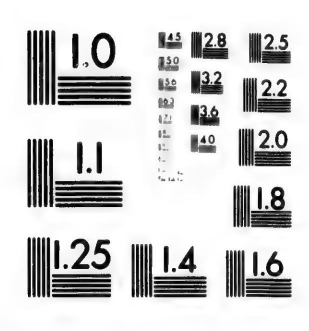


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

Maintes fois on nous dit : Il faut vous tenir prêtes :
Il revient : préparez vos plus joyeuses fêtes :
Nous le verrons à la Noël :
Du moins au jour de l'an : pour qu'Il ne nous surprenne
Prenez en mains vos fleurs, douce et charmante étrenne
Digne de son cœur paternel.

Et nos fleurs s'effeuillaient, ainsi que les nouvelles :
Mais enfin, au Seigneur soient grâces immortelles !
Enfin vous voici de retour !
Vos heureuses enfants à vos pieds prosternées
Ont oublié déjà leurs si tristes journées,
L'allegresse vient à son tour.

Puisse un bonheur si doux être notre partage
Désormais pour toujours : que nul autre voyage
Ne vienne à nos cœurs vous ravir ;
Et pour mettre le comble à la réjouissance
Que font naître l'amour et la reconnaissance,
Monseigneur, daignez nous bénir !

LA ST. PIERRE.

Quand chaque nouvel an ramenait la St. Pierre
Jusqu'à ce jour nos cœurs la saluaient joyeux.
Pas un nuage au ciel : nous vous fêtions, bon Père,
Libres d'inquiétude et le front radieux.
Que les temps sont changés ! De cette maison sainte
Nos pieds touchent le seuil : le bon temps va finir :
Sur le point de sortir de cette aimable enceinte,
Nous sondons du regard le passé, l'avenir.
Le passé, qu'il est beau ! six, huit, dix, treize années
Ont vu nos jours heureux se succéder cent fois :
Vous guidiez par la main nos âmes fortunées
Votre empire était doux, nous en aimions les lois.
Grâce à vos soins, nos cœurs, au matin de la vie
S'ouvrirent doucement à l'amour du Seigneur.
Bientôt par votre main la sainte Eucharistie
Pour la première fois y porta le bonheur.
La parole de Dieu, si puissante et si douce
Sur vos lèvres d'apôtre entretint notre amour :
Vous nous faisiez marcher gaîment et sans secousse
Au chemin du devoir, partout et chaque jour.
Pour le temps à venir, formant notre jeunesse
Chaque Dimanche avait sa chère instruction,
Catéchismes bénis, dont les notes sans cesse
Nous diront votre zèle et notre mission !
A certains jours, notre œil vit l'autel de Marie
S'illuminer de feux plus nombreux, plus brillants ;
Nous marchions aux accords d'une douce harmonie,
Et la Mère de Dieu nous faisait ses enfants.
Votre voix animait ces fêtes précieuses,
Votre cœur à nos cœurs communiquait ses feux.
Nous garderons toujours ces médailles pieuses,
Que votre main bénit en bénissant nos vœux.

De nos plaisirs d'enfants témoin plein de tendresse
Vous veniez égayer nos récréations ;
Vous mêliez à nos jeux avec délicatesse
Le charme d'un voyage et ses illusions.
Dans la peine et la joie, ami toujours fidèle,
Vous étiez près de nous comme un Ange Gardien,
Nous montrant d'une main des vertus le modèle
De l'autre soutenant nos efforts vers le bien.
Il est des souvenirs plus intimes encore
Que chacune de nous garde au fond de son cœur ;
Bienfaits tout personnels...pour eux notre âme implore
Sur chacun de vos jours les célestes faveurs,
Voilà notre passé......Passé digne d'envie !
Que sera l'avenir ? oh ! que le ciel est noir !
Mais vous n'oublierez pas vos enfants dans la vie ;
Vous prierez Dieu pour nous : cela nous donne espoir.
Que Saint Pierre longtemps vous garde à la famille.
A laquelle bientôt nous allons dire adieu :
Que chaque grande sœur, chaque petite fille
Réponde mieux que nous à vos soins en ce lieu !
O bon Père, agréez notre reconnaissance
Pour les biens si nombreux que nous tenons de vous :
Nos cœurs en garderont la douce souvenance,
Encore une faveur : Père, bénissez-nous.

A UNE MÈRE,

QUI A PERDU SON ENFANT.

Heureuse la maison que visitent les anges,
Lorsque se détachant des célestes phalanges
Ils descendent vers nous sur leurs ailes de feu,
Apportant au foyer un sourire de Dieu !
Il dormait d'un sommeil tranquille,
Nouveau Samuel au berceau !
Près de lui sa mère immobile
Veillait sur son ange si beau.
Soudain un rayon de lumière
Vient briller au front de l'enfant,
Et le chérubin à sa mère
Semble sourire en sommeillant.
—Qu'as-tu vu, dis-moi, dans ton songe,
Cher enfant, au regard si doux?
En dormant, déjà le mensonge
Te fait sourire comme nous?
—Pas de mensonge à l'innocence
Répondit une voix d'une ciel.
Écoute, enfant, dans le silence
Un message de l'Éternel.
Moi, je suis la sœur de ton Père,
Je ne rêve que ton bonheur ;
Et les deux frères de ta mère
T'aiment aussi de tout leur cœur.
Près de nous il est une place
Qu'on jalouse comme un trésor:
Viens, sans laisser ici de trace ;
Tu souillerais tes ailes d'or.
Viens, viens, à ton Père, à ta mère
Nous laissons ta petite sœur :
Viens, viens au séjour de lumière,
Cher petit ange du Seigneur !!!

Et l'enfant, par un doux sourire,
A sa mère dit son adieu.
Un cœur près du berceau soupire...
Et l'ange remonte vers Dieu !!!

Et l'on vit s'agiter les célestes phalanges,
Pour venir au devant de ce frère nouveau......
Sur son trône du ciel, mère, ton fils est beau !!!
Heureuse la maison que visitent les anges !

POUR UNE FÊTE.

O vous dont la bonté veille à notre bonheur,
Qui parmi tant de soins dignes de votre cœur,
Mettez au premier rang ceux qu'on doit à notre âge,
De notre gratitude acceptez l'humble hommage.
Nous savons qu'un bon père est loin de rejeter
Les vœux que ses enfants viennent lui présenter
Quand brille à leur regard le beau jour de sa fête :
C'est devant vous surtout dont l'âme est toujours prête
A nous encourager dans nos faibles essais,
A combler nos désirs par de nouveaux bienfaits,
Que, transportés de joie et pleins de confiance,
Nous laissons éclater notre reconnaissance.
Ah ! que ne pouvons-nous, quand l'année en son cours
Nous rend ce jour compté parmi nos plus beaux jours ;
Trouver, pour exprimer tout ce qu'il nous inspire,
Des vers que vous puissiez écouter et relire !
Nous vous dirions alors quel espoir à nos yeux
Du travail rend encor les fruits plus précieux,
Et soutient notre ardeur dans les champs de l'étude.
Quand nous considérons cette sollicitude,
Qui pour nous de la vie aplanit le chemin
Et vers un noble but nous guide par la main.
Mais quelle récompense en pouvez-vous attendre ?
Pour de si grands bienfaits, quel bien pouvons-nous rendre ?
Pour vous remercier, nous n'avons que des vœux.
Mais quoi ! votre bonheur c'est de nous rendre heureux.
Oui, pour nous acquitter, les moyens sont faciles,
A vos conseils prudents, si nous sommes dociles,
Si nous aimons l'étude et si nous n'aspirons
Qu'aux plaisirs sans remords que nous y trouverons.
Nous vous verrons encor sourire à notre joie.
Ah ! puissions-nous toujours marcher dans cette voie ;
Et que dans son amour Dieu nous conserve en vous
L'exemple le plus noble et l'appui le plus doux.

A UN BIENFAITEUR.

Quand l'auguste Pasteur dont vous êtes l'image
Enseignait les mortels dans son divin langage,
Et par mille bienfaits méritait leur amour,
Il accueillait surtout les âmes sans détour,
Il bénissait l'enfance, et l'offrant pour modèle,
De ceux qui l'écartait, il condamnait le zèle :
" Laissez-les, disait-il, arriver jusqu'à moi ;
" Le ciel de l'humble enfant doit couronner la foi."
Brûlant du même feu pour le salut des âmes,
Vous nous montrez son cœur tout consumé de flammes.
Par vous nous connaissons ses saintes volontés.
Ah ! comment pourrions-nous répondre à vos bontés !
Offrir à Dieu pour vous nos vœux et nos prières,
Pratiquer tous les jours vos leçons salutaires,
C'est là ce que Jésus nous demande avec vous :
Pourrions-nous oublier un devoir aussi doux ?
D'un cœur reconnaissant pour vous offrir l'hommage,
Je m'adresse à Celui dont vous êtes l'image,
A ce Maître divin qui descendit des cieux,
Pour racheter nos jours par son sang précieux.
Doux Sauveur ! ton nom seul est toute ma science ;
Ton ineffable amour est ma seule éloquence ;
Ah ! daigne m'exaucer et soutenir ma voix :
Je t'implore pour ceux qui m'apprirent tes lois ;
Répands sur eux les dons que ta main paternelle
Réserve à tes élus dans la vie éternelle.
Seigneur, bénis surtout le pasteur vénéré
Qui nous introduisit à ton banquet sacré,
Et dont le zèle ardent, la tendre vigilance
Guidèrent jusqu'à toi notre timide enfance.

Voici donc, grâce à lui, le plus beau de nos jours ;
Ce jour qui, de la vie embellissant le cours,
A porté le bonheur dans l'âme de nos mères,
Réjoui dans le ciel nos anges tutélaires,
Et consacrant à Dieu le temple de nos cœurs,
Nous a, du saint amour, fait goûter les douceurs.
O Toi qui vis en nous, ô notre unique Maître,
Nous prions pour celui qui nous a fait connaître,
Qui nous a fait aimer ton immense bonté,
Fais que nous répondions à tant de charité,
Et que, de ses leçons conservant la mémoire,
A jamais avec Lui nous vivions dans la gloire !

STE. CONSTANCE.

D'une Vierge Martyre, enfants, chantons la gloire ;
Le ciel avec amour a couronné ses vœux :
Elle goûte le fruit de sa noble victoire,
Dans le divin palais, séjour des bienheureux.

REFRAIN.

De Constance, en nos chants, exaltons la mémoire ;
Sur son trône de gloire,
Elle offre au Roi des Cieux
Notre hommage et nos vœux.

Le lis qui, sous un ciel paisible et sans nuage,
Conserve son calice éclatant de blancheur,
De cette heureuse vierge est la fidèle image ;
Par la grâce son âme a gardé sa candeur.

Dans un monde pervers, des esprits angéliques
Elle reproduisait l'aimable pureté ;
Sur un trône de gloire, aux célestes portiques,
Elle siége auprès d'eux pour une éternité.

Sur son front resplendit le lis avec la rose,
En tous lieux elle suit les pas du Dieu Sauveur ;
Des travaux de la terre avec lui se repose,
Et boit, sans se lasser, aux sources du bonheur.

O vous dont nous chantons la gloire et la puissance,
O Constance, pour nous implorez l'Eternel :
En nous faites fleurir le lis de l'innocence ;
Qu'il brille dans nos cœurs d'un éclat immortel !

ST. LOUIS DE GONZAGUE.

RÉCIT.

Il est au ciel un ange d'innocence
Un jeune saint, aimable et glorieux :
A ses autels, la jeunesse et l'enfance
Viennent porter leurs concerts et leurs vœux.

CHŒUR.

O saint Patron, gardien de la jeunesse,
Daigne, en ce jour, écouter nos accents :
Auprès de Dieu, pour nous priant sans cesse,
Comme le tien rends nos cœurs innocents.

Le monde appelle à ses brillantes fêtes ;
A pleines mains il sème au loin les fleurs ;
Pour les plaisirs nous ne sommes pas faites :
O saint Patron, viens préserver nos cœurs.

Nous le savons, sous les pas de Marie,
Nous trouverons le bonheur et la paix :
Aimable Saint, fais-nous suivre, en la vie,
Le beau chemin, sans dévier jamais.

De tes vertus nous célébrons la gloire ;
Du haut du ciel, écoute nos concerts ;
Et fais qu'un jour nous ayons la victoire,
Malgré le monde et malgré les enfers.

A M. BAILE,

SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE.

Noble Vieillard, permets à notre ivresse
De te chanter dans ce jour de bonheur ;
Tu le vois bien, une immense allégresse
Fait aujourd'hui palpiter chaque cœur.
De tes enfants augmentant la couronne,
Nous célébrons cinquante ans de labeurs
Chantons, mes sœurs, le pays nous l'ordonne
Le plus ancien de tous nos bienfaiteurs.

O saint Vieillard, depuis cinquante années
Notre cité te voit au Saint Autel,
Début sacré de toutes tes journées,
Offrir pour nous le Fils de l'Eternel.
Vieux chapelain de la Vierge Marie,
Plus fortuné que ton saint Fondateur,
Longtemps encore notre âme t'en supplie,
Offre pour nous ta prière au Seigneur.

O bon Vieillard, vois comme ta tendresse
Autour de toi fit venir tes enfants.
Prélats, pasteurs.... pour toi chacun s'empresse
De dire au ciel ses vœux les plus ardents.
Puissent ces vœux ne trouver nul obstacle,
Dieu doit aussi sa part aux noces d'or...
Et si l'amour pouvait faire un miracle,
Nous te verrions dans cinquante ans encore.

A NOTRE DAME DE PITIÉ.

L'ombre du soir enveloppe la terre...
O mon Sauveur, où portez-vous vos pas ?
Ah ! vous allez au jardin solitaire,
Vous préparer à l'horrible trépas.
Mon Dieu, sauvez-le de cette heure :
Car, pendant qu'il souffre sans bruit,
Sa tendre Mère pleure,
Toute la nuit.

A mes regards, quel horrible spectacle !
Mon doux Jésus, au milieu des bourreaux !
Et, sans se plaindre, il endure, ô miracle !
A chaque instant des supplices nouveaux.
Mon Dieu, sauvez-le de cette heure :
Car pendant qu'il souffre sans bruit,
Sa tendre Mère pleure,
Toute la nuit.

Judas trahit et Pierre le renie;
Tout l'abandonne...affreux délaissement!
D'amers chagrins sa sainte âme est remplie,
Et son amour fait son plus grand tourment !
Mon Dieu, sauvez-le de cette heure :
Car, pendant qu'il souffre sans bruit,
Sa tendre Mère pleure,
Toute la nuit.

Tout est fini...La nuit, d'un voile immense,
A recouvert le Calvaire sanglant.
Jésus n'est plus...La mort, dans le silence,
L'ensevelit sous son pied triomphant.

Mon Dieu, sauvez-le de cette heure :
Car, auprès du tombeau, sans bruit,
Sa tendre Mère pleure,
Toute la nuit.

Pauvres pécheurs, pour nous ce sacrifice,
Pour nous ces pleurs, pour nous ce sang divin.
O mon Jésus, c'est assez d'un supplice...
Que de nos cœurs l'amour triomphe enfin ! ! !
Sortons du péché dès cette heure :
La mort vient et le temps s'enfuit...
Et notre Mère pleure,
Toute la nuit.

LE SAINT NOM DE MARIE.

Votre nom charme mon oreille,
O Marie ! et ravit mon cœur ;
Moins doux est à l'active abeille
Le suc de l'odorante fleur.

Ref. Gloire à Son Nom !

Par son vif éclat il surpasse,
La splendeur du flambeau du jour ;
Il rappelle, ô Mère de grâce !
Votre grandeur et votre amour.

Ce beau nom s'unit avec gloire,
Au nom du Roi de l'univers ;
Il fait remporter la victoire,
Sur les phalanges des enfers.

Il rend la divine espérance,
Au cœur par la crainte abattu ;
Il apaise toute souffrance,
C'est un sentier pour la vertu.

L'EUCHARISTIE.

Sur nos autels, ô sublime miracle !
Un Dieu, pour nous, descend du haut des cieux.
Pour nous, chrétiens, dans le saint tabernacle,
Un Dieu repose invisible à nos yeux.
O quel prodige ! En cet humble Ciboire,
Se cache un Dieu plus grand que l'univers ;
A nos regards il dérobe sa gloire,
Mais sur son peuple il a les yeux ouverts.
De tant d'amour admirant le mystère,
Les anges saints entourent le Sauveur ;
A l'adorer ils invitent la terre :
Ah ! partageons leur céleste ferveur !

POUR L'ÉLÉVATION.

Prosternez-vous ! l'heureux moment s'avance.
Je vois s'ouvrir le séjour immortel ;
Le Dieu d'amour, de paix et de clémence,
Du haut des cieux descend sur cet autel.
Il vient : ô bonté ravissante !
L'amour l'abaisse jusqu'à moi.
Chante, ô mon âme ! chante, chante
Ton Dieu, ton Roi.

O Dieu d'amour, prodigue de toi-même !
Sois mon bonheur et mon souverain bien :
Pour le mortel qui te possède et t'aime,
Toi seul est tout, l'univers n'est plus rien.
Il vient : ô bonté ravissante!
L'amour l'abaisse jusqu'à moi.
Chante, ô mon âme chante, chante
Ton Dieu, ton Roi.

PRÈS DE JÉSUS !

Près de Jésus, tout s'adoucit ;
Il est le miel dans l'amertume.
Près de Jésus, tout s'éclaircit ;
Il est le rayon dans la brume.
Puisque près de son cœur aimé,
Vous avez pris votre demeure,
Que jusqu'à votre dernière heure
Votre cœur en soit embaumé !

193

SOYONS A DIEU !

Mes sœurs, ô l'heureuse nouvelle,
Qu'on nous annonce en ce saint jour !
Du sein de la gloire immortelle,
Un Dieu nous montre son amour.
Ref.—Soyons à Dieu ! !

L'Eglise, pour nous mère tendre,
Ouvre ses plus riches trésors ;
Mais nous ne pouvons y prétendre,
Que par de généreux efforts.

Ecoutons la voix salutaire,
Qui nous redit notre devoir:
Ne touchons que du pied la terre,
Vers le ciel portons notre espoir.

Revenons à Dieu par Marie,
C'est le plus aimable chemin ;
Pour nous conduire à la patrie,
Elle-même nous tend la main.

Nous voulons, Seigneur sans partage
Vous appartenir désormais ;
Oh ! soutenez notre courage
Et nous redirons à jamais :
Soyons à Dieu ! ! !

A SŒUR MARIE DU ST. RÉDEMPTEUR.*

LE SOUVENIR.

Près du ruisseau, dans la prairie,
Il est une charmante fleur :
Un soir je la trouvai, ma sœur,
En promenant ma rêverie ;
Son nom vient encor l'embellir,
On la nomme le Souvenir ! ! !

J'aime la splendeur de la Rose,
Du Lis j'aime bien la blancheur,
Et la Violette, sa sœur,
Sous le gazon tout fraîche éclose......
Mais je le dirai, sans mentir,
J'aime encor mieux le Souvenir ! ! !

J'aime sa tige gracieuse,
J'aime sa corolle d'azur,
Son parfum si doux et si pur :
J'aime sa voix mystérieuse,
Quand il dit, avec un soupir :
Je me nomme le Souvenir ! ! !

Le Souvenir dans ma vallée,
Ma chère enfant, fleurit toujours......
Avec lui je passe mes jours,
Et mon âme en est consolée :
Loin de toi je pourrais mourir,
Si je n'avais le Souvenir ! ! ! !

*Sœur Marie du St. Rédempteur, religieuse en Vendée (France) est la sœur de M. Martineau.

LA BONTÉ DE DIEU.

L'hiver quand la neige
Couvre les buissons
Qui donc vous protège
O joyeux pinsons ?
Pour vos nids de mousse
Qui plaça partout
La laine si douce ?
—Dieu qui pense à tout.

L'orphelin mendie
Lorsque des heureux
La foule étourdie
Détourne les yeux.
La charité tendre
Du malheur l'absout :
Qui l'a fait descendre ?
—Dieu qui pense à tout-

De la Providence
L'homme pourrait-il
Nier l'assistance
Dans ce lieu d'exil !
Bienheureux qui pleure
Et souffre beaucoup !
Le temps n'est qu'une heure,
—Et Dieu pense à tout.

FÊTE D'UNE MÈRE.

J'ai vu, triste pensée !
Le petit orphelin,
Tendre sa main glacée,
Et demander du pain.

REFRAIN.

Nous avons une mère,
Trop heureuses enfants !
Redisons pour lui plaire,
Et nos vœux et nos chants.

J'ai vu dans la prairie,
Petit agneau bien doux ;
Loin de la bergerie,
Dévoré par les loups.

J'ai vu sous le feuillage,
Sans sa mère, l'oiseau
Trouver, au jour d'orage,
Dans son nid, son tombeau.

Nous ne pouvions sur terre,
Attendre un sort plus doux ;
Si Dieu notre bon Père,
N'eût eu pitié de nous.

Sous votre main bénie,
Comme un troupeau de sœurs,
Nous passons notre vie,
Sans craintes et sans pleurs.

Nos vœux dans cette fête
C'est pour vous qu'ils sont faits :
Que Dieu sur votre tête,
Répande ses bienfaits ! ! !

Que de ses mains divines
Il couronne à nos yeux,
Mère des orphelines,
Votre front dans les cieux.

UN HOMMAGE.

Elle a passé sur cette terre,
Fille chère au cœur d'une mère,
Modèle pour frères et sœurs ;
Epouse à la fois forte et tendre,
Ses enfants pourraient nous apprendre,
Ses soins, son amour, ses douceurs.
La fortune lui fit un trône,
D'où son cœur répondit l'aumône,
Comme un fleuve de Charité.
De St. François, fervente fille,
A ses amis, à sa famille,
Elle légua sa piété.
Que ces fleurs lui soient un hommage !
Au Ciel Dieu fait bien davantage,
Pour récompenser ses vertus.
Elle a bien donné, Dieu lui donne,
Tous ses bienfaits Dieu les couronne,
Des fleurs brillantes des élus.

ESPÈRE !

Si nous n'avions pas l'espérance,
Que deviendraient nos pauvres cœurs ?
Ils seraient noyés dans les pleurs ;
Ils périraient sous la souffrance.
Quand ceux que nous avons aimés,
S'envolent vers un meilleur monde ;
Leur fosse paraît si profonde,
Que nous y sommes abîmés.
Mais soudain, ô divin mystère !
Pour nous consoler sur la Croix,
Du Ciel nous descend cette voix :
Nous nous retrouverons : Espère !...

SOUHAIT !

Madame il fait bien froid : la neige
De son manteau couvre nos champs ;
Mais la fleur que le Ciel protége,
S'épanouit dans tous les temps.
Celles que d'une main joyeuse,
Je vous offre, ont fleuri pour vous :
Qu'elles vous soient l'annonce heureuse,
D'un avenir brillant et doux !
C'est le souhait d'une petite fille,
Mais c'est aussi le vœu de toute la famille!

NOCES D'ARGENT.

Père, si nous étions poëtes,
Pour la plus belle de nos fêtes,
Nous eussions fait des vers charmants.
Mais dans la petite famille,
Ce n'est pas le talent qui brille,
Pour faire de beaux compliments.
Au moins le cœur n'est pas de glace,
Et de talent, il prend la place,
Pour vous présenter ces bouquets.
Puissent ces lis, puissent ces roses,
Vous dire les plus douces choses,
Pour vous payer de vos bienfaits.
Les ans marchent : la cinquantaine
Vous atteint dans cette semaine ;
Mais vivez cinquante ans encore,
Faites nous célébrer la noce,
Des cinquante ans de sacerdoce,
Nous vous ferons des noces d'or.
En attendant que votre zèle,
Si pur, si vaillant, si fidèle,
Convertisse tous les pécheurs !
Que votre santé se ranime,
Que le beau feu qui vous anime,
Fasse germer et fruits et fleurs !
Que cette famille chérie,
Toujours épargne à votre vie,
Et les soucis et les travaux !
Que la douce Vierge nous donne,
De faire au ciel, votre couronne,
Avec les bouquets les plus beaux !

POUR UN ALBUM.

Votre Album est comme un parterre,
Émaillé des plus belles fleurs,
Rien ne leur manque pour vous plaire,
Ni le parfun, ni les couleurs.
Elles se sont épanouies,
Aux beaux jours de votre printemps,
Par les soins de mains bien chéries :
Q'un heureux souvenir les conserve longtemps !
Mais pour moi, philosophe et poëte quand même'
J'y trouve un spectacle meilleur,
Et votre album devient l'emblême,
De ce que doit être le cœur.
Vous le savez déjà, Madame,
Le cœur est un album vivant,
Mais surtout le cœur de la femme.
Chef-d'œuvre du Dieu tout puissant ;
Que votre main, souvent dépose
Dans cet Album si précieux,
Une fleur d'œillet ou de rose ;
Ces fleurs qui nous viennent des cieux,
Quand la tâche sera remplie,
Dieu, réunissant les feuillets,
Tressera pour le ciel la couronne fleurie
De ces boutons de rose et de ces beaux œillets.

L'EXILÉ.

CHANT CANADIEN.

Sous le beau ciel de la Patrie,
Aux bords heureux du St. Laurent,
Un jour, j'entendis l'harmonie
Murmurer un suave accent.
Sa voix douce et mélodieuse,
Charma mon oreille et mon cœur;
Et mon âme vibrant joyeuse,
Avec elle chantait en chœur.

Loin du Pays, mais pour sa gloire,
Aimable ami, chante toujours :
Et pour assurer ta victoire,
Nous te jurons constant secours.

D'où me vient cette voix si chère,
Qui daigne animer mes efforts,
Promet une aide à ma misère,
Et soutient mes brûlants transports?
Elle vient du lointain rivage,
Où ma jeunesse s'abrita :
O canadien, reprends courage,
Travaille pour ton Canada.

Loin du pays, mais pour sa gloire,
Aimable ami, chante toujours :
Et pour assurer ta victoire,
Nous te jurons constant secours.

Merci de la pensée touchante,
Qui vous fait relever l'absent :
Toujours là-bas votre cœur chante;
Mon cœur parmi vous est présent.
Grâce à votre amitié si bonne,
Mes travaux seront poursuivis;
Mais je l'affirme, la couronne,
Elle sera pour mon Pays !

EPILOGUE.

Peut être le lecteur s'est-il demandé, en parcourant cet opuscule, la raison de l'ordre que nous avons suivi dans la distribution des matières ?

Cette raison, la voici :

Ne possédant que très peu de dates ou de notes explicatives propres à rendre les divers sujets traités plus accessibles à tous, n'étant pas d'ailleurs à même de nous les procurer, il nous devenait impossible de nous servir de la méthode chronologique, de toutes la plus simple et la plus facile. Nous ne pouvions pas davantage enrichir le texte de commentaires qui l'auraient complété et éclairci.

Nous avons donc eu recours à un autre classement. Puisse-t-il être goûté !

Quant aux notes explicatives que plusieurs regrettront avec nous, elles ne nous semblent point indispensables.

Pour notre part, nous nous sommes efforcé de tirer le meilleur parti possible de la situation qui nous était faite.

Un dernier mot.

Plusieurs fautes d'accentuation et de ponctuation se sont glissées dans ce travail, malgré les soins du correcteur d'épreuves. Il y a même quelques autres fautes plus graves ; mais il suffira de les rencontrer pour les reconnaître et les corriger.

Nous nous bornerons donc à signaler les trois suivantes qui nous ont frappé davantage :—

A la page 55, le 10me vers commence ainsi : "Tante Nativité," c'est "Mère Nativité" qu'il faut lire.

A la même page, le dernier vers débute par ces mots : "Des chrétiennes vertus," lisez : "Des chrétiennes leçons."

Enfin à la page 97, au lieu de : "il recommanda," lisez : "il commanda."

TABLE DES MATIÈRES.

CANTIQUES.